This book was produced in EPUB format by the Internet Archive.

The book pages were scanned and converted to EPUB format automatically. This process relies on optical character recognition, and is somewhat susceptible to errors. The book may not offer the correct reading sequence, and there may be weird characters, non-words, and incorrect guesses at structure. Some page numbers and headers or footers may remain from the scanned page. The process which identifies images might have found stray marks on the page which are not actually images from the book. The hidden page numbering which may be available to your ereader corresponds to the numbered pages in the print edition, but is not an exact match; page numbers will increment at the same rate as the corresponding print edition, but we may have started numbering before the print book's visible page numbers. The Internet Archive is working to improve the scanning process and resulting books, but in the meantime, we hope that this book will be useful to you.

The Internet Archive was founded in 1996 to build an Internet library and to promote universal access to all knowledge. The Archive's purposes include offering permanent access for researchers, historians, scholars, people with disabilities, and the general public to historical collections that exist in digital format. The Internet Archive includes texts, audio, moving images, and software as well as archived web pages, and provides specialized services for information access for the blind and other persons with disabilities.

Created with hocr-to-epub (v.1.0.0)

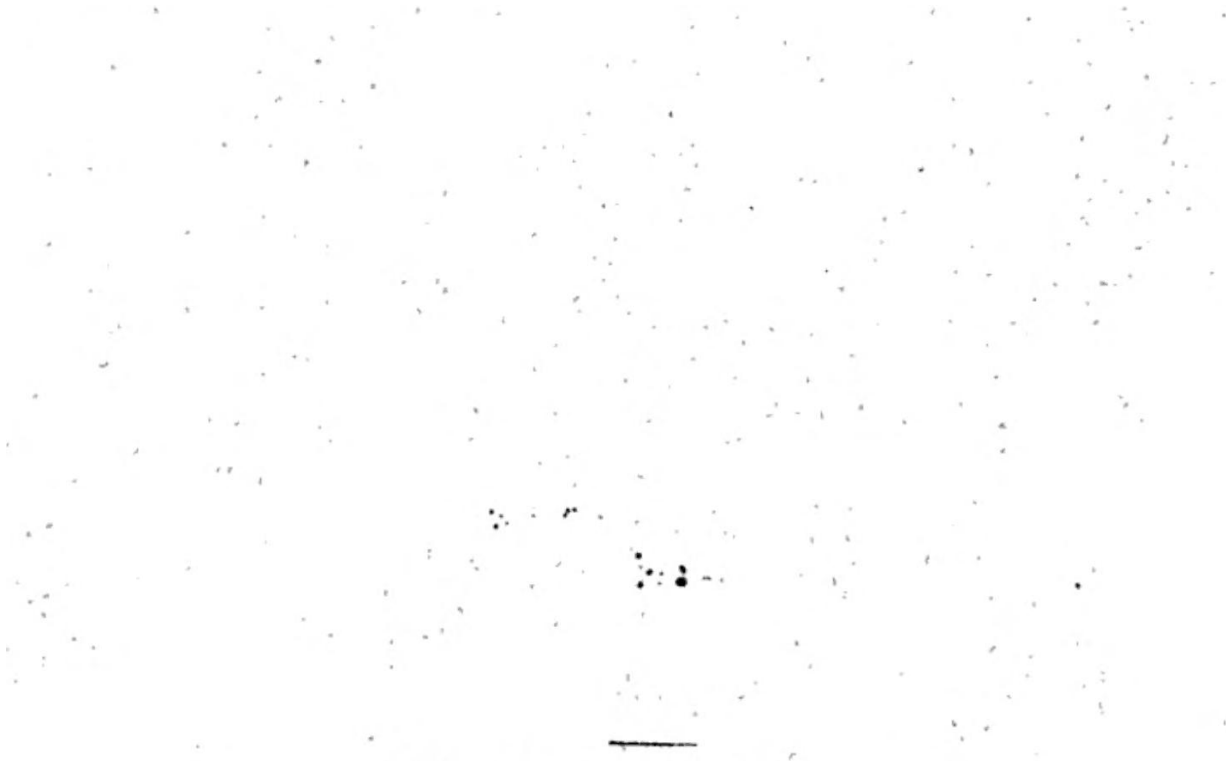
The text on this page is estimated to be only 28.91% accurate

SOUSCRIPTION RECUEILLIR BN PAVEUR Ml CHRÉTIENS DE SYRIE. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 26.50% accurate

S r/f SAINT-CIOUD. — IMNIlKEIdl: DE *— V BEL1N. •

Digitizgd by Google



The text on this page is estimated to be only 21.80% accurate

ŒUVRE dit écoles D’ORIENT SOUSCRIPTION RECUEILLIE EN FAVEUR DÈS CHRÉTIENS DE SYRIE VOYAGE EN ORIENT EXPOSÉ DE L’ÉTAT ACTUEL DES CHRÉTIENS DU LIBAN M. L’ABBÉ LAVIGERIE MISSIONNAIRE APOSTOLIQUE, PROFESSEUR K LA SORBONNE, DIRECTEUR DE L’ŒUVRE DES ECOLES D'ORIENT. PARIS, AU BUREAU DE L’OEUVRE, BLE DC REGARD, (ï; ET A LA LIBRAIRIE CLASSIQUE D’EUGEKE BEL», RLE DE TAl’tHRARI), 52. Digitized by Google

ŒUVRE des écoles **D'ORIENT**

SOUSCRIPTION

RECUEILLIE EN FAVEUR

DES

CHRÉTIENS DE SYRIE

VOYAGE EN ORIENT

EXPOSÉ DE L'ÉTAT ACTUEL DES CHRÉTIENS DU LIBAN

PAR

M. L'ABBÉ LAVIGERIE

MISSIONNAIRE APOSTOLIQUE, PROFESSEUR A LA SORBONNE,
DIRECTEUR DE L'ŒUVRE DES ÉCOLES D'ORIENT.

PARIS,

AU BUREAU DE L'ŒUVRE,

RUE DU REGARD, 12;

ET A LA LIBRAIRIE CLASSIQUE D'EUGÈNE BELIN,

RUE DE VAUGIRARD, 52.

Digitized by Google

ŒLVRE DES ÉCOLES D'ORIENT. SOUSCRIPTION RECUEILLIE £* FAVEUR DES CHRÉTIENS DE SYRIE. Rapport do H. l'abbé Lavlgerle. Préambule. — Division du mémoire. Je viens remplir une promesse, renouvelée à plusieurs reprises depuis le moment où notre Œuvre a pris l'initiative de la souscription ouverte pour les chrétiens de la Syrie. Je viens rendre compte, à Nosseigneurs les évêques , qui ont bien voulu nous confier les fonds considérables offerts par leurs diocèses, et à tous les bienfaiteurs de nos frères d'Orient, des sommes que nous avons recueillies, de l'emploi que nous avons cru devoir en faire, et de la situation actuelle des malheureuses populations que nous avons secourues, telle que je viens de la voir moi-môme. Pour procéder avec ordre, dans cet exposé, et ne pas tomber dans des redites inutiles, je partagerai ce compte-rendu en trois parties distinctes . 1° Initiative et action de l'Œuvre, pour la centralisation des secours destinés aux chrétiens de Syrie ; 2° Voyage en Syrie des délégués de l'Œuvre et dispositions adoptées parle conseil d'administration pour l'emploi des fonds; 3° État actuel des chrétiens et misères qui restent à soulager ou à prévenir. Je joindrai, à ces trois parties de mon mémoire, un Appendice renfermant des pièces justificatives, dont les unes son] l'expression de la reconnaissance des chrétiens de Syrie, pour leurs AVRIL 1801. H. 11. 1 Digitized by Google

SOUSCRIPTION

RECUEILLIE EN FAVEUR DES

CHRÉTIENS DE SYRIE.

Rapport de M. l'abbé Lavigerie.

Préambule. — Division du mémoire.

Je viens remplir une promesse, renouvelée à plusieurs reprises depuis le moment où notre Œuvre a pris l'initiative de la souscription ouverte pour les chrétiens de la Syrie. Je viens rendre compte, à Nosseigneurs les évêques, qui ont bien voulu nous confier les fonds considérables offerts par leurs diocèses, et à tous les bienfaiteurs de nos frères d'Orient, des sommes que nous avons recueillies, de l'emploi que nous avons cru devoir en faire, et de la situation actuelle des malheureuses populations que nous avons secourues, telle que je viens de la voir moi-même.

Pour procéder avec ordre, dans cet exposé, et ne pas tomber dans des redites inutiles, je partagerai ce compte-rendu en trois parties distinctes.

1° Initiative et action de l'Œuvre, pour la centralisation des secours destinés aux chrétiens de Syrie;

2° Voyage en Syrie des délégués de l'Œuvre et dispositions adoptées par le conseil d'administration pour l'emploi des fonds;

3° État actuel des chrétiens et misères qui restent à soulager ou à prévenir.

Je joindrai, à ces trois parties de mon mémoire, un Appendice renfermant des pièces justificatives, dont les unes sont l'expression de la reconnaissance des chrétiens de Syrie, pour leurs

bienfaiteurs, dont les autres donneront une idée de leurs malheurs.

I. Premières nouvelles des massacres.— Initiative généreuse du gouvernement français. — La Grèce et M. F. Lcnormant — Hommage rendu à la France par les évêques orientaux. — Premier appel de l'Œuvre en faveur des chrétiens de Syrie. — Lettre au clergé. — Souscription ouverte dans les pays étrangers. — Angleterre. — Belgique. — Espagne. — Italie. — Irlande. — Etat des sommes recueillies dans les divers diocèses. — Appel au clergé et aux fabriques de France pour les ornements d'église. — Lettre de S. E. le Patriarche de Jérusalem. — Plan de distribution soumis aux évêques. — Résolution de départ. — Le docteur Jaulcrry délégué par l'Œuvre. — Instructions du conseil. Je ne rappellerai pas l'émotion profonde avec laquelle l'Europe entière, et la France en particulier, apprirent, il y a quelques mois, les événements funestes qui avaient ensanglanté le Liban. Des milliers de chrétiens venaient de tomber sous les coups des Musulmans et des Druses. Les cruautés les plus odieuses, les actes les plus infâmes avaient marqué ces scènes de carnage. Le pillage et l'incendie avaient achevé l'œuvre. Les ruines sanglantes de Djezzin, de Rachaya, de Hasbaya, du Metten; celles de DeirEl-Kamar, de Zahleh, de Damas, couvraient les cadavres de près de vingt mille victimes. Hommes, femmes, enfants, vieillards, rien n'avait trouvé grâce devant la barbarie des uns, la politique bassement égoïste et le fanatisme des autres. Près de deux cent mille chrétiens, appartenant à toutes les communions, à tous les rites, se trouvaient errants, sans asile, sans vêtements, sans pain. Trois cent mille autres attendaient, avec anxiété, un sort semblable à celui de leurs frères. Ce fut ainsi que la question de Syrie se posa devant l'Europe indignée. A la première nouvelle de ces massacres, les gouvernements chrétiens s'empressèrent d'envoyer, dans des buts divers, sur les côtes de Syrie, des vaisseaux chargés de protéger les populations du lUtoral et d'offrir, au besoin, un refuge à la colonie européenne. La France, la Russie, l'Angleterre, la Grèce, l'AutriDigitized by Google

240

bienfaiteurs, dont les autres donneront une idée de leurs malheurs.

I.

Premières nouvelles des massacres. — Initiative généreuse du gouvernement français. — La Grèce et M. F. Lenormant. — Hommage rendu à la France par les évêques orientaux. — Premier appel de l'Œuvre en faveur des chrétiens de Syrie. — Lettre au clergé. — Souscription ouverte dans les pays étrangers. — Angleterre. — Belgique. — Espagne. — Italie. — Irlande. — Etat des sommes recueillies dans les divers diocèses. — Appel au clergé et aux fabriques de France pour les ornements d'église. — Lettre de S. E. le Patriarche de Jérusalem. — Plan de distribution soumis aux évêques. — Résolution de départ. — Le docteur Jaulerry délégué par l'Œuvre. — Instructions du conseil.

Je ne rappellerai pas l'émotion profonde avec laquelle l'Europe entière, et la France en particulier, apprirent, il y a quelques mois, les événements funestes qui avaient ensanglanté le Liban. Des milliers de chrétiens venaient de tomber sous les coups des Musulmans et des Druses. Les cruautés les plus odieuses, les actes les plus infâmes avaient marqué ces scènes de carnage. Le pillage et l'incendie avaient achevé l'œuvre. Les ruines sanglantes de Djezzin, de Rachaya, de Hasbaya, du Metten; celles de Deir-El-Kamar, de Zahleh, de Damas, couvraient les cadavres de près de vingt mille victimes. Hommes, femmes, enfants, vieillards, rien n'avait trouvé grâce devant la barbarie des uns, la politique bassement égoïste et le fanatisme des autres. Près de deux cent mille chrétiens, appartenant à toutes les communions, à tous les rites, se trouvaient errants, sans asile, sans vêtements, sans pain. Trois cent mille autres attendaient, avec anxiété, un sort semblable à celui de leurs frères.

Ce fut ainsi que la question de Syrie se posa devant l'Europe indignée.

A la première nouvelle de ces massacres, les gouvernements chrétiens s'empressèrent d'envoyer, dans des buts divers, sur les côtes de Syrie, des vaisseaux chargés de protéger les populations du littoral et d'offrir, au besoin, un refuge à la colonie européenne. La France, la Russie, l'Angleterre, la Grèce, l'Autri-

— 3 — che, eurent, dès le mois de juin, des navires de guerre dans les eaux de Beyrouth et de Saïda. Mais ce n'était pas tout que de protéger le littoral parles canonseuropéens,il fallait secourir les milliers de réfugiés qui manquaient de tout, et prévenir de nouveaux désastres à l'intérieur. Je le dis à l'honneur de la France, ce fut elle qui sauva de la faim ces pauvres chrétiens chassés de leur demeure et manquant de tout. Le consul général de Beyrouth, M. le comte Bcntivoglio, le vice-consul de Saïda, le commandant de l'escadre, M. de la Roncière, agissant d'après les intentions généreuses du gouvernement français, furent les premiers à distribuer à ces malheureux les secours de toute nature qui leur étaient nécessaires. Plus de trois cent mille francs ont été consacrés à ces distributions, dès l'origine, et avant tout envoi des diverses souscriptions. Et je ne compte pas, dans ce chiffre, le3 distributions de rations faites par ordre du commandant de l'escadre et qui s'élevaient à plus de dix mille, chaque jour. « La malheureuse po» pulation chrétienne, entassée dans les villes du littoral, écri» vait au mois de juin un missionnaire de Saïda, n'a d'autre » existence que le pain que la France lui distribue. Sans la « généreuse assistance du gouvernement français, cette popu» lation serait morte de faim, car aucun autre gouvernement n'a » offert, jusqu'ici, un morceau de pain pour soulager, la faim de » tant d'infortunés. » Bientôt cependant le gouvernement hellénique marcha sur oes traces généreuses. Des secours de toute nature furent envoyés d'Athènes à Beyrouth, et, par une heureuse coïncidence, le flls de l'un des regrettés fondateurs de notre Œuvre, membre lui-mème de notre conseil d'administration, M. F. Lenormant fut chargé d'aller distribuer en Syrie les dons de la charité grecque. Mais ce n'étaient pas seulement les misères actuelles qu'il fallait adoucir, il fallait prévenir de nouveaux désastres, a On ne » peut plus compter ici sur une heure de vie, nous écrivait au com» mencement de juillet un témoin oculaire -, chaque jour, et à » chaque instant du jour, nous regardons la haute mer pour voir » si aucun bâtiment français n'apparaît; c'est là notre dernier » espoir. » En effet, une occupation était nécessaire. La compliDigitized by Google

che, eurent, dès le mois de juin, des navires de guerre dans les eaux de Beyrouth et de Saïda.

Mais ce n'était pas tout que de protéger le littoral par les canons européens, il fallait secourir les milliers de réfugiés qui manquaient de tout, et prévenir de nouveaux désastres à l'intérieur. Je le dis à l'honneur de la France, ce fut elle qui sauva de la faim ces pauvres chrétiens chassés de leur demeure et manquant de tout. Le consul général de Beyrouth, M. le comte Bentivoglio, le vice-consul de Saïda, le commandant de l'escadre, M. de la Roncière, agissant d'après les intentions généreuses du gouvernement français, furent les premiers à distribuer à ces malheureux les secours de toute nature qui leur étaient nécessaires. Plus de trois cent mille francs ont été consacrés à ces distributions, dès l'origine, et avant tout envoi des diverses souscriptions. Et je ne compte pas, dans ce chiffre, les distributions de rations faites par ordre du commandant de l'escadre et qui s'élevaient à plus de dix mille, chaque jour. « La malheureuse po-
» pulation chrétienne, entassée dans les villes du littoral, écri-
» vait au mois de juin un missionnaire de Saïda, n'a d'autre
» existence que le pain que la France lui distribue. Sans la
» généreuse assistance du gouvernement français, cette popu-
» lation serait morte de faim, car aucun autre gouvernement n'a
» offert, jusqu'ici, un morceau de pain pour soulager la faim de
» tant d'infortunés. »

Bientôt cependant le gouvernement hellénique marcha sur ces traces généreuses. Des secours de toute nature furent envoyés d'Athènes à Beyrouth, et, par une heureuse coïncidence, le fils de l'un des regrettés fondateurs de notre Œuvre, membre lui-même de notre conseil d'administration, M. F. Lenormant fut chargé d'aller distribuer en Syrie les dons de la charité grecque.

Mais ce n'étaient pas seulement les misères actuelles qu'il fallait adoucir, il fallait prévenir de nouveaux désastres. « On ne
» peut plus compter ici sur une heure de vie, nous écrivait au com-
» mencement de juillet un témoin oculaire; chaque jour, et à
» chaque instant du jour, nous regardons la haute mer pour voir
» si aucun bâtiment français n'apparaît; c'est là notre dernier
» espoir. » En effet, une occupation était nécessaire. La compli-

/V? — 4 — cité des autorités turques était évidente, elle a du reste été judiciairement constatée dans les procès faits aux pachas de Damas et de Beyrouth. Les troupes chargées de veillerau maintien de l'ordre public avaient pris part à tous les massacres, comme je le dirai dans la troisième partie de ce mémoire. La population musulmane était violemment surexcitée par son fanatisme, par l'espoir du pillage, par le sang même qu'elle avait versé. Les Druses, instruments de cette sanglante tragédie, étaient encore en armes. La sécurité était impossible dans de semblables conditions; on devait tout craindre, comme on doit tout craindre en ce moment encore, si l'occupation cesse, sans que des mesures sufflsantes aient été prises; car ce sont les mêmes troupes turques qui occupent la Syrie, c'est le même fanatisme, ce sont les mêmes passions sauvages et brutales. L'opinion publique ne s'y trompa point en Europe, elle ne s'y trompe pas davantage aujourd'hui. Elle réclama vivement une occupation militaire. Je ne fais pas ici de la politique. Ce rôle ne convient ni au caractère de notre Œuvre, ni à la mission que je viens de remplir. Je veux expliquer simplement à la suite de quels faits la pensée nous est venue de faire un appel spécial aux catholiques, en faveur des chrétiens du Lii^n. 11 ne m'appartient donc pas de rechercher pour quelles causes l'expédition française fut retardée, ni quels obstacles elle rencontra; tout ce que je puis dire, c'est que le seul gouvernement français n'a pas hésité devant la question d'humanité, qui pour la France dominait toutes les autres; c'est qu'il a pris l'initiative des mesures indispensables pour sauver les chrétiens d'une mort certaine, qu'il est allé au-devant de toutes les objections, en proposant, comme il le fait encore, à toutes les puissances de partager avec lui les charges et les périls de l'expédition, et que, en On de compte, il a seul donné son argent et ses troupes, pour une cause où la religion et l'humanité étaient si profondément intéressées. Du reste, les populations elles-mêmes n'ont pas hésité à le proclamer, et dans l'adresse que les évêques de tous les rites orientaux m'avaient chargé de remettre à notre saint Père le Pape, ils

Digitized by Google

542

cité des autorités turques était évidente, elle a du reste été judiciairement constatée dans les procès faits aux pachas de Damas et de Beyrouth. Les troupes chargées de veiller au maintien de l'ordre public avaient pris part à tous les massacres, comme je le dirai dans la troisième partie de ce mémoire. La population musulmane était violemment surexcitée par son fanatisme, par l'espoir du pillage, par le sang même qu'elle avait versé. Les Druses, instruments de cette sanglante tragédie, étaient encore en armes. La sécurité était impossible dans de semblables conditions; on devait tout craindre, comme on doit tout craindre en ce moment encore, si l'occupation cesse, sans que des mesures suffisantes aient été prises; car ce sont les mêmes troupes turques qui occupent la Syrie, c'est le même fanatisme, ce sont les mêmes passions sauvages et brutales.

L'opinion publique ne s'y trompa point en Europe, elle ne s'y trompe pas davantage aujourd'hui. Elle réclama vivement une occupation militaire.

Je ne fais pas ici de la politique. Ce rôle ne convient ni au caractère de notre Œuvre, ni à la mission que je viens de remplir. Je veux expliquer simplement à la suite de quels faits la pensée nous est venue de faire un appel spécial aux catholiques, en faveur des chrétiens du Liban.

Il ne m'appartient donc pas de rechercher pour quelles causes l'expédition française fut retardée, ni quels obstacles elle rencontra; tout ce que je puis dire, c'est que le seul gouvernement français n'a pas hésité devant la question d'humanité, qui pour la France dominait toutes les autres; c'est qu'il a pris l'initiative des mesures indispensables pour sauver les chrétiens d'une mort certaine, qu'il est allé au-devant de toutes les objections, en proposant, comme il le fait encore, à toutes les puissances de partager avec lui les charges et les périls de l'expédition, et que, en fin de compte, il a seul donné son argent et ses troupes, pour une cause où la religion et l'humanité étaient si profondément intéressées.

Du reste, les populations elles-mêmes n'ont pas hésité à le proclamer, et dans l'adresse que les évêques de tous les rites orientaux m'avaient chargé de remettre à notre saint Père le Pape, ils

O lui disaient ces paroles si consolantes et si glorieuses pour notre patrie : « C'est à la France, très-saint Père, c'est à cette nation géné» reuse que nous devons d'avoir vu cesser le massacre des chré» tiens, c'est à elle que nous devons d'exister encore. Sans la a protection de ses soldats, peut-être ne trouverait-on plus un b seul chrétien dans toute l'étendue de la Syrie (i).b Du jour où nos soldats conduits par le généraI de Beaufort d'Hautpoul débarquèrent à Beyrouth, la sécurité des chrétiens fut donc assurée. Il restait à essayer de réparer ou du moins d'adoucir leurs désastres, et c'est à quoi tous les cœurs étaient disposés parmi nous. La pensée d'une souscription se présenta naturellement à l'esprit des membres de notre Conseil (2) à qui (1) Voir les Pièces justificatives, n* 1. (2) Voici la composition actuelle du Conseil de l'Œuvre. PROTECTEUR. S. E. Mgr le Cardinal Morlot, Archevêque de Paris. PRÉSIDENTS D'HONNEUR. Mgr de la Bouillerie, Evêque de Carcassonne. M. le Contre-Amiral Mathieu, Directeur général du dépêl des cartes et plans, au Ministère de la Marine. VICE-PRÉSIDENTS DU CONSEIL. M. Wallon, membre de l'Institut, pro- 1 M. l'abhé Ch as les, Chanoine honoraire, fesseur à la Sorbonne. | premier vicaire de Saint-Eustache. TRÉSORIER. j SECRÉTAIRE. M. le Comte de Vogué. | M. l'Abbé Manescau. MEMBRES D'HONNEUR DU CONSEIL. Mgr Meglia, Chargé d' Affaires du Saint-Siège. M. Baudon, Président général des Conférences de Sainl-Vincetil-de-Paul. M. P. Jaclsrry , Docteur - médecin, & Biarritz (Basses- Pyrénées). MEMBRES TITULAIRES. Messieurs .Le Jlaron d'Acris de Montgascos», attaché au Ministère des Affaires étrangères. Le P. Léon Alisran. A. Benoist d'Aey, lieutenant de vaisseau. Le Comte de Birtoo. Le Duc de Brissac. Le R. P. Bhukaut. M. l'Abbé Castain. M. Eugène Cauchy. Le Marquis de Galard-Terraubi. L'Abbé ni Chardin, Chanoine honoraire de Paris. Le Marquis de Contact Saint-Blaxcard. L'Abbé LALANNE.Supérieurdu Collège Stanislas. Le Comte de Laurel. Le R. P. Laurent, Provincial des Capucins. Le R. P. Livassiur, Supérieur général des Prêtres de la Miséricorde. Digitized by Google

lui disaient ces paroles si consolantes et si glorieuses pour notre patrie :

« C'est à la France, très-saint Père, c'est à cette nation généreuse que nous devons d'avoir vu cesser le massacre des chrétiens, c'est à elle que nous devons d'exister encore. Sans la protection de ses soldats, peut-être ne trouverait-on plus un seul chrétien dans toute l'étendue de la Syrie (1). »

Du jour où nos soldats conduits par le général de Beaufort d'Hautpoul débarquèrent à Beyrouth, la sécurité des chrétiens fut donc assurée. Il restait à essayer de réparer ou du moins d'adoucir leurs désastres, et c'est à quoi tous les cœurs étaient disposés parmi nous. La pensée d'une souscription se présenta naturellement à l'esprit des membres de notre Conseil (2) à qui

(1) Voir les Pièces justificatives, n° 1.

(2) Voici la composition actuelle du Conseil de l'Œuvre.

PROTECTEUR.

S. E. Mgr le Cardinal Morlot, Archevêque de Paris.

PRÉSIDENTS D'HONNEUR.

Mgr de la Bouillerie, Evêque de Carcassonne.

M. le Contre-Amiral Mathieu, Directeur général du dépôt des cartes et plans, au Ministère de la Marine.

VICE-PRÉSIDENTS DU CONSEIL.

M. Wallon, membre de l'Institut, professeur à la Sorbonne.

M. l'abbé Charles, Chanoine honoraire, premier vicaire de Saint-Eustache.

TRÉSORIER.

M. le Comte de Vogüé.

SECRÉTAIRE.

M. l'Abbé Manescau.

MEMBRES D'HONNEUR DU CONSEIL.

Mgr Meglia, Chargé d'Affaires du Saint-Siége.

M. Baudon, Président général des Conférences de Saint-Vincent-de-Paul.

M. P. Jaulerry, Docteur-médecin, à Biarritz (Basses-Pyrénées).

MEMBRES TITULAIRES.

Messieurs :

Le Baron d'Acher de Montgascon, attaché au Ministère des Affaires étrangères.

Le P. Léon Alishan.

A. Benoist d'Azy, lieutenant de vaisseau.

Le Comte de Bertou.

Le Duc de Brissac.

Le R. P. Brumaut.

M. l'Abbé Castain.

M. Eugène Cauchy.

Le Marquis de Galard-Terraube.

L'Abbé de Girardin, Chanoine honoraire de Paris.

Le Marquis de Gontaut Saint-Blancard.

L'Abbé Lalanne, Supérieur du Collége Stanislas.

Le Comte de Lambel.

Le R. P. Laurent, Provincial des Capucins.

Le R. P. Levasseur, Supérieur général des Prêtres de la Miséricorde.

S‘ ‘Q . — fiscs relations habituelles avec l'Orient imposaient d'avance celte mission. Dès le milieu du mois de juillet, nos confrères présents à Paris se réunissaient et adressaient un premier appel au public, en faveur des malheureuses victimes des Turcs. « Le cri des populations chrétiennes d’Orient, sacrifiées par le fanatisme desTurcs, disaient-ils, est arrivé depuis plusieurs jours en France et a retenti dans tous les cœurs. Les familles décimées viennent se réfugier dans les villes qui jusqu’à présent ont tenu contre les barbares, renforcés d’une soldatesque furieuse. Les écoles de nos ordres religieux se vident, mais leurs hôpitaux sont remplis des blessés, des veuves et des orphelins qu’ils ont pu recueillir. » D'éloquents appels ont été déjà faits à la charité publique. L Œuvre des Écoles d’Orient ne pouvait manquer de s’y associer. Mais ses ressources sont épuisées. Elle a été surprise par les événements, au moment où elle venait de distribuer ses secours annuels. » En cet étal de choses, elle s’empresse de faire un appel extraordinaire non-seulement à ses associés, mais au public. Elle ouvre une souscription dans ses bureaux et s'offre de recueillir celles que les journaux voudraient ouvrir en leur nom, pour les transmettre immédiatement sur les points où le besoin s’en fait si cruellement sentir. » Moi-mème, arrivé du midi où me retenaient les soins d’une santé profondément altérée, j’adressais un appel à tous les memDe Mas-Latrie, Sous-Directeur de l’Ecole des Charles. Le Vicomte di Melon. Le R. P. Sicard, Supérieur des Dominicains. Çorküdrt, Conseiller d'Etat. L’Abbé Crcice, Supérieur de l’Ecole ecclésiastique des Carmes. L Abbé Etienne, Supérieur général des Lazaristes. L® R. I’. Fulcerci, Supérieur des f ranciscains de Terre-Sainte. Le tt. P. Gagarir. r. Lkrormart. DIRECTEUR DE L'OEUVRE. M. l’abbé Lavicïrik, Professeur à la Sorbonne. [H. BIercier de Lacombe. Le Baron de Mortight. Le R. P. Pététot, Supérieur de l’Oratoire. L’Abbé Place, Vicaire général. Le R. P. T. Ratisborre, Supérieur de Notre-Dame de Ston. E. Rerdü, Chef de bureau au Ministère del'InstructioD publique. Guillaume Ret. L’Abbé Salvayre, Procureur général des Lazaristes. Le Baron de VVitte. Digitized by Google

ses relations habituelles avec l'Orient imposaient d'avance cette mission.

Dès le milieu du mois de juillet, nos confrères présents à Paris se réunissaient et adressaient un premier appel au public, en faveur des malheureuses victimes des Turcs.

« Le cri des populations chrétiennes d'Orient, sacrifiées par le fanatisme des Turcs, disaient-ils, est arrivé depuis plusieurs jours en France et a retenti dans tous les cœurs. Les familles décimées viennent se réfugier dans les villes qui jusqu'à présent ont tenu contre les barbares, renforcés d'une soldatesque furieuse. Les écoles de nos ordres religieux se vident, mais leurs hôpitaux sont remplis des blessés, des veuves et des orphelins qu'ils ont pu recueillir.

» D'éloquents appels ont été déjà faits à la charité publique. L'Œuvre des Écoles d'Orient ne pouvait manquer de s'y associer. Mais ses ressources sont épuisées. Elle a été surprise par les événements, au moment où elle venait de distribuer ses secours annuels.

» En cet état de choses, elle s'empresse de faire un appel extraordinaire non-seulement à ses associés, mais au public. Elle ouvre une souscription dans ses bureaux et s'offre de recueillir celles que les journaux voudraient ouvrir en leur nom, pour les transmettre immédiatement sur les points où le besoin s'en fait si cruellement sentir. »

Moi-même, arrivé du midi où me retenaient les soins d'une santé profondément altérée, j'adressais un appel à tous les mem-

De Mas-Latrie, Sous-Directeur de l'Ecole des Chartes.
Le Vicomte de Melun.
Le R. P. Sicard, Supérieur des Dominicains.
Cornudet, Conseiller d'Etat.
L'Abbé Cruice, Supérieur de l'Ecole normale ecclésiastique des Carmes.
L'Abbé Etienne, Supérieur général des Lazaristes.
Le R. P. Fulgence, Supérieur des Franciscains de Terre-Sainte.
Le R. P. Gagarin.
F. Lenormant.
H. Mercier de Lacombe.
Le Baron de Montigny.
Le R. P. Pététot, Supérieur de l'Oratoire.
L'Abbé Place, Vicaire général.
Le R. P. T. Ratisbonne, Supérieur de Notre-Dame de Sion.
E. Rendu, Chef de bureau au Ministère de l'Instruction publique.
Guillaume Rey.
L'Abbé Salvayre, Procureur général des Lazaristes.
Le Baron de Witte.

DIRECTEUR DE L'OEUVRE.

M. l'abbé Lavigerie, Professeur à la Sorbonne.

bres du clergé de France, qui a élé, comme toujours, si admirable de charité dans ces tristes circonstances : a Votre cœur, disais-je à chacun de nos confrères, aura été douloureusement ému des cris de détresse qui nous arrivent de l'Orient. » Des milliers de chrétiens, nos frères, impitoyablement massacrés par des hordes fanatiques; des femmes odieusement outragées ; des prêtres, des religieux, des religieuses, mis à mort dans les supplices et abandonnés sans sépulture ; partout le pillage, l'incendie, la violence, tel est le résumé des tristes nouvelles que chaque jour nous apporte de la Syrie. Depuis près de deux mois, des troupes fugitives de Maronites errent dans les montagnes, chassées de leurs demeures et partagées entre les tortures de la faim et la crainte du sabre, qu'un chef de ces barbares a juré de ne remettre au fourreau que lorsqu'il aurait tranché la tête du dernier homme qui fait le signe de la croix! Des multitudes de blessés, de femmes, d'enfants, échappés au meurtre et aux flammes, se réfugient dans les villes que cette troupe sanglante a respectées, et assiègent, pour éviter le déshonneur ou la mort, les maisons hospitalières de nos prêtres et de nos sœurs. • Dans leur détresse, ces infortunés se sont souvenus de la France, c'est vers elle que s'élèvent les plaintes de ces martyrs, de ces confesseurs de notre foi. Un cri immense d'indignation et de pitié répond à leur appel d'un bout à l'autre de notre patrie. Déjà quelques-uns de nos vaisseaux ont été dirigés vers la Syrie, et nous faisons des vœux ardents pour que les mesures efficaces et généreuses prises par le gouvernement français, de concert avec les autres gouvernements de l'Europe, mettent un terme à tant de crimes et en empêchent le retour. » Mais que de désastres à réparer, que de malheurs à soulager ! C'est en leur faveur que le conseil de l'Œuvre des Ecoles d'Orient a voulu élever la voix, persuadé que les catholiques de France n'ont pas oublié les antiques liens qui les rattachent à cette nation maronite que l'on a si justement nommée la France de l'Orient. » Je m'adresse donc à vous avec confiance; je viens vous demander, pour cette Œuvre de charité et de foi, le concours de votre zèle. La triste vérité est connue autour de vous ; nos feuilles Digitized by Google

bres du clergé de France, qui a été, comme toujours, si admirable de charité dans ces tristes circonstances :

« Votre cœur, disais-je à chacun de nos confrères, aura été douloureusement ému des cris de détresse qui nous arrivent de l'Orient.

» Des milliers de chrétiens, nos frères, impitoyablement massacrés par des hordes fanatiques; des femmes odieusement outragées; des prêtres, des religieux, des religieuses, mis à mort dans les supplices et abandonnés sans sépulture; partout le pillage, l'incendie, la violence, tel est le résumé des tristes nouvelles que chaque jour nous apporte de la Syrie. Depuis près de deux mois, des troupes fugitives de Maronites errent dans les montagnes, chassées de leurs demeures et partagées entre les tortures de la faim et la crainte du sabre, qu'un chef de ces barbares a juré de ne remettre au fourreau *que lorsqu'il aurait tranché la tête du dernier homme qui fait le signe de la croix!* Des multitudes de blessés, de femmes, d'enfants, échappés au meurtre et aux flammes, se réfugient dans les villes que cette troupe sanglante a respectées, et assiégent, pour éviter le déshonneur ou la mort, les maisons hospitalières de nos prêtres et de nos sœurs.

» Dans leur détresse, ces infortunés se sont souvenus de la France, c'est vers elle que s'élèvent les plaintes de ces martyrs, de ces confesseurs de notre foi. Un cri immense d'indignation et de pitié répond à leur appel d'un bout à l'autre de notre patrie. Déjà quelques-uns de nos vaisseaux ont été dirigés vers la Syrie, et nous faisons des vœux ardents pour que les mesures efficaces et généreuses prises par le gouvernement français, de concert avec les autres gouvernements de l'Europe, mettent un terme à tant de crimes et en empêchent le retour.

» Mais que de désastres à réparer, que de malheurs à soulager! C'est en leur faveur que le conseil de l'Œuvre des Ecoles d'Orient a voulu élever la voix, persuadé que les catholiques de France n'ont pas oublié les antiques liens qui les rattachent à cette nation maronite que l'on a si justement nommée la *France de l'Orient.*

» Je m'adresse donc à vous avec confiance; je viens vous demander, pour cette Œuvre de charité et de foi, le concours de votre zèle. La triste vérité est connue autour de vous; nos feuilles

f •) {’ — 8 — publiques en retentissent chaque jour. Dites aux fidèles qui vous entourent, qu'il ne suffit pas d’une pitié stérile, qu’il faut, s'il se peut, venir en aide à tant de misères, soigner ces blessés, recueillir ces petits enfants, secourir ces veuves, — les enfants et les veuves des martyrs ! Qu’ils donnent peu, s’ils ne peuvent donner beaucoup : ces oboles de la charité finiront, en se multipliant, par former un trésor. Ne craignons pas de nous appauvrir, en prélevant sur nos ressources une aumône nouvelle. Des milliers de malheureux persécutés pour leur foi nous implorent ; nous ne pouvons rester insensibles à leurs cris de désespoir. * Du reste, ceux mêmes qui ne partagent pas la croyance des chrétiens de Syrie nous donnent ici l’exemple de la générosité. Protestants, israélites, veulent concourir, avec nous, à secourir nos frères; — que Dieu leur donne, en retour, une part à la lumière et à la paix de la vraie foi ! — Mais nous, chrétiens , à qui ces martyrs doivent être doublement sacrés, nous laisserons-nous vaincre en charité par eux? Non, notre honneur, les sentiments de notre cœur, tous les vieux et chers souvenirs de notre histoire et de notre foi, nous commandent de faire encore ce qu’ont si souvent fait nos pères, et, pour tout résumer dans ce mot qui est la devise de notre Œuvre : Dieu le veut ! d Cet appel, d’une humble voix, bientôt renouvelé par les puissantes exhortations de la presque unanimité des évêques de France, fut, malgré des préoccupations plus douloureuses encore, le signal d’un des plus admirables élans de charité dont l’histoire de l’Église fasse mention. Quelques jours après nous, le journal officiel du gouvernement français provoquait aussi une souscription qui s’est élevée à près de un million. Mais nous ne nous sommes pas arrêtés aux bornes de notre patrie. Nous avons voulu associer tous les catholiques à notre charitable entreprise. Nous nous sommes adressés à leurs évêques, et un grand nombre de ces vénérables prélats ont bien voulu déposer entre nos mains, avec confiance, les aumônes de leurs diocésains. Qu’ils reçoivent ici l’expression de notre reconnaissance pour cet acte de fraternité catholique, les évêques de Belgique, d’Irlande, d’Angleterre , d’Espagne, d’Italie. Digitized by Google

596

publiques en retentissent chaque jour. Dites aux fidèles qui vous entourent, qu'il ne suffit pas d'une pitié stérile, qu'il faut, s'il se peut, venir en aide à tant de misères, soigner ces blessés, recueillir ces petits enfants, secourir ces veuves, — les enfants et les veuves des martyrs ! Qu'ils donnent peu, s'ils ne peuvent donner beaucoup : ces oboles de la charité finiront, en se multipliant, par former un trésor. Ne craignons pas de nous appauvrir, en prélevant sur nos ressources une aumône nouvelle. Des milliers de malheureux persécutés pour leur foi nous implorent ; nous ne pouvons rester insensibles à leurs cris de désespoir.

» Du reste, ceux mêmes qui ne partagent pas la croyance des chrétiens de Syrie nous donnent ici l'exemple de la générosité. Protestants, israélites, veulent concourir, avec nous, à secourir nos frères ; — que Dieu leur donne, en retour, une part à la lumière et à la paix de la vraie foi ! — Mais nous, chrétiens, à qui ces martyrs doivent être doublement sacrés, nous laisserons-nous vaincre en charité par eux? Non, notre honneur, les sentiments de notre cœur, tous les vieux et chers souvenirs de notre histoire et de notre foi, nous commandent de faire encore ce qu'ont si souvent fait nos pères, et, pour tout résumer dans ce mot qui est la devise de notre Œuvre : DIEU LE VEUT ! »

Cet appel, d'une humble voix, bientôt renouvelé par les puissantes exhortations de la presque unanimité des évêques de France, fut, malgré des préoccupations plus douloureuses encore, le signal d'un des plus admirables élans de charité dont l'histoire de l'Église fasse mention.

Quelques jours après nous, le journal officiel du gouvernement français provoquait aussi une souscription qui s'est élevée à près de un million.

Mais nous ne nous sommes pas arrêtés aux bornes de notre patrie. Nous avons voulu associer tous les catholiques à notre charitable entreprise. Nous nous sommes adressés à leurs évêques, et un grand nombre de ces vénérables prélats ont bien voulu déposer entre nos mains, avec confiance, les aumônes de leurs diocésains. Qu'ils reçoivent ici l'expression de notre reconnaissance pour cet acte de fraternité catholique, les évêques de Belgique, d'Irlande, d'Angleterre, d'Espagne, d'Italie,

— 9 — d’Allemagne, dont les collectes réunies se sont élevées à près de trois cent mille francs, et ont, par conséquent, aidé pour une large part au bien que nous avons pu faire en Syrie. Que les malheureux chrétiens d’Orient sachent aussi, comme nous le leur avons dit déjà, que ce trésor de la charité que leur distribuait une main française était vraiment catholique , puisque toutes les nations avaient contribué à le former. Du reste, nous avons voulu dresser un état aussi exact que possible des sommes reçues par nous de chaque diocèse de France et de l’étranger, jusqu’au 6 mars 1861. Nous le donnons ici en faisant observer que nous avons porté sous le titre des diocèses respectifs, toutes les fois que nous avons pu les connaître, les sommes considérables recueillies par les conférences de SaintVincent-de-Paul. Quant aux souscriptions des journaux (1), nous les avons attribuées aux diocèses dans lesquels ces journaux se publient; sauf quelques exceptions pour Paris, lorsque les souscriptions envoyées aux journaux nous étaient, en môme temps, signalées par les donateurs. FRANCE Report. 713,906 69 Reims. 34,374 » Paris. 255,431 69 Montpellier. 34,191 n Lyon. 58,403 Jl Laval. 33,766 50 Cambrai. 56.104 » Rouen. 31,880 Versailles. 48,778 »» Nantes. 31,246 » Strasbourg. 47,132 » Orléans. 30,520 t» Bordeaux. 45,195 D Verdun. 29,516 n Amiens. 44,538 » Meaux. 29,317 i) Bayeux. 44,185 n Cou tances. 28,846 n Arras. 40,461 » Toulouse. 28,764 n Rennes. 37,843 n Bayonne. 28,518 0 Besançon. 35,836 0 Beauvais. 28,310 » A reporter. 713,906 69 A reporter. 1,083,155 79 (I) Les journaux qui ont versé à notre Œuvre les produits do leurs souscriptions sont, à Paris : L'Ami de la Religion, le Journal des villes et campagnes, le Messager de la charité, le Monde, l’Union. Kn province : L’Argus soissonnais, f Espérance de Nancy, l'indépendant de l'Ouest, le Journal de Rennes, le Mémorial des Pyrénées, le Mémorial de l'Ailier, l’Ordre et la Liberté de Caen, l'Union francomloise, le Vau national de Melt. En Espagne : la Esperansa et la Regeneracion, de Madrid. Digitized by Google

d'Allemagne, dont les collectes réunies se sont élevées à près de trois cent mille francs, et ont, par conséquent, aidé pour une large part au bien que nous avons pu faire en Syrie. Que les malheureux chrétiens d'Orient sachent aussi, comme nous le leur avons dit déjà, que ce trésor de la charité que leur distribuait une main française était vraiment *catholique*, puisque toutes les nations avaient contribué à le former.

Du reste, nous avons voulu dresser un état aussi exact que possible des sommes reçues par nous de chaque diocèse de France et de l'étranger, jusqu'au 6 mars 1861. Nous le donnons ici en faisant observer que nous avons porté sous le titre des diocèses respectifs, toutes les fois que nous avons pu les connaître, les sommes considérables recueillies par les conférences de Saint-Vincent-de-Paul. Quant aux souscriptions des journaux (1), nous les avons attribuées aux diocèses dans lesquels ces journaux se publient; sauf quelques exceptions pour Paris, lorsque les souscriptions envoyées aux journaux nous étaient, en même temps, signalées par les donateurs.

FRANCE.			Report.	713,906	69
			Reims.	34,374	»
Paris.	255,431	69	Montpellier.	34,191	»
Lyon.	58,403	»	Laval.	33,766	50
Cambrai.	56,104	»	Rouen.	31,880	»
Versailles.	48,778	»	Nantes.	31,246	»
Strasbourg.	47,132	»	Orléans.	30,520	»
Bordeaux.	45,195	»	Verdun.	29,516	»
Amiens.	44,538	»	Meaux.	29,317	»
Bayeux.	44,185	»	Coutances.	28,846	»
Arras.	40,461	»	Toulouse.	28,764	»
Rennes.	37,843	»	Bayonne.	28,518	»
Besançon.	35,836	»	Beauvais.	28,310	»
A reporter.	713,906	69	A reporter.	1,083,155	19

(1) Les journaux qui ont versé à notre Œuvre les produits de leurs souscriptions sont, à Paris : *L'Ami de la Religion*, le *Journal des villes et campagnes*, le *Messager de la charité*, le *Monde*, *l'Union*. En province : *l'Argus soissonnais*, *l'Espérance de Nancy*, *l'Indépendant de l'Ouest*, le *Journal de Rennes*, le *Mémorial des Pyrénées*, le *Mémorial de l'Allier*, *l'Ordre et la Liberté de Caen*, *l'Union francomtoise*, le *Vœu national de Metz*. En Espagne : *la Esperanza* et *la Regeneracion*, de Madrid.

The text on this page is estimated to be only 22.08% accurate

— 10 — Report. 1,083,155 19 Dijon. 28,068 » Clermont. 28,056 B Autun. 23.609 » Poitiers. 23,55 1 B Quimper, 23,450 » Nevers. 23,422 » Saint-Drieuc. 23,356 D Saint-Dié. 23,076 » Angers. 22,385 9 Rodez. 22,199 » Grenoble, 20.400 » Albv. 20.296 » Blois. 19,892 » Tours. 18.628 » Auch. 18,347 u Sens. 16,889 » Langres. 16.325 >» Evreux. 16,255 9 Metz (1). 15,978 » Avignon. 15.548 B La Rochelle. 15,027 50 Belley (2). 14,639 » Chàlons. 14,445 9 Nîmes. 14.320 B Aire. 13,799 » Angouléme. 13,480 n Périgueux. 13,349 » Luçon. 13,335 » Aix. 13,227 » Chartres. 11,170 » Cahors. 10,799 » Le Mans. 10.561 » Limoges. 10,326)) Soissons. 10,016 » Moulins. 9,471 n Nancy. 9,210)) Carcassonne. 8,627 » Valence. 8,600 B Saint-Flour. 8.275 n Agen. 7,910 n Séez. 5,226 » Mende. 5,133 U A reporter. 1,7-13,830 69 Report. 1,743,830 69 St-Denis(lledelaRéun.)5,000 î* Viviers. 4,215 J> Saint-Claude. 3,866 U Tarantaise. 3,233 ï> Tarbes. 3,055 a Gap. 2,478 » Troyes. 2.301 50 Fréjus. 1,908 U Le Pu y. 1,690 » Digne. 920 >• Bourges. 740 » Vannes. 703 » Annecy. 512)> Marseille. 488 V Chambérv. 365 » Tulle. 320 D Alger. 255 » Perpignan. 150 A Martinique. 100)> Monlauban. 95 1» Ramiers. 50 » Ajaccio. 25 » ETRANGER. Rome. 580 35 ROYAUME-UNI. Anglcterrc-Irlaudc-Ecossc. Dublin. 52.390 » Limerick. 15.930 » Birmingham. 10,301 » Feras. 6,250 >* Londres. 6,004 » Cloyne. 5.000 » Boss. 2,699 U Meath. 1.660 1> Edimbourg 112 » Divers diocèses. 2,869 65 BELGIQUE. Gand. 41,481 n Tournai. 30.110 » Malines. 1,409 J» Namur. 1,030 » A reporter. 1,954,120 «9 (1) Sans compter 1767 fr. arrivés plus tard. (2) Sans compter 3000 fr. arrives plus tard. Digitized by Google

Report.	1,083,155	19
Dijon.	28,068	»
Clermont.	28,056	»
Autun.	23,609	»
Poitiers.	23,551	»
Quimper.	23,450	»
Nevers.	23,422	»
Saint-Brieuc.	23,356	»
Saint-Dié.	23,076	»
Angers.	22,385	»
Rodez.	22,199	»
Grenoble.	20,400	»
Alby.	20,296	»
Blois.	19,892	»
Tours.	18,628	»
Auch.	18,347	»
Sens.	16,889	»
Langres.	16,325	»
Evreux.	16,255	»
Metz (1).	15,978	»
Avignon.	15,548	»
La Rochelle.	15,027	50
Belley (2).	14,639	»
Châlons.	14,445	»
Nîmes.	14,320	»
Aire.	13,799	»
Angoulême.	13,480	»
Périgueux.	13,349	»
Luçon.	13,335	»
Aix.	13,227	»
Chartres.	11,170	»
Cahors.	10,799	»
Le Mans.	10.561	»
Limoges.	10,326	»
Soissons.	10,016	»
Moulins.	9,471	»
Nancy.	9,210	»
Carcassonne.	8,627	»
Valence.	8,600	»
Saint-Flour.	8,275	»
Agen.	7,910	»
Séez.	5,226	»
Mende.	5,133	»
A reporter.	1,743,830	69

Report.	1,743,830	69
St-Denis (Ile de la Réun.)	5,000	»
Viviers.	4,215	»
Saint-Claude.	3,866	»
Tarantaise.	3,233	»
Tarbes.	3,055	»
Gap.	2,478	»
Troyes.	2,301	50
Fréjus.	1,908	»
Le Puy.	1,690	»
Digne.	920	»
Bourges.	740	»
Vannes.	703	»
Annecy.	512	»
Marseille.	488	»
Chambéry.	365	»
Tulle.	320	»
Alger.	255	»
Perpignan.	150	»
Martinique.	100	»
Montauban.	95	»
Pamiers.	50	»
Ajaccio.	25	»
ETRANGER.		
Rome.	580	35
ROYAUME-UNI. Angleterre-Irlande-Ecosse.		
Dublin.	52,390	»
Limerick.	15,930	»
Birmingham.	10,301	»
Ferns.	6,250	»
Londres.	6,004	»
Cloyne.	5,000	»
Ross.	2,699	»
Meath.	1,660	»
Edimbourg	112	»
Divers diocèses.	2,869	65
BELGIQUE.		
Gand.	41,481	»
Tournai.	30,110	»
Malines.	1,409	»
Namur.	1,030	»
A reporter.	1,954,126	19

(1) Sans compter 1767 fr. arrivés plus tard.
(2) Sans compter 3000 fr. arrivés plus tard.

— 11 — Report. 1,954,126 Anvers. 200 Divers diocèses. 600 ESPAGNE. Madrid (1). 29,189 Burgos. 5,526 Divers diocèses. 17.352 ITALIE. Milan (2). 21,151 Gènes (3). 6,245 Asti. 5,800 Bologne. 2,072 Florence. 808 Divers diocèses (4). 446 AUTRES CONTRÉES. 19 B a a 35 w B B » B B B Vicariat apostolique de Luxembourg. 11,226 » A reporter. 2,054,741 54 Report. 2,054,741 54 Divers diocèses de Hollande. 4,014 » Vicariat apostolique de la Saxe. 3,000 2,373 » New-York.)) Brésil. 100 n Buffalo. 5 » Saint-Thomas. 1,383 70 Suisse. 935 » Sénégal. 170 » Grèce. 73 » Océanie. 40)) Funchal (Ile de Madère). 25 » Divers et anonymes. 69,931 69 Total général. 2,136,791 93 Mais ce ne sont pas seulement des aumônes en argent que nous avons sollicitées des catholiques de France. Dès l'origine même de la souscription, nous avons reçu une foule d aumônes en nature, et surtout de vêtements. Plus tard, après un appel spécial de notre part, ces derniers envois sont devenus plus considérables encore. Nous les avons transmis, par la maison-mère des sœurs de la charité, rue du Bac, aux sœurs de la charité de Beyrouth qui se sont chargées des distributions. Une autre perte que le clergé de France, les Communautés, les Fabriques ont largement réparée, est celle des ornements d'église. Trois cents églises avaient été complètement dévastées dans le Liban. Tout ce qu'elles contenaient avait été pillé. Il n'y restait plus aucun des ornements nécessaires pour la célébration du culte. C'était pour ces pauvres populations, chrétiennes avant tout, pour leurs évêques, pour leurs prêtres, une privation plus dure encore que toutes les autres. Cependant, dans l'état de détresse où elles se trouvaient, il était impossible qu elles songeassent à rendre à leurs églises les ornements perdus. Moi-même j'en avais le cœur navré; (1) Sans compter plus de cinq mille francs arrives plus tard. (2) Sans compter 5802 fr. arrivés plus tard. (3) Sans compter 1410 fr. arrivés plus tard. (4) Sans compter 9058 fr. arrivés plus tard du diocèse de Plaisance.
Digitized by Google

Report.	1,954,126	19
Anvers.	200	»
Divers diocèses.	600	»
ESPAGNE.		
Madrid (1).	29,189	»
Burgos.	5,526	35
Divers diocèses.	17,352	»
ITALIE.		
Milan (2).	21,151	»
Gênes (3).	6,245	»
Asti.	5,800	»
Bologne.	2,072	»
Florence.	808	»
Divers diocèses (4).	446	»
AUTRES CONTRÉES.		
Vicariat apostolique de Luxembourg.	11,226	»
A reporter.	2,054,741	54

Report.	2,054,741	54
Divers diocèses de Hollande.	4,014	»
Vicariat apostolique de la Saxe.	3,000	»
New-York.	2,373	»
Brésil.	100	»
Buffalo.	5	»
Saint-Thomas.	1,383	70
Suisse.	935	»
Sénégal.	170	»
Grèce.	73	»
Océanie.	40	»
Funchal (Ile de Madère).	25	»
Divers et anonymes.	69,931	69
Total général.	2,136,791	93

Mais ce ne sont pas seulement des aumônes en argent que nous avons sollicitées des catholiques de France. Dès l'origine même de la souscription, nous avons reçu une foule d'aumônes en nature, et surtout de vêtements. Plus tard, après un appel spécial de notre part, ces derniers envois sont devenus plus considérables encore. Nous les avons transmis, par la maison-mère des sœurs de la charité, rue du Bac, aux sœurs de la charité de Beyrouth qui se sont chargées des distributions.

Une autre perte que le clergé de France, les Communautés, les Fabriques ont largement réparée, est celle des ornements d'église. Trois cents églises avaient été complétement dévastées dans le Liban. Tout ce qu'elles contenaient avait été pillé. Il n'y restait plus aucun des ornements nécessaires pour la célébration du culte. C'était pour ces pauvres populations, chrétiennes avant tout, pour leurs évêques, pour leurs prêtres, une privation plus dure encore que toutes les autres. Cependant, dans l'état de détresse où elles se trouvaient, il était impossible qu'elles songeassent à rendre à leurs églises les ornements perdus. Moi-même j'en avais le cœur navré;

(1) Sans compter plus de cinq mille francs arrivés plus tard.
(2) Sans compter 5802 fr. arrivés plus tard.
(3) Sans compter 1410 fr. arrivés plus tard.
(4) Sans compter 9058 fr. arrivés plus tard du diocèse de PLAISANCE.

j’aurais voulu pouvoir leur venir en aide, mais, entrer dans celle voie, c'était y consacrer d’avance le produit presque entier de notre souscription, — que seraient devenues les malheureuses victimes ? J'en parlai, avec tristesse, à Beyrouth, à Mgr le Délégué Apostolique. 11 en était vivement préoccupé lui-même, et son zèle cherchait un moyen de tout réparer, qui ne présentât point ou des inconvénients graves ou des impossibilités. — « Monseigneur, lui dis» je, nous avons un moyen bien simple, adressons-nous enêoreune n fois au clergé de France, il ne nous fera pas défaut. — Mais ne » craignez-vous pas de le fatiguer par une nouvelle demande ? — » Non, monseigneur, je connais la charité de nos évêques et de nos » prêtres, elle ne se lassera point, et je vous réponds du succès. » Le lendemain, j'adressais de Beyrouth aux curés des principales paroisses de France la lettre suivante : » Beyrouth, Syrie, 25 octobre 186t. M » Déjà, au mois de juillet dernier, l'Œuvre des Écoles d’Orient adressait à votre charité un appel en faveur de nos malheureux frères de la Syrie. Cet appel, rendu tout autrement efficace par la voix de nos évêques, a été entendu par les catholiques de France, et, déjà, près de deux millions ont été déposés dans nos mains pour venir en aide aux chrétiens du Liban. Je suis au milieu d’eux, depuis deux semaines, pour leur distribuer vos aumônes, au nom de notre Œuvre. J’éprouve l’ineffable consolation de secourir les pauvres, consoler ceux qui pleurent, vêtir ceux qui sont nus, recueillir ceux qui sont orphelins. J’éprouve aussi la tristesse de ne pas soulager toutes les misères et de me trouver, malgré la générosité des aumônes de la France, impuissant devant tant de malheurs! Ah! si vous pouviez voir avec moi les longues troupes de fugitifs qui viennent chercher un refuge à Beyrouth, et qui, faute d’un toit pour les abriter, se traînent dans les rues et dans les jardins de la ville, hâves, décharnés, manquant de pain, de lout enfin, votre cœur saignerait encore, comme il a saigné au premier récit de leurs malheurs. Néanmoins, nous pourvoyons aux nécessités les plus urgentes. Nous donnons la nourriture, les habits, — babils du pauvre, Digitized by Google

— 13 — hélas ! même à celui qui fut riche. — Nous préparons un asile aux petits enfants. Mais il est une autre misère que nous ne pouvons atteindre, et que je viens, de bien loin, signaler à votre miséricordieuse bonté. » Ce pauvre peuple si catholique, si religieux ne peut plus célébrer son culte, dans la partie ravagée par les Druses. Trois cents églises ont été détruites et tous les ornements sacrés ont été pillés ou mis en pièces. Ce sont ces derniers que j'ose vous supplier de , leur rendre, et cela vous est très-facile. » Les Maronites emploient dans leurs cérémonies ordinaires les mômes ornements que les Latins. Pauvres et simples, ils sont habitués à se servir d'ornements simples et pauvres comme eux. Ainsi, tout ce qui, en France, nous parait hors d'usage sera accepté et employé très-utilement ici. Vous pourrez donc, sans vous gêner nullement, venir en aide d'une manière elîicace aux églises de ce pauvre pays. Vous n'avez qu'à disposer en sa faveur des ornements dont vous ne pouvez plus vous servir, pourvu qu'ils ne soient ni déchirés ni cassés, suivant leur nature. > Je ne suis ici, du reste, que l'interprète de la pensée de Mgr Valerga, patriarche de Jérusalem et délégué apostolique en Syrie. Voici la lettre que m'adressait, ce matin même, Son Excellence, après m'avoir déjà entretenu de ce projet. « Beyrouth, 25 octobre 1860. » Monsieur l'Abbé, » Avec les abondantes aumônes versées par la charité de la » France, aux infortunées populations du Liban, bien des fa» milles désolées sentiront s'alléger le fardeau de leurs misères. » Mais leurs Églises, au nombre de trois cents, saccagées et dé» pouillées complètement de tout ce qui sert au culte, doivent » bien aussi inspirer de la compassion. Elles sont la maison com• mune de la chrétienté malheureuse, non moins nécessaire à » l'ensemble que le toit aux familles respectives. Il faut bien que » le culte et les cérémonies religieuses s'exercent comme aupara» vant. Mais faudra-t-il condamner chacun des appauvris à pren« dre, sur la portion déjà insuffisante qui lui est distribuée, pour » acheter le mobilier religieux et indispensable? Serait-il donc

Digitized by Google

hélas ! même à celui qui fut riche. — Nous préparons un asile aux petits enfants. Mais il est une autre misère que nous ne pouvons atteindre, et que je viens, de bien loin, signaler à votre miséricordieuse bonté.

» Ce pauvre peuple si catholique, si religieux ne peut plus célébrer son culte, dans la partie ravagée par les Druses. Trois cents églises ont été détruites et tous les ornements sacrés ont été pillés ou mis en pièces. Ce sont ces derniers que j'ose vous supplier de leur rendre, et cela vous est très-facile.

» Les Maronites emploient dans leurs cérémonies ordinaires les mêmes ornements que les Latins. Pauvres et simples, ils sont habitués à se servir d'ornements simples et pauvres comme eux. Ainsi, tout ce qui, en France, nous paraît hors d'usage sera accepté et employé très-utilement ici. Vous pourrez donc, sans vous gêner nullement, venir en aide d'une manière efficace aux églises de ce pauvre pays. Vous n'avez qu'à disposer en sa faveur des ornements dont vous ne pouvez plus vous servir, pourvu qu'ils ne soient ni déchirés ni cassés, suivant leur nature.

» Je ne suis ici, du reste, que l'interprète de la pensée de Mgr Valerga, patriarche de Jérusalem et délégué apostolique en Syrie. Voici la lettre que m'adressait, ce matin même, Son Excellence, après m'avoir déjà entretenu de ce projet.

« Beyrouth, 25 octobre 1860.

» Monsieur l'Abbé,

» Avec les abondantes aumônes versées par la charité de la » France, aux infortunées populations du Liban, bien des fa- » milles désolées sentiront s'alléger le fardeau de leurs misères. » Mais leurs Églises, au nombre de trois cents, saccagées et dé- » pouillées complétement de tout ce qui sert au culte, doivent » bien aussi inspirer de la compassion. Elles sont la maison com- » mune de la chrétienté malheureuse, non moins nécessaire à » l'ensemble que le toit aux familles respectives. Il faut bien que » le culte et les cérémonies religieuses s'exercent comme aupara- » vant. Mais faudra-t-il condamner chacun des appauvris à pren- » dre, sur la portion déjà insuffisante qui lui est distribuée, pour » acheter le mobilier religieux et indispensable? Serait-il donc

» inopportun de tendre une seconde fois la main en faveur de » tant d'Églises totalement pillées ; serait-ce indiscrétion de faire » appel aux Églises et Chapelles de France, dont un si grand » nombre sont pourvues, non-seulement avec suffisance, mais » même avec superflu ? Que de linges, chandeliers, croix, chasu- » bles, chapes, calices, ciboires, bénitiers, tableaux, etc., qui sont » mis au rebut ou dont on ferait aisément le sacrifice, pour répa- » rer les maux qui affligent la Syrie sous ce point de vue. Bien » nombreux, je pense, seraient les charitables Curés et Aumôniers » qui donneraient ou feraient volontiers donner ces sortes d'ob- » jets inutiles ou presque inutiles chez eux, et qui seraient par ici » d'un si grand secours. Je vous laisse à juger, M. l'abbé, si ce » projet mérite d'être écouté et mis en voie d'exécution.

» En attendant, agréez, je vous prie, l'assurance des senti- » ments d'affection et de reconnaissance avec lesquels je vous » souhaite toute prospérité et bénédiction.

» Votre très-affectionné en J.-C.

« + J. P.
Patriarche de Jérusalem, P.-Vicaire et P.-Délégué apostolique en Syrie.

» Vous avez entendu la prière du représentant du Saint-Siége, en Orient ; je n'ajouterai rien. Votre charité et votre foi seront plus éloquentes que toutes mes paroles.

» Je serais heureux que vous voulussiez bien communiquer ce nouvel appel aux personnes que vous supposeriez pouvoir y répondre.

» Vous ne sauriez vous figurer combien la France, son clergé, ses communautés sont aimés et vénérés dans ce pays ; que sera-ce lorsque vous aurez restauré ce à quoi ils tiennent le plus, leurs églises et leurs autels ?

» Daignez agréer, etc. »

Je ne m'étais pas trompé dans mes prévisions. La collecte d'ornements n'a pas été relativement moins considérable que celle de la souscription. Nous avons reçu près de *huit cents* ornements complets, sans compter un bon nombre de vases sacrés, de croix, de chandeliers, etc.

— 15 — M. le Ministre des Affaires Étrangères complète généreusement l'œuvre en achetant trois cents calices pour la même destination. Voici la liste des diocèses d'où nous sont venus ces ornements : Agen. Clermont. Nancy. Aire. Coutances. Nantes. Ajaccio. Grenoble. Mmes. Alby. Laval. Paris. Amiens. Langres. Quimper. Arras. Le Mans. Rouen. Auch. Limoges. Bennes. Autun. Luçon. Saint-Dié. liayeux. Marseille. Saint-Flour. Rayonne. Mende. Séez. Besançon. Meaux. Soissons. Bordeaux. Metz. Toulouse. Bourges. Cambrai. Montpellier. Moulins. Versailles. Des dons anonymes nous sont en outre parvenus en grand nombre de Paris et ailleurs. Grâce à la charité du clergé et des communautés de ces diocèses le saint sacrifice peut s'offrir, de nouveau, tous les jours, dans les églises désolées de la Syrie. Mais il ne suffisait pas de solliciter et de recueillir les offrandes de la charité, il fallait encore et surtout les distribuer de la manière la plus utile, la plus efficace, pour soulager lesmaux de ces pauvres chrétiens. Nous avions annoncé dès l'ouverture delà souscription, que nous enverrions les aumônes déposées dans nos mains sur les points de la Syrie où le besoin s'en ferait le plus sentir, et cela sans retard aucun. C'est effectivement le plan que nous avons suivi depuis le 17 juillet, jour où nous avons ouvert notre souscription, jusqu'à celui du départ pour l'Orient du Directeur de l'Œuvre et de son compagnon de voyage. Nous étions en relation directe avec toutes les communautés religieuses établies dans le Levant, et, renseignés par elles sur les misères affreuses dont elles étaient les témoins, nous avons pu satisfaire aux exigences du premier moment, le plus terrible de tous. Mais, lorsque les sommes produites par la souscription furent devenues très-considérables, lorsque nous sûmes que des secours étaient distribués simultanément aux malheureuses vicDigitized by Google

M. le Ministre des Affaires Étrangères complète généreusement l'œuvre en achetant trois cents calices pour la même destination.

Voici la liste des diocèses d'où nous sont venus ces ornements :

Agen.	Clermont.	Nancy.
Aire.	Coutances.	Nantes.
Ajaccio.	Grenoble.	Nîmes.
Alby.	Laval.	Paris.
Amiens.	Langres.	Quimper.
Arras.	Le Mans.	Rouen.
Auch.	Limoges.	Rennes.
Autun.	Luçon.	Saint-Dié.
Bayeux.	Marseille.	Saint-Flour.
Bayonne.	Mende.	Séez.
Besançon.	Meaux.	Soissons.
Bordeaux.	Metz.	Toulouse.
Bourges.	Montpellier.	Versailles.
Cambrai.	Moulins.	

Des dons anonymes nous sont en outre parvenus en grand nombre de Paris et ailleurs.

Grâce à la charité du clergé et des communautés de ces diocèses le saint sacrifice peut s'offrir, de nouveau, tous les jours, dans les églises désolées de la Syrie.

Mais il ne suffisait pas de solliciter et de recueillir les offrandes de la charité, il fallait encore et surtout les distribuer de la manière la plus utile, la plus efficace, pour soulager les maux de ces pauvres chrétiens. Nous avions annoncé dès l'ouverture de la souscription, que nous enverrions les aumônes déposées dans nos mains sur les points de la Syrie où le besoin s'en ferait le plus sentir, et cela sans retard aucun. C'est effectivement le plan que nous avons suivi depuis le 17 juillet, jour où nous avons ouvert notre souscription, jusqu'à celui du départ pour l'Orient du Directeur de l'Œuvre et de son compagnon de voyage.

Nous étions en relation directe avec toutes les communautés religieuses établies dans le Levant, et, renseignés par elles sur les misères affreuses dont elles étaient les témoins, nous avons pu satisfaire aux exigences du premier moment, le plus terrible de tous. Mais, lorsque les sommes produites par la souscription furent devenues très-considérables, lorsque nous sûmes que des secours étaient distribués simultanément aux malheureuses vic-

— 16 — ilO\ limes par le gouvernement français, par celui de Grèce, et enfin par le gouvernement ottoman lui-mème, nous crûmes indispensable d'envoyer sur les lieux, témoins de tant de désastres, un représentant de notre Œuvre, chargé d'étudier de plus près toute chose et de donner la destination la meilleure aux sommes que nous tenions de la confiance des évêques et de la charité des fidèles. Nous avions déjà néanmoins entre les mains des renseignements suffisants pour que notre conseil pût tracer à son délégué un plan général pour l'emploi de nos fonds. Ce plan fut discuté dans plusieurs de nos séances. Après son adoption provisoire, il me sembla qu'il était plus sûr et plus conforme à l'esprit de notre Œuvre de consulter ceux de NN. SS. les évêques qui nous avaient déjà transmis les collectes de leurs diocèses, sur l'emploi que nous en voulions faire. J'adressai donc, dans les premiers jours de septembre, à ces vénérables prélats, une lettre où je leur faisais part de nos intentions, telles qu'elles se trouvent exposées plus bas dans les instructions qui nous furent données, au départ. Toutes les réponses qui nous furent faites par l'Episcopat, contenaient l'approbation complète des plans que nous lui avions fournis, à l'exception de deux d'entre elles, et nous nous sommes fait un devoir de distribuer, immédiatement, de la façon qui nous était indiquée les collectes des deux diocèses d'où ces réponses, d'ailleurs pleines de bienveillance, nous étaient venues. Une fois certain de l'approbation de l'Episcopat, notre conseil prit ses dispositions définitives. Il Otensuite rédiger les instructions suivantes qui furent remises au Directeur de l'Œuvre, et à M. Jaulerry, docteur-médecin, à Biarritz (Basses-Pyrénées), et membre de notre conseil, qui avait accepté de m'accompagner. M. Jaulerry a partagé tousles travaux et tous lespérilsduvoyage; il a rendu, avec autant de désintéressement que de courage à notre Œuvre, à moi-même, aux pauvres chrétiens que nous allions secourir, surtout, des services de toute nature. Il nem'a donné qu'un regret, c'est celui de ne pas lui voir partager une distinction que je ne prévoyais ni ne méritais, mais qui n'est, je l'espère, que retardée pour lui. Voici les instructions qui nous furent données, avant notre départ ; Digitized by Google

times par le gouvernement français, par celui de Grèce, et enfin par le gouvernement ottoman lui-même, nous crûmes indispensable d'envoyer sur les lieux, témoins de tant de désastres, un représentant de notre Œuvre, chargé d'étudier de plus près toute chose et de donner la destination la meilleure aux sommes que nous tenions de la confiance des évêques et de la charité des fidèles.

Nous avions déjà néanmoins entre les mains des renseignements suffisants pour que notre conseil pût tracer à son délégué un plan général pour l'emploi de nos fonds. Ce plan fut discuté dans plusieurs de nos séances. Après son adoption provisoire, il me sembla qu'il était plus sûr et plus conforme à l'esprit de notre Œuvre de consulter ceux de NN. SS. les évêques qui nous avaient déjà transmis les collectes de leurs diocèses, sur l'emploi que nous en voulions faire. J'adressai donc, dans les premiers jours de septembre, à ces vénérables prélats, une lettre où je leur faisais part de nos intentions, telles qu'elles se trouvent exposées plus bas dans les instructions qui nous furent données, au départ.

Toutes les réponses qui nous furent faites par l'Episcopat, contenaient l'approbation complète des plans que nous lui avions fournis, à l'exception de deux d'entre elles, et nous nous sommes fait un devoir de distribuer, immédiatement, de la façon qui nous était indiquée les collectes des deux diocèses d'où ces réponses, d'ailleurs pleines de bienveillance, nous étaient venues.

Une fois certain de l'approbation de l'Episcopat, notre conseil prit ses dispositions définitives. Il fit ensuite rédiger les instructions suivantes qui furent remises au Directeur de l'Œuvre, et à M. Jaulerry, docteur-médecin, à Biarritz (Basses-Pyrénées), et membre de notre conseil, qui avait accepté de m'accompagner.

M. Jaulerry a partagé tous les travaux et tous les périls du voyage ; il a rendu, avec autant de désintéressement que de courage à notre Œuvre, à moi-même, aux pauvres chrétiens que nous allions secourir, surtout, des services de toute nature. Il ne m'a donné qu'un regret, c'est celui de ne pas lui voir partager une distinction que je ne prévoyais ni ne méritais, mais qui n'est, je l'espère, que retardée pour lui.

Voici les instructions qui nous furent données, avant notre départ :

— 17 — « Le conseil de l’Œuvre des Écoles d'Orient adjoint, pour le » voyage de Syrie et la distribution des fonds de la souscription, » M. le docteur Jaulerry à M. l’abbé Lavigerie. » 11 décide que les sommes recueillies par la souscription se» ront employées : » 1° En achat de vêtements et d’aliments, •• 2° En larges subsides pour aider les plus pauvres chrétiens à » rétablir leurs maisons ruinées, et pour faciliter l'ensemence» ment des terres, « 3° A la fondation d’Orphelinats et à placer les orphelins dans » les familles. » Pour arriver à une bonne distribution, M. Lavigerie pourra » former des Comités où il appellera les chefs des communautés » religieuses. 11 consultera également les Consuls, auxquels il té» moignera la plus entière déférence et qu’il informera des réso» lutions prises. » Le conseil ouvre immédiatement à M. le directeur un crédit » d’un million qu’il distribuera suivant l’ordre d’idées énoncé plus » haut. » Il devra faire tenir note exacte des dépenses par le secrétaire» trésorier qui l’accompagne, et qui ordonnancera tous les man» dats. » M. Lavigerie devra également tenir, aussi souvent que pos» sible, M. le Président de l’Œuvre et le conseil au courant de » tout ce qu’il fera en Orient. » Fait à Paris, le 26 septembre 1860. • Le Président de l’Œuvre, » C. -Amiral A. Mathieu. » J’entre dans tous ces détails, malgré ce qu’ils peuvent avoir d’aride, mais je tiens à montrer combien le conseil de notre Œuvre était pénétré de la responsabilité que lui imposait la confiance des catholiques, et avec quel soin scrupuleux il tenait, comme toujours, à remplir la charitable mission qui lui était confiée. AVRIL 1 8G1 . N. II. 2 Digitized by Google

« Le conseil de l'Œuvre des Écoles d'Orient adjoint, pour le » voyage de Syrie et la distribution des fonds de la souscription, » M. le docteur Jaulerry à M. l'abbé Lavigerie.

» Il décide que les sommes recueillies par la souscription se- » ront employées :

» 1° En achat de vêtements et d'aliments,

» 2° En larges subsides pour aider les plus pauvres chrétiens à » rétablir leurs maisons ruinées, et pour faciliter l'ensemence- » ment des terres,

» 3° A la fondation d'Orphelinats et à placer les orphelins dans » les familles.

» Pour arriver à une bonne distribution, M. Lavigerie pourra » former des Comités où il appellera les chefs des communautés » religieuses. Il consultera également les Consuls, auxquels il té- » moignera la plus entière déférence et qu'il informera des réso- » lutions prises.

» Le conseil ouvre immédiatement à M. le directeur un crédit » d'un million qu'il distribuera suivant l'ordre d'idées énoncé plus » haut.

» Il devra faire tenir note exacte des dépenses par le secrétaire- » trésorier qui l'accompagne, et qui ordonnancera tous les man- » dats.

» M. Lavigerie devra également tenir, aussi souvent que pos- » sible, M. le Président de l'Œuvre et le conseil au courant de » tout ce qu'il fera en Orient.

» Fait à Paris, le 26 septembre 1860.

» Le Président de l'Œuvre,

» *C.-Amiral* A. MATHIEU. »

J'entre dans tous ces détails, malgré ce qu'ils peuvent avoir d'aride, mais je tiens à montrer combien le conseil de notre Œuvre était pénétré de la responsabilité que lui imposait la confiance des catholiques, et avec quel soin scrupuleux il tenait, comme toujours, à remplir la charitable mission qui lui était confiée.

— 1S — 'ir(> II § I. — Départ. — Le curé de Kouffer-Baaram. — Accusation singulière. — Traversée. — Séjour à Alexandrie.— Les réfugiés et les sœurs de la charité. — Arrivée à Beyrouth. — Hospitalité de M.'.Malhamé-Khadra. — — Visite au patriarche maronite. — Belle réponse du prélat. — Le patriarche grec. — Pie IX et les chrétiens du Liban. — M. le comte de Bentivoglio, consul général de France. — Aspect de Beyrouth. — Les jésuites, les lazaristes et les sœurs de la charité. — Comité de Beyrouth. Nous partîmes de Paris le 27 septembre. J'étais convaincu que je ne reviendrais pas de ce voyage, et que je mourrais sur cette terre d'Orient que j'allais secourir. Ma santé depuis longtemps profondément altérée, les fatigues d'un si long voyage dans un pays étranger, les dangers de toutes sortes qu'on y pouvait courir, étaient faits, du reste, pour m'inspirer celle pensée. Je disais donc intérieurement adieu à mon pays, à ma famille, à mes études, à tout ce que j'avais aimé jusque-là. Et cependant cet adieu ne m'attristait point, et j'éprouvais, au contraire, une secrète joie de penser que j'allais mourir, si Dieu le voulait, en secourant mes frères. La charité n'est-elle pas le meilleur des champs de bataille ? Et peut-il y avoir, pour un prêtre, occasion d'une plus belle mort? C'est à Marseille même que nous avons commencé notre mission de miséricorde. J'ai raconté dans une lettre adressée à M. l'abbé Manescau, qui, pendant mon absence, a bien voulu prendre la direction de l'Œuvre avec autant de zèle que de succès, comment la Providence nous avait fait rencontrer chez M. Gabriel llava, Président de notre conseil de Marseille, un pauvre curé Maronite fugitif: Michel Elias, curé de KoufTer-Baaram, qui avait échappé, à grand'peine, aux massacres d'une partie des chrétiens de son village. Il s'était embarqué à Saint-Jean d'Acrc sur un navire français qui faisait voile pour la France. Il était arrivé depuis près -de deux mois ; il manquait de tout, et, sans la charité d'un bon religieux franciscain qui l'avait recueilli, il eût même été sans asile. Nous crûmes devoir lui offrir de le ramener avec nous dans sa Digitized by Google

II

§ I. — Départ. — Le curé de Kouffer-Baaram. — Accusation singulière. — Traversée.—Séjour à Alexandrie.—Les réfugiés et les sœurs de la charité. — Arrivée à Beyrouth. — Hospitalité de M. Malhamé-Khadra. — — Visite au patriarche maronite. — Belle réponse du prélat. — Le patriarche grec. — Pie IX et les chrétiens du Liban. — M. le comte de Bentivoglio, consul général de France. — Aspect de Beyrouth. — Les jésuites, les lazaristes et les sœurs de la charité. — Comité de Beyrouth.

Nous partîmes de Paris le 27 septembre.

J'étais convaincu que je ne reviendrais pas de ce voyage, et que je mourrais sur cette terre d'Orient que j'allais secourir. Ma santé depuis longtemps profondément altérée, les fatigues d'un si long voyage dans un pays étranger, les dangers de toutes sortes qu'on y pouvait courir, étaient faits, du reste, pour m'inspirer cette pensée. Je disais donc intérieurement adieu à mon pays, à ma famille, à mes études, à tout ce que j'avais aimé jusque-là. Et cependant cet adieu ne m'attristait point, et j'éprouvais, au contraire, une secrète joie de penser que j'allais mourir, si Dieu le voulait, en secourant mes frères. La charité n'est-elle pas le meilleur des champs de bataille? Et peut-il y avoir, pour un prêtre, occasion d'une plus belle mort?

C'est à Marseille même que nous avons commencé notre mission de miséricorde. J'ai raconté dans une lettre adressée à M. l'abbé Manescau, qui, pendant mon absence, a bien voulu prendre la direction de l'Œuvre avec autant de zèle que de succès, comment la Providence nous avait fait rencontrer chez M. Gabriel Hava, Président de notre conseil de Marseille, un pauvre curé Maronite fugitif: Michel Elias, curé de Kouffer-Baaram, qui avait échappé, à grand'peine, aux massacres d'une partie des chrétiens de son village. Il s'était embarqué à Saint-Jean d'Acre sur un navire français qui faisait voile pour la France. Il était arrivé depuis près de deux mois; il manquait de tout, et, sans la charité d'un bon religieux franciscain qui l'avait recueilli, il eût même été sans asile.

Nous crûmes devoir lui offrir de le ramener avec nous dans sa

— 19 — patrie. Il accepta notre proposition, et il s'embarqua sur Y Indus avec M. le docteur Jaulerry et moi, le 30 septembre à 9 heures du matin. Pauvre infortuné! nous le ramenions sur une terre qui devait encore une fois lui être inhospitalière. Rentré dans son village après notre arrivée en Syrie, il fut en bulle à tous les mauvais traitements des Métualis qui l'avaient déjà persécuté avant son départ. Je me rappelle l'avoir vu venir à Beyrouth quelques jours après son retour à Kouffer-Baaram. Il pleurait en m'abordant. — « Pourquoi es-tu là, lui dis-je, et pourquoi o pleures-tu? — Ah ! me répondit-il, je suis venu demander ta » protection ; sans toi, je suis perdu. On a déjà voulu me tuer » deux fois, et on me menace encore de mort. Les Métualis disent » qu'ils prendront ma tète parce que je suis allé en France, et » que je suis cause que l'Empereur a envoyé ses soldats en Syrie. » Je ne pus m'empêcher de rire à cet étrange récit, car jamais homme, à coup sùr, n'a paru moins fait pour influer sur les conseils des princes, que le pauvre et simple curé de KoufferBaaram. C'était une de ces accusations absurdes sans doute, mais dont la haine des Musulmans et des Druses s'est armée cent fois contre les chrétiens. Je le consolai de mon mieux, je le rassurai, je le menai au consulat de France, je le recommandai vivement à M. le comte Benlivoglio que l'on trouvait toujours prêt à rendre service à ces pauvres gens , à Abou-Effendi, secrétaire te Fuad-Pacha, et il partit emportant une lettre pour le gouverneur de Saint-Jean d'Acre. Que lui est-il advenu depuis, à lui et à tant d'autres, qui comme lui ont reçu nos aumônes? Je l'ignore. Pauvres gens, que Dieu et la France aient pitié d'eux ! Mais j'anticipe sur les événements ; je ne veux pas néanmoins faire une description de voyage, ni m'astreindre à un ordre chronologique dans les faits; ce que je veux surtout, c'est donner une idée exacte des malheurs que j'ai rencontrés, et des dispositions que j'ai prises pour les secourir. Je passe donc sous silence les fatigues et les ennuis d'une traversée de treize jours, tempérés par la bienveillance du commandant de Y Indus et par la société des Missionnaires Lazaristes qui se rendaient à Antoura. Je ne Digitized by Google

patrie. Il accepta notre proposition, et il s'embarqua sur l'*Indus* avec M. le docteur Jaulerry et moi, le 30 septembre à 9 heures du matin. Pauvre infortuné! nous le ramenions sur une terre qui devait encore une fois lui être inhospitalière. Rentré dans son village après notre arrivée en Syrie, il fut en butte à tous les mauvais traitements des Métualis qui l'avaient déjà persécuté avant son départ. Je me rappelle l'avoir vu venir à Beyrouth quelques jours après son retour à Kouffer-Baaram. Il pleurait en m'abordant. — « Pourquoi es-tu là, lui dis-je, et pourquoi » pleures-tu ? — Ah ! me répondit-il, je suis venu demander ta » protection ; sans toi, je suis perdu. On a déjà voulu me tuer » deux fois, et on me menace encore de mort. Les Métualis disent » qu'ils prendront ma tête parce que je suis allé en France, et » que je suis cause que l'Empereur a envoyé ses soldats en Syrie.» Je ne pus m'empêcher de rire à cet étrange récit, car jamais homme, à coup sûr, n'a paru moins fait pour influer sur les conseils des princes, que le pauvre et simple curé de Kouffer-Baaram.

C'était une de ces accusations absurdes sans doute, mais dont la haine des Musulmans et des Druses s'est armée cent fois contre les chrétiens. Je le consolai de mon mieux, je le rassurai, je le menai au consulat de France, je le recommandai vivement à M. le comte Bentivoglio que l'on trouvait toujours prêt à rendre service à ces pauvres gens, à Abou-Effendi, secrétaire de Fuad-Pacha, et il partit emportant une lettre pour le gouverneur de Saint-Jean d'Acre. Que lui est-il advenu depuis, à lui et à tant d'autres, qui comme lui ont reçu nos aumônes? Je l'ignore. Pauvres gens, que Dieu et la France aient pitié d'eux !

Mais j'anticipe sur les événements; je ne veux pas néanmoins faire une description de voyage, ni m'astreindre à un ordre chronologique dans les faits; ce que je veux surtout, c'est donner une idée exacte des malheurs que j'ai rencontrés, et des dispositions que j'ai prises pour les secourir. Je passe donc sous silence les fatigues et les ennuis d'une traversée de treize jours, tempérés par la bienveillance du commandant de l'*Indus* et par la société des Missionnaires Lazaristes qui se rendaient à Antoura. Je ne

20 — (n>% dirai rien ni de Malte, où nos pauvres tûtes ont failli succomber aux ardeurs d'un ciel de feu, ni d'Alexandrie où la chaleur n'était pas moindre, et où le spectacle de toutes les teintes de la peau humaine, depuis le blanc jusqu'au noir le plus foncé, ne dédommage pas de la morsure des insectes. Ma seule pensée, d'ailleurs, durant tout ce voyage, était pour ces pauvres chrétiens vers lesquels nous envoyait la charité de l'Europe ; mon seul désir, d'avoir des ailes pour être plus tôt auprès d'eux et les laisser moins longtemps souffrir. Dans Alexandrie, néanmoins, nous trouvâmes un assez grand nombre de victimes du fanatisme des Turcs. Des Maronites et des Damasquins s'y étaient retirés, après les massacres. Ils y ont vécu plusieurs mois, grâce à la munificence du Vice-Roi et à celle des catholiques de France. Les Sœurs de la Charité ont été les intermediaires de ces libéralités. Leur bel établissement se remplissait, chaque matin, de troupes affamées, auxquelles il fallait distribuer des vivres, des médicaments, des vêtements. La pl upart des réfugiés étaient partis à l'époque de notre passage. II en restait encore, néanmoins, quelques centaines. J'en ai rencontré chez les Sœurs. 11 y avait, parmi eux, une femme de Damas, une chrétienne, avec sept enfants, dont le plus âgé n'avait pas douze ans. Je proposai à la mère de les ramener à Damas ; elle me répondit en secouant la tête qu'elle n'avait plus rien à Damas. Sa maison était brûlée, son mari, le père de ses petits enfants, mort, disait-elle, en faisant de l'une de ses mains*Ie geste de trancher une tète sur l'autre main, comme sur un billot. Sans les Sœurs de la Charité, elle serait morte aussi, sans doute, avec ses enfants. Je lui ai fait une aumône un peu considérable, à la demande des religieuses. J'aurais voulu que nos souscripteurs entendissent la prière qu'elle adressait à Dieu pour les remercier de la charité de la France. Ces pauvres gens ont eu du pain pour quelques jours , mais après ? A côté de ces réfugiés, errant comme des spectres dans les rues, les Sœurs de Charité ont recueilli, chez elles, des orphelines du Liban et de Damas. Elles en ont trente-six. C'est tout ce qu'on pouvait penser faire venir à cette distance. Elles attendent encore à peu près le môme nombre d'orphelins que les Lazaristes receDigitized by Google

608

dirai rien ni de Malte, où nos pauvres têtes ont failli succomber aux ardeurs d'un ciel de feu, ni d'Alexandrie où la chaleur n'était pas moindre, et où le spectacle de toutes les teintes de la peau humaine, depuis le blanc jusqu'au noir le plus foncé, ne dédommage pas de la morsure des insectes. Ma seule pensée, d'ailleurs, durant tout ce voyage, était pour ces pauvres chrétiens vers lesquels nous envoyait la charité de l'Europe ; mon seul désir, d'avoir des ailes pour être plus tôt auprès d'eux et les laisser moins longtemps souffrir.

Dans Alexandrie, néanmoins, nous trouvâmes un assez grand nombre de victimes du fanatisme des Turcs. Des Maronites et des Damasquins s'y étaient retirés, après les massacres. Ils y ont vécu plusieurs mois, grâce à la munificence du Vice-Roi et à celle des catholiques de France. Les Sœurs de la Charité ont été les intermédiaires de ces libéralités. Leur bel établissement se remplissait, chaque matin, de troupes affamées, auxquelles il fallait distribuer des vivres, des médicaments, des vêtements.

La plupart des réfugiés étaient partis à l'époque de notre passage. Il en restait encore, néanmoins, quelques centaines. J'en ai rencontré chez les Sœurs. Il y avait, parmi eux, une femme de Damas, une chrétienne, avec sept enfants, dont le plus âgé n'avait pas douze ans. Je proposai à la mère de les ramener à Damas ; elle me répondit en secouant la tête qu'elle n'avait plus rien à Damas. Sa maison était brûlée, son mari, le père de ses petits enfants, mort, disait-elle, en faisant de l'une de ses mains le geste de trancher une tête sur l'autre main, comme sur un billot. Sans les Sœurs de la Charité, elle serait morte aussi, sans doute, avec ses enfants. Je lui ai fait une aumône un peu considérable, à la demande des religieuses. J'aurais voulu que nos souscripteurs entendissent la prière qu'elle adressait à Dieu pour les remercier de la charité de la France. Ces pauvres gens ont eu du pain pour quelques jours, mais après ?

A côté de ces réfugiés, errant comme des spectres dans les rues, les Sœurs de Charité ont recueilli, chez elles, des orphelines du Liban et de Damas. Elles en ont trente-six. C'est tout ce qu'on pouvait penser faire venir à cette distance. Elles attendent encore à peu près le même nombre d'orphelins que les Lazaristes rece-

— 21 — vront dans leur maison. Nous leur avons donné, pour l'entretien de ces enfants, un secours de quatre mille francs. Nous arrivâmes à Beyrouth dans les premiers jours du mois d'octobre. Dès nos premiers pas dans la ville, nous fûmes entourés par des troupes errantes de pauvres veuves, de pauvres enfants, sur le visage desquels la mort avait, pour ainsi dire, marqué, d'avance, sa funeste empreinte. Nous étions descendus dans un hôtel, l'hôtel de Bellevue; mais ces troupes affamées se précipitèrent bientôt vers notre demeure, et, dans l'intérêt des pauvres eux-mêmes, il nous fut impossible de prolonger longtemps notre séjour dans une maison ouverte au public où on ne les aurait supportés qu'avec peine. Nous n'eûmes du reste que l'embarras de choisir. On a parlé souvent de l'ingratitude des Orientaux. Je dois dire, au contraire, qu'ils ont cherché en toute occasion, depuis le jour de notre arrivée jusqu'à celui de notre départ, où ils nous accompagnèrent en pleurant jusqu'au rivage, à nous témoigner leur reconnaissance. Plusieurs des| riches propriétaires chrétiens de Beyrouth vinrent donc mettre leurs maisons à ma disposition et à celle de mon compagnon de voyage. Je refusai d'abord, craignant d'être indiscret, mais leurs instances furent telles qu'il me fallut céder. M. Assad Malhamé-Kadra, l'un des plus riches et des plus honorables banquiers de la ville, me contraignit à prendre sa maison tout entière, sans jamais vouloir accepter aucune sorte de rétribution, et, lui-mème, pour mieux recevoir ceux qu'il nommait les bienfaiteurs de son peuple, se réduisit avec toute sa famille à occuper pendant trois mois un appartement étranger. C'est pour moi un devoir, que je remplis avec joie, de lui exprimer ma gratitude, et celle de tous les membres de notre Œuvre, dont j'étais l'humble représentant, et qu'il voulait honorer en ma personne. Mon premier soin, à Beyrouth, fut de recueillir les renseignements qui devaient me mettre à même de bien remplir la mission qui m 'était confiée. Mgr le prodélégué apostolique, représentant, pour la Syrie, la personne et l'autorité du Saint-Père, était le premier dont le Digitized by Google

vront dans leur maison. Nous leur avons donné, pour l'entretien de ces enfants, un secours de quatre mille francs.

Nous arrivâmes à Beyrouth dans les premiers jours du mois d'octobre. Dès nos premiers pas dans la ville, nous fûmes entourés par des troupes errantes de pauvres veuves, de pauvres enfants, sur le visage desquels la mort avait, pour ainsi dire, marqué, d'avance, sa funeste empreinte. Nous étions descendus dans un hôtel, l'hôtel de Bellevue; mais ces troupes affamées se précipitèrent bientôt vers notre demeure, et, dans l'intérêt des pauvres eux-mêmes, il nous fut impossible de prolonger longtemps notre séjour dans une maison ouverte au public où on ne les aurait supportés qu'avec peine. Nous n'eûmes du reste que l'embarras de choisir.

On a parlé souvent de l'ingratitude des Orientaux. Je dois dire, au contraire, qu'ils ont cherché en toute occasion, depuis le jour de notre arrivée jusqu'à celui de notre départ, où ils nous accompagnèrent en pleurant jusqu'au rivage, à nous témoigner leur reconnaissance.

Plusieurs des riches propriétaires chrétiens de Beyrouth vinrent donc mettre leurs maisons à ma disposition et à celle de mon compagnon de voyage. Je refusai d'abord, craignant d'être indiscret, mais leurs instances furent telles qu'il me fallut céder.

M. Assad Malhamé-Kadra, l'un des plus riches et des plus honorables banquiers de la ville, me contraignit à prendre sa maison tout entière, sans jamais vouloir accepter aucune sorte de rétribution, et, lui-même, pour mieux recevoir ceux qu'il nommait les bienfaiteurs de son peuple, se réduisit avec toute sa famille à occuper pendant trois mois un appartement étranger. C'est pour moi un devoir, que je remplis avec joie, de lui exprimer ma gratitude, et celle de tous les membres de notre Œuvre, dont j'étais l'humble représentant, et qu'il voulait honorer en ma personne.

Mon premier soin, à Beyrouth, fut de recueillir les renseignements qui devaient me mettre à même de bien remplir la mission qui m'était confiée.

Mgr le prodélégué apostolique, représentant, pour la Syrie, la personne et l'autorité du Saint-Père, était le premier dont le

//l/l 22 devais prendre et suivre les avis. C'est aussi à Mgr Valerga que nous nous adressâmes d'abord. A son autorité hiérarchique, l'éminent patriarche de Jérusalem joint celle d'une vie passée tout entière au service ou à la direction des plus difficiles missions de l'Orient. H nous reçut et nous traita toujours depuis avec une paternelle bonté. Ses conseils nous furent très-utiles pour éviter les périls qui pouvaient se rencontrer sur notre route, et pour nous indiquer les plaies qu'il importait, avant tout, de guérir. Les différents supérieurs des communautés religieuses établies à Beyrouth et dans la Syrie furent aussi consultés par nous, et je crus devoir rendre hommage à l'autorité ecclésiastique locale, dans la personne des Patriarches et des Évêques des différents rites, en me rendant auprès d'eux, sans me laisser effrayer par les chemins quelquefois fort longs et souvent périlleux du Liban. Monseigneur le Patriarche maronite était encore à sa résidence d'été d'Ein-Ouarka. C'est un couvent perché, comme un nid d'aigle, sur les dernières cimes du Kesrouan, au nord de Beyrouth. Les patriarches ont établi leur résidence dans ces lieux presque inaccessibles, afin d'y veiller en sûreté, même aux époques les plus troublées, à la direction et au salut de leur troupeau. Nous trouvâmes le prélat entouré de ses deux vicaires, dont l'un est son propre frère, cl l'autre, l'évêque Gésini, me rappelait involontairement, malgré ses quatre-vingts ans, par son attitude ferme et ses traits mâles, ces prélats guerriers du moyen âge qui combattaient à Bouvines près de Philippe Auguste. Et, en effet, dans une guerre des chrétiens contre les Druses, il avait tenu pendant tout un jour avec ses Maronites contre une bande ennemie trois fois plus nombreuse, et avait enlevé, à la tète de sa petite armée victorieuse, six villages à scs adversaires. Le patriarche contrastait au contraire par sa physionomie douce et distinguée avec la mâle apparence de son vicaire ; il nous reçut, comme il est d usage en Orient, dans le divan du monastère. Un des ecclésiastiques les plus remarquables de la nation maronite, l'abbé Namtallah Dahdah, nous servait d'interprète. J'exposai au patriarche le motif de ma venue. Je lui dis que je tenais Digitized by Google

devais prendre et suivre les avis. C'est aussi à Mgr Valerga que nous nous adressâmes d'abord.

A son autorité hiérarchique, l'éminent patriarche de Jérusalem joint celle d'une vie passée tout entière au service ou à la direction des plus difficiles missions de l'Orient. Il nous reçut et nous traita toujours depuis avec une paternelle bonté. Ses conseils nous furent très-utiles pour éviter les périls qui pouvaient se rencontrer sur notre route, et pour nous indiquer les plaies qu'il importait, avant tout, de guérir.

Les différents supérieurs des communautés religieuses établies à Beyrouth et dans la Syrie furent aussi consultés par nous, et je crus devoir rendre hommage à l'autorité ecclésiastique locale, dans la personne des Patriarches et des Évêques des différents rites, en me rendant auprès d'eux, sans me laisser effrayer par les chemins quelquefois fort longs et souvent périlleux du Liban.

Monseigneur le Patriarche maronite était encore à sa résidence d'été d'Ein-Ouarka. C'est un couvent perché, comme un nid d'aigle, sur les dernières cimes du Kesrouan, au nord de Beyrouth. Les patriarches ont établi leur résidence dans ces lieux presque inaccessibles, afin d'y veiller en sûreté, même aux époques les plus troublées, à la direction et au salut de leur troupeau. Nous trouvâmes le prélat entouré de ses deux vicaires, dont l'un est son propre frère, et l'autre, l'évêque Gésini, me rappelait involontairement, malgré ses quatre-vingts ans, par son attitude ferme et ses traits mâles, ces prélats guerriers du moyen âge qui combattaient à Bouvines près de Philippe Auguste. Et, en effet, dans une guerre des chrétiens contre les Druses, il avait tenu pendant tout un jour avec ses Maronites contre une bande ennemie trois fois plus nombreuse, et avait enlevé, à la tête de sa petite armée victorieuse, six villages à ses adversaires.

Le patriarche contrastait au contraire par sa physionomie douce et distinguée avec la mâle apparence de son vicaire ; il nous reçut, comme il est d'usage en Orient, dans le divan du monastère. Un des ecclésiastiques les plus remarquables de la nation maronite, l'abbé Namtallah Dahdah, nous servait d'interprète. J'exposai au patriarche le motif de ma venue. Je lui dis que je tenais

 à témoigner de mon profond respect pour le chef spirituel de cette malheureuse et noble nation, alliée séculaire de la France, et fille dévouée de l'Eglise. J'ajoutai qu'étant le dépositaire des aumônes qui devaient soulager son peuple, je venais prendre ses conseils et mettre à sa disposition telle portion des sommes qui m'étaient confiées qu'il jugerait nécessaire. — a Non, me répon" dit-il, je ne prendrai rien de ce que vous m'offrez. Distribuez » vous-môme ces secours à mon pauvre peuple, vous verrez bien » où est la misère et comment vous devez la soulager. Dites seuil lement à la France combien nous lui sommes reconnaissants » de vous avoir envoyé vers nous. » Je rapporte ce trait de désintéressement, parce que je sais que le clergé oriental est souvent accusé, par ses détracteurs, d'avarice et d'égoïsme, et que je suis heureux de montrer, du moins dans l'un de ses chefs, une digne et noble exception. Le Patriarche grec catholique habitait Beyrouth. C'est un aimable et pieux vieillard, que les massacres et les pillages de Damas ont dépouillé de tout. 11 était réduit à habiter, en commun, avec les autres évêques de son rite, réfugiés à Beyrouth, comme lui, une maison d'emprunt. Je l'ai vu souvent, et chaque fois j'ai été plus attristé du récit de ses misères et plus touché de sa résignation. Une fois en possession des renseignements que je cherchais, et après les avoir comparés avec les instructions que j'avais reçues du conseil de notre Œuvre, je crus de mon devoir de faire une autre démarche qui était dans mon cœur depuis le jour où notre souscription avait commencé. Je voulus écrire à notre Saint-Père le Pape Pie IX pour lui faire part des misères que je voyais sous mes yeux, et du plan que nous avions conçu pour les soulager. J'avais appris, avec attendrissement, dès l'origine de ces malheurs, que Pie IX, oubliant sa propre misère, avait envoyé à ses fils malheureux de Syrie la somme relativement considérable de près de cent mille francs. Lorsque je dus partir pour l'Orient, mon premier désir avait été de me rendre auprès du Pape et de lui dire : « Saint-Père, au milieu de toutes vos douleurs, une de celles qui doit le plus déchirer votre âme généreuse, c'est de ne pouvoir venir en aide, comme vous le voudriez, aux pauvres chrétiens Digitized by Google

à témoigner de mon profond respect pour le chef spirituel de cette malheureuse et noble nation, alliée séculaire de la France, et fille dévouée de l'Eglise. J'ajoutai qu'étant le dépositaire des aumônes qui devaient soulager son peuple, je venais prendre ses conseils et mettre à sa disposition telle portion des sommes qui m'étaient confiées qu'il jugerait nécessaire. — « Non, me répon» dit-il, je ne prendrai rien de ce que vous m'offrez. Distribuez » vous-même ces secours à mon pauvre peuple, vous verrez bien » où est la misère et comment vous devez la soulager. Dites seu» lement à la France combien nous lui sommes reconnaissants » de vous avoir envoyé vers nous. »

Je rapporte ce trait de désintéressement, parce que je sais que le clergé oriental est souvent accusé, par ses détracteurs, d'avarice et d'égoïsme, et que je suis heureux de montrer, du moins dans l'un de ses chefs, une digne et noble exception.

Le Patriarche grec catholique habitait Beyrouth. C'est un aimable et pieux vieillard, que les massacres et les pillages de Damas ont dépouillé de tout. Il était réduit à habiter, en commun, avec les autres évêques de son rite, réfugiés à Beyrouth, comme lui, une maison d'emprunt. Je l'ai vu souvent, et chaque fois j'ai été plus attristé du récit de ses misères et plus touché de sa résignation.

Une fois en possession des renseignements que je cherchais, et après les avoir comparés avec les instructions que j'avais reçues du conseil de notre Œuvre, je crus de mon devoir de faire une autre démarche qui était dans mon cœur depuis le jour où notre souscription avait commencé.

Je voulus écrire à notre Saint-Père le Pape Pie IX pour lui faire part des misères que je voyais sous mes yeux, et du plan que nous avions conçu pour les soulager.

J'avais appris, avec attendrissement, dès l'origine de ces malheurs, que Pie IX, oubliant sa propre misère, avait envoyé à ses fils malheureux de Syrie la somme relativement considérable de près de cent mille francs. Lorsque je dus partir pour l'Orient, mon premier désir avait été de me rendre auprès du Pape et de lui dire : « Saint-Père, au milieu de toutes vos douleurs, une de celles qui doit le plus déchirer votre âme généreuse, c'est de ne pouvoir venir en aide, comme vous le voudriez, aux pauvres chrétiens

 A 1 7. orientaux massacrés et persécutés par les ennemis de notre religion. Voici les millions que la charité catholique leur envoie, hénissez-les, et j'irai ensuite les distribuer à vos enfants malheureux. » C'était là mon vœu, mais le temps pressait, et les tristes nouvelles que nous recevions d'Orient nous forçaient à précipiter le départ. Je dus me résigner à ne demander qu'au retour la bénédiction du Pontife Suprême. Arrivé en Syrie, je m'adressai à Sa Sainteté par l'intermédiaire de Mgr le Prodélégué Apostolique, afin de Lui soumettre nos proj ets, et de Le prier de les bénir, et après la distribution des secours je me suis rendu à Rome. J'ai eu la consolation de déposer aux pieds du Saint-Père une adresse de reconnaissance pour ses bienfaits et pour ceux de la France, et celle de recevoir la bénédiction de Pie IX pour les membres de notre Œuvre, dont il avait daigné louer la charité dans son allocution du mois de décembre, et auxquels il a accordé, depuis, par un Rescrit, du mois de février, des indulgences nombreuses. Nous devons cette dernière faveur à l'illustre préfet de la S. C. de la Propagande, S. E. le cardinal Barnabo qui nous a donné, à plusieurs reprises, de3 preuves de sa haute bienveillance. Certain désormais d'agir avec l'approbation de l'autorité spirituelle, je me mis immédiatement à l'œuvre. Afin d'éviter les doubles emplois dans la distribution des aumônes de la France, dont une partie, celle de la souscription provoquée par le Moniteur, se trouvait entre les mains des représentants du gouvernement; et aussi afin d'établir, avec ces derniers, un accord aussi nécessaire qu'il était convenable, je m'étais entendu avec M. le comte Bentivoglio, consul général de France. Je n'ai eu qu'à me louer, c'est pour moi un devoir de le déclarer, et ce devoir m'est doux à remplir, de la bienveillance aimable, de la protection de tous les instants, dont nous a entourés M. le comte Bentivoglio. Il a, dans toutes les circonstances, mis avec une bonté parfaite à notre disposition les moyens d'infiuence dont il dispose en Syrie, et nous • permis ainsi de doubler le bien que nous étions appelés à faire. Nous avions réglé, de concert, la composition des comités qui devaient être chargés de distribuer nos aumônes au centre des Digitized by Google

612

orientaux massacrés et persécutés par les ennemis de notre religion. Voici les millions que la charité catholique leur envoie, bénissez-les, et j'irai ensuite les distribuer à vos enfants malheureux. » C'était là mon vœu, mais le temps pressait, et les tristes nouvelles que nous recevions d'Orient nous forçaient à précipiter le départ. Je dus me résigner à ne demander qu'au retour la bénédiction du Pontife Suprême.

Arrivé en Syrie, je m'adressai à Sa Sainteté par l'intermédiaire de Mgr le Prodélégué Apostolique, afin de Lui soumettre nos projets, et de Le prier de les bénir, et après la distribution des secours je me suis rendu à Rome. J'ai eu la consolation de déposer aux pieds du Saint-Père une adresse de reconnaissance pour ses bienfaits et pour ceux de la France, et celle de recevoir la bénédiction de Pie IX pour les membres de notre Œuvre, dont il avait daigné louer la charité dans son allocution du mois de décembre, et auxquels il a accordé, depuis, par un Rescrit, du mois de février, des indulgences nombreuses. Nous devons cette dernière faveur à l'illustre préfet de la S. C. de la Propagande, S. E. le cardinal Barnabo qui nous a donné, à plusieurs reprises, des preuves de sa haute bienveillance.

Certain désormais d'agir avec l'approbation de l'autorité spirituelle, je me mis immédiatement à l'œuvre.

Afin d'éviter les doubles emplois dans la distribution des aumônes de la France, dont une partie, celle de la souscription provoquée par le *Moniteur*, se trouvait entre les mains des représentants du gouvernement; et aussi afin d'établir, avec ces derniers, un accord aussi nécessaire qu'il était convenable, je m'étais entendu avec M. le comte Bentivoglio, consul général de France. Je n'ai eu qu'à me louer, c'est pour moi un devoir de le déclarer, et ce devoir m'est doux à remplir, de la bienveillance aimable, de la protection de tous les instants, dont nous a entourés M. le comte Bentivoglio. Il a, dans toutes les circonstances, mis avec une bonté parfaite à notre disposition les moyens d'influence dont il dispose en Syrie, et nous a permis ainsi de doubler le bien que nous étions appelés à faire.

Nous avions réglé, de concert, la composition des comités qui devaient être chargés de distribuer nos aumônes au centre des

différents pays ruinés, et j'avais accepté d'ètrc membre, avec M. le docteur Jaulerry, de la commission centrale établie à Beyrouth, pour la distribution exclusive des fonds du gouvernement. Déjà, durant les mois d'août et de septembre, nous avions fait parvenir en Syrie près de deux cent mille francs de secours. Mgr le délégué apostolique, les Pères jésuites et lazaristes, les Pères franciscains et capucins, les Sœurs de la charité, celles de Saint-Joseph avaient accepté la mission de distribuer ces premières aumônes, comme on le verra dans le tableau complet que nous donnons plus bas. Je trouvai ces distributions organisées lorsque j'arrivai moimème à Beyrouth. Je me souviens, avec tristesse, du spectacle que présentaient la résidence des Jésuites, les cours et la maison des Sœurs de la charité, lorsque je les parcourus pour la première fois. Les Pères jésuites me montraient leur maison envahie, les pauvres établis dans leurs corridors, sur leurs escaliers ; les petits enfants encombrant jusqu'à leur Eglise, transformée en asile. Ils avaient donné tout ce qu'ils possédaient, et jusqu'aux provisions nécessaires à la nourriture des missionnaires. L'admirable supérieure des Sœurs de charité, la sœur Gélas, me racontait tout ce que ses religieuses avaient redouté pour elles-mêmes et pour leurs pauvres protégés, avant l'arrivée de nos troupes : leurs nuits sans sommeil, leurs journées pleines d'alarmes, les tristes scènes qui s'étaient passées sous leurs yeux, le jour où un malheureux chrétien, presque idiot, faussement accusé du meurtre d'un Turc, avait eu la tète tranchée, à la porte môme de leur demeure. Ces saintes filles attendaient la mort presque à chaque heure; mais, en l'attendant, elles ne cessaient pas de faire le bien; elles augmentaient, au contraire, celui qu'elles avaient pu faire jusqu'alors. La plupart des chrétiens réfugiés de la montagne venaient frapper à leur porte en arrivant à Beyrouth ; elles les recevaient tous avec bonté, et, pour permettre à ceux d'entre eux qui étaient blessés, de profiter des soins dévoués des docteurs Suquet, Dombrovoski et Cossini, médecins distingués de Beyrouth, elles s'étaient hâté de leur livrer leur maison tout entière, ne se réservant qu'un petit espace qu'elles occupaient elles-mêmes. Les autres venaient chaque maDigitized by Google

différents pays ruinés, et j'avais accepté d'être membre, avec M. le docteur Jaulerry, de la commission centrale établie à Beyrouth, pour la distribution exclusive des fonds du gouvernement.

Déjà, durant les mois d'août et de septembre, nous avions fait parvenir en Syrie près de deux cent mille francs de secours. Mgr le délégué apostolique, les Pères jésuites et lazaristes, les Pères franciscains et capucins, les Sœurs de la charité, celles de Saint-Joseph avaient accepté la mission de distribuer ces premières aumônes, comme on le verra dans le tableau complet que nous donnons plus bas.

Je trouvai ces distributions organisées lorsque j'arrivai moi-même à Beyrouth. Je me souviens, avec tristesse, du spectacle que présentaient la résidence des Jésuites, les cours et la maison des Sœurs de la charité, lorsque je les parcourus pour la première fois. Les Pères jésuites me montraient leur maison envahie, les pauvres établis dans leurs corridors, sur leurs escaliers; les petits enfants encombrant jusqu'à leur Eglise, transformée en asile. Ils avaient donné tout ce qu'ils possédaient, et jusqu'aux provisions nécessaires à la nourriture des missionnaires. L'admirable supérieure des Sœurs de charité, la sœur Gélas, me racontait tout ce que ses religieuses avaient redouté pour elles-mêmes et pour leurs pauvres protégés, avant l'arrivée de nos troupes : leurs nuits sans sommeil, leurs journées pleines d'alarmes, les tristes scènes qui s'étaient passées sous leurs yeux, le jour où un malheureux chrétien, presque idiot, faussement accusé du meurtre d'un Turc, avait eu la tête tranchée, à la porte même de leur demeure. Ces saintes filles attendaient la mort presque à chaque heure; mais, en l'attendant, elles ne cessaient pas de faire le bien; elles augmentaient, au contraire, celui qu'elles avaient pu faire jusqu'alors. La plupart des chrétiens réfugiés de la montagne venaient frapper à leur porte en arrivant à Beyrouth; elles les recevaient tous avec bonté, et, pour permettre à ceux d'entre eux qui étaient blessés, de profiter des soins dévoués des docteurs Suquet, Dombrovoski et Cossini, médecins distingués de Beyrouth, elles s'étaient hâté de leur livrer leur maison tout entière, ne se réservant qu'un petit espace qu'elles occupaient elles-mêmes. Les autres venaient chaque ma-

— 26 — f/.'V tin réclamer la portion de farine ou de pain qui devait leur sauver la vie. Les sœurs, dirigées et soutenues par les PP. Lazaristes, suffisaient à tout, et certes il y a lieu de s'en étonner, car le nombre des réfugiés, lorsque nous arrivâmes à Beyrouth, trois mois après les massacres, s'élevait encore à plus de vingt mille. Et ce n'était pas seulement dans leur maison que les sœurs secouraient ces pauvres gens. Un grand nombre d'entre eux, retenus par la honte, par la maladie, par le manque même de vêtements, n'osaient s'y rendre. Il fallait aller les visiter dans leurs pauvres demeures, dans les champs où ils étaient campés. Je retrouve dans une des lettres que j'écrivais de Beyrouth l'impression que me produisait ce spectacle. « Figurez-vous, disais-je, une ville toute remplie de malheureux habitants de la campagne, sans pain, sans vêtements... Ces pauvres gens s'entassant pêle-mêle au nombre de dix, quinze, vingt et jusqu'à trente dans une mi-» sérable chambre, ou bien réduits à coucher en plein air, dans les rues et dans les jardins de mûriers -, des visages portant l'empreinte des ravages de la faim et de la maladie, ceux des pauvres petits enfants surtout. J'en ai vu aux bras de leurs mères, ressemblant plutôt à des squelettes qu'à des êtres vivants. De pauvres mères sontmortes aussi auprèsde leurs nourrissons; et on en a trouvé une au cadavre de laquelle l'enfant était encore attaché, suçant la mort, là où jusqu'alors il avait puisé la vie. » Ces tristes lieux étaient le théâtre de la charité de nos sœurs. Une seule chose les désolait, c'était de ne pouvoir soulager toutes les misères. J'ai voulu du moins les mettre à même de secourir les plus poignantes ; et les sœurs de Beyrouth ont été, pour une large part, les dépositaires des aumônes distribuées, dans cette ville, au nom de notre Œuvre. C'est par leurs mains qu'a passé une grande partie des étoffes achetées par nous en France, pour vêtir les habitants des villages ruinés. Elles ont reçu de fortes subventions en argent pour les distribuer à leurs pauvres ; et, lorsque, plu3 tard, nous eûmes organisé un comité spécial pour Beyrouth , elles restèrent encore les principales dispensatrices de ses aumônes. Je ne saurais, pour ma part, trop redire, à la louange de ces saintes filles et de leur admirable supérieure, combien j'ai été Digitized by Google

614

tin réclamer la portion de farine ou de pain qui devait leur sauver la vie. Les sœurs, dirigées et soutenues par les PP. Lazaristes, suffisaient à tout, et certes il y a lieu de s'en étonner, car le nombre des réfugiés, lorsque nous arrivâmes à Beyrouth, trois mois après les massacres, s'élevait encore à plus de VINGT MILLE.

Et ce n'était pas seulement dans leur maison que les sœurs secouraient ces pauvres gens. Un grand nombre d'entre eux, retenus par la honte, par la maladie, par le manque même de vêtements, n'osaient s'y rendre. Il fallait aller les visiter dans leurs pauvres demeures, dans les champs où ils étaient campés. Je retrouve dans une des lettres que j'écrivais de Beyrouth l'impression que me produisait ce spectacle. « Figurez-vous, disais-je, une ville toute remplie de malheureux habitants de la campagne, sans pain, sans vêtements... Ces pauvres gens s'entassant pêle-mêle au nombre de dix, quinze, vingt et jusqu'à trente dans une misérable chambre, ou bien réduits à coucher en plein air, dans les rues et dans les jardins de mûriers ; des visages portant l'empreinte des ravages de la faim et de la maladie, ceux des pauvres petits enfants surtout. J'en ai vu aux bras de leurs mères, ressemblant plutôt à des squelettes qu'à des êtres vivants. De pauvres mères sont mortes aussi auprès de leurs nourrissons ; et on en a trouvé une au cadavre de laquelle l'enfant était encore attaché, suçant la mort, là où jusqu'alors il avait puisé la vie. »

Ces tristes lieux étaient le théâtre de la charité de nos sœurs. Une seule chose les désolait, c'était de ne pouvoir soulager toutes les misères. J'ai voulu du moins les mettre à même de secourir les plus poignantes ; et les sœurs de Beyrouth ont été, pour une large part, les dépositaires des aumônes distribuées, dans cette ville, au nom de notre Œuvre. C'est par leurs mains qu'a passé une grande partie des étoffes achetées par nous en France, pour vêtir les habitants des villages ruinés. Elles ont reçu de fortes subventions en argent pour les distribuer à leurs pauvres ; et, lorsque, plus tard, nous eûmes organisé un comité spécial pour Beyrouth, elles restèrent encore les principales dispensatrices de ses aumônes.

Je ne saurais, pour ma part, trop redire, à la louange de ces saintes filles et de leur admirable supérieure, combien j'ai été

 ému et touché du spectacle de celte abnégation complète, de cette charité sans mesure qui s'adressait à tous, sans distinction de nationalité ni de culte ; et qui ne se plaignait que d'une chose, c'était de n'en pouvoir faire assez. Pour régulariser et centraliser à Beyrouth l'action charitable des diverses communautés, et pour donner au clergé oriental une part dans la direction et la surveillance des aumônes, j'établis bientôt une commission qui reçut comme fonds de secours la somme de cent mille francs. Les Patriarches Grecs et Maronites en étaient membres actifs et présidents d'honneur. J'en conservai moimème la présidence jusqu'au jour de mon départ, où le P. de Damas voulut bien me remplacer. Le R. P. Zacharie, supérieur des Capucins, M. Amaya, supérieur des Lazaristes, le U. P. supérieur des Franciscains, le R. P. Radour jésuite, M. Malhamé, banquier maronite à Beyrouth, en faisaient partie. Ses fonctions consistèrent surtout à secourir les chrétiens réfugiés dans la ville. Pour ceux des villages de la banlieue, j'organisai un petit comité spécial, sous la présidence de Mgr Tobie, évêque de Beyrouth. Ce comité a reçu de notre Œuvre la somme de six mille francs. Mais Beyrouth n'était qu'un lieu de refuge, il fallait aller sur les lieux mêmes où le mal s'était produit, pour établir, avec plus d'efficacité, le centre de notre action réparatrice, là où l'action du mal s'était surtout fait sentir. Je partis donc bientôt pour la montagne, afin d'y organiser moi-même nos différentes commissions et d'assigner à chacune d'elles la part qui lui serait faite dans nos ressources. § II. — Voyage dans la montagne. — Deir-el-Kamar. — Le sérail du gouverneur.— AITreui détails. — Trait d'une femme chrétienne.— L'Eglise maronite. — Messe dans l'église ruinée. — Un conseil sous la tente. — Comité de Deir-el-Kamar. — Son action. — Pletcr. — M. Fortuné Portalis. — Energie et succès. — Hamana. — Accident grave. — Composition du comité. — Retour à Beyrouth. Ce fut Deir-el-Ivamar, celte reine delà montagne, hélas! si tristement découronnée par la trahison, qui reçut la première notre visite. « Je viens, écrivais-je de cette ville, de traverser une foule de villages de la montagne, et j'ai assisté à un spectacle aussi Digitized by Google

ému et touché du spectacle de cette abnégation complète, de cette charité sans mesure qui s'adressait à tous, sans distinction de nationalité ni de culte; et qui ne se plaignait que d'une chose, c'était de n'en pouvoir faire assez.

Pour régulariser et centraliser à Beyrouth l'action charitable des diverses communautés, et pour donner au clergé oriental une part dans la direction et la surveillance des aumônes, j'établis bientôt une commission qui reçut comme fonds de secours la somme de cent mille francs. Les Patriarches Grecs et Maronites en étaient membres actifs et présidents d'honneur. J'en conservai moi-même la présidence jusqu'au jour de mon départ, où le P. de Damas voulut bien me remplacer. Le R. P. Zacharie, supérieur des Capucins, M. Amaya, supérieur des Lazaristes, le R. P. supérieur des Franciscains, le R. P. Badour jésuite, M. Malhamé, banquier maronite à Beyrouth, en faisaient partie. Ses fonctions consistèrent surtout à secourir les chrétiens réfugiés dans la ville. Pour ceux des villages de la banlieue, j'organisai un petit comité spécial, sous la présidence de Mgr Tobie, évêque de Beyrouth. Ce comité a reçu de notre Œuvre la somme de six mille francs.

Mais Beyrouth n'était qu'un lieu de refuge, il fallait aller sur les lieux mêmes où le mal s'était produit, pour établir, avec plus d'efficacité, le centre de notre action réparatrice, là où l'action du mal s'était surtout fait sentir. Je partis donc bientôt pour la montagne, afin d'y organiser moi-même nos différentes commissions et d'assigner à chacune d'elles la part qui lui serait faite dans nos ressources.

§ II. — Voyage dans la montagne. — Deir-el-Kamar. — Le sérail du gouverneur. — Affreux détails. — Trait d'une femme chrétienne. — L'Eglise maronite. — Messe dans l'église ruinée. — Un conseil sous la tente. — Comité de Deir-el-Kamar. — Son action. — Pteter. — M. Fortuné Portalis. — Energie et succès. — Hamana. — Accident grave. — Composition du comité. — Retour à Beyrouth.

Ce fut Deir-el-Kamar, cette reine de la montagne, hélas! si tristement découronnée par la trahison, qui reçut la première notre visite.

« Je viens, écrivais-je de cette ville, de traverser une foule de villages de la montagne, et j'ai assisté à un spectacle aussi

 ') ' 4 inattendu qu'émomant, à l'occasion de l'entrée du consul général de France dans quelques-unes des localités ruinées. Vous ne vous figurez pas le tableau saisissant qu'offraient ces pauvres paysans presque en haillons ou revêtus des habits que nous leur avions donnés, venant décharger leurs armes en signe de joie et entonnant leurs chants de guerre en l'honneur de la France. Au milieu de tout cela, le clergé arrivant avec des lambeaux d'ornements soustraits au pillage, et les femmes faisant fumer l'encens sur des assiettes de terre. Ce spectacle de tristesse et de joie, ce deuil peint partout à côté des chants de triomphe, me rappelaient malgré moi, païen que je suis, même au milieu de l'exercice de la charité chrétienne, ce sourire à travers les larmes que le vieil Homère nous peint sur le visage de la femme d'Hector. » Ce contraste n'a pas marqué notre entrée à Deir-el-Kamar. Ici tout est sombre et lugubre; tout porte l'empreinte du désespoir et de la mort. * Je sors du sérail, où le pacha avait reçu six cents chrétiens en leur prometlant la vie sauve s'ils déposaient les armes. Le pavé de toutes les chambres, des terrasses, des cours, tout porte la trace de longs ruisseaux de sang, affreux témoignage de la perfidie et de la cruauté des Turcs. Tous les chrétiens réfugiés dans ce palais ont été massacrés, sauf un seul, qui s'était caché sous un escalier d'où il entendait tout, et qui nous conduisait lui-même dans cette triste visite. 11 nous a montré la terrasse d'où le plus grand nombre de ces infortunées victimes étaient précipitées par les soldats turcs, pour être reçues sur la pointe des poignards des Druses et massacrées ensuite. Ils sont là encore, au nombre de plusieurs centaines, ces malheureux, à peine recouverts d'un peu de terre et de chaux qu'ils doivent à la pitié de nos soldats : leurs bourreaux les avaient laissés absolument sans sépulture. *• Près de cette terrasse, il s'en trouve une autre dont la vue est plus atroce encore. On y voit, pratiqué dans un mur, un trou rond par lequel ces furieux forçaient leurs victimes à passer le bras; celles-ci étaient enfermées dans un appartement contigu uuquel le mur servait de clôture. Ils se demandaient alors lequel d'entre eux abattrait le mieux d'un coup de sabre le bras du patient. J'ai vu de3 flots de sang qui ont découlé de cet endroit Digitized by Google

inattendu qu'émouvant, à l'occasion de l'entrée du consul général de France dans quelques-unes des localités ruinées. Vous ne vous figurez pas le tableau saisissant qu'offraient ces pauvres paysans presque en haillons ou revêtus des habits que nous leur avions donnés, venant décharger leurs armes en signe de joie et entonnant leurs chants de guerre en l'honneur de la France. Au milieu de tout cela, le clergé arrivant avec des lambeaux d'ornements soustraits au pillage, et les femmes faisant fumer l'encens sur des assiettes de terre. Ce spectacle de tristesse et de joie, ce deuil peint partout à côté des chants de triomphe, me rappelaient malgré moi, païen que je suis, même au milieu de l'exercice de la charité chrétienne, ce sourire à travers les larmes que le vieil Homère nous peint sur le visage de la femme d'Hector.

» Ce contraste n'a pas marqué notre entrée à Deir-el-Kamar. Ici tout est sombre et lugubre; tout porte l'empreinte du désespoir et de la mort.

» Je sors du sérail, où le pacha avait reçu six cents chrétiens en leur promettant la vie sauve s'ils déposaient les armes. Le pavé de toutes les chambres, des terrasses, des cours, tout porte la trace de longs ruisseaux de sang, affreux témoignage de la perfidie et de la cruauté des Turcs. Tous les chrétiens réfugiés dans ce palais ont été massacrés, sauf un seul, qui s'était caché sous un escalier d'où il entendait tout, et qui nous conduisait lui-même dans cette triste visite. Il nous a montré la terrasse d'où le plus grand nombre de ces infortunées victimes étaient précipitées par les soldats turcs, pour être reçues sur la pointe des poignards des Druses et massacrées ensuite. Ils sont là encore, au nombre de plusieurs centaines, ces malheureux, à peine recouverts d'un peu de terre et de chaux qu'ils doivent à la pitié de nos soldats : leurs bourreaux les avaient laissés absolument sans sépulture.

» Près de cette terrasse, il s'en trouve une autre dont la vue est plus atroce encore. On y voit, pratiqué dans un mur, un trou rond par lequel ces furieux forçaient leurs victimes à passer le bras; celles-ci étaient enfermées dans un appartement contigu auquel le mur servait de clôture. Ils se demandaient alors lequel d'entre eux abattrait le mieux d'un coup de sabre le bras du patient. J'ai vu des flots de sang qui ont découlé de cet endroit

— 29 — horrible sur les murailles du palais, et les Turcs qui l'occupent encore n'ont pas même eu la pudeur d'effacer ces abominables vestiges de leur cruauté 1 » Quelle preuve plus accablante de la complicité des pachas, que tout ce triste spectacle! » En sortant du sérail, nous avons visité la maison qu'occupaient autrefois les sœurs Mariamettes. Là aussi on avait entassé, dans les chambres voûtées, des centaines de cadavres, et, quoique nos soldats les eussent retirés depuis un mois, l'odeur était encore tellement insupportable que nous avons dû nous retirer à la hâte, ne pouvant y tenir. Un officier français nous a raconté que le jour de l'entrée de nos troupes à Deir-el-Kamar, plusieurs centaines d'habitants des villages les suivaient, cherchant dans les décombres les restes de ceux qu'ils avaient aimés. Arrivée devant la maison des Sœurs, une pauvre femme, éperdue de douleur, se précipite sur ces cadavres en putréfaction qui étaient là depuis trois mois. Elle venait de reconnaître les vêtements de son mari. Elle embrasse avec fureur ces tristes restes, et s'emparant, par un mouvement plus prompt que la pensée, de l'un des bras du cadavre, elle court toutes les rues de la ville en criant vengeance contre les Drusesl... » A quelques jours de là, une femme, encore la même peutêtre qui avait vu toute sa famille massacrée sous ses yeux, reconnaît à Deir-cl-Kamar la femme d'un Druse, l'un des assassins de son mari. Elle s'arme d'une épée, poursuit la femme druse, se précipite sur elle, la terrasse avec toute la force que donne le désespoir, puis, quand elle tient son ennemie, elle fait le signe de la croix et lève la tète au ciel, en demandant à Dieu la force de venger les siens ; puis, d'un seul coup de sabre, elle détache la tète de la femme druse. Nos soldats, nos officiers étaient présents; pas un seul n'a eu le temps de s'opposer à cet acte de vengeance sauvage. Je n'ai rien vu de plus sublime que la pose et la prière de cette femme, me disait un de nos officiers. Hélas 1 je n'ai jamais rien entendu qui ait plus désolé mon àme; jugez quelles douleurs il faut pour préparer et pour exécuter des actes semblables ! o L'église maronite a été aussi visitée par nous; le sang y est partout, nos soldats y ont trouvé des centaines de cadavres. Là Digitized by Google

horrible sur les murailles du palais, et les Turcs qui l'occupent encore n'ont pas même eu la pudeur d'effacer ces abominables vestiges de leur cruauté!

» Quelle preuve plus accablante de la complicité des pachas, que tout ce triste spectacle!

» En sortant du sérail, nous avons visité la maison qu'occupaient autrefois les sœurs Mariamettes. Là aussi on avait entassé, dans les chambres voûtées, des centaines de cadavres, et, quoique nos soldats les eussent retirés depuis un mois, l'odeur était encore tellement insupportable que nous avons dû nous retirer à la hâte, ne pouvant y tenir. Un officier français nous a raconté que le jour de l'entrée de nos troupes à Deir-el-Kamar, plusieurs centaines d'habitants des villages les suivaient, cherchant dans les décombres les restes de ceux qu'ils avaient aimés. Arrivée devant la maison des Sœurs, une pauvre femme, éperdue de douleur, se précipite sur ces cadavres en putréfaction qui étaient là depuis trois mois. Elle venait de reconnaître les vêtements de son mari. Elle embrasse avec fureur ces tristes restes, et s'emparant, par un mouvement plus prompt que la pensée, de l'un des bras du cadavre, elle court toutes les rues de la ville en criant vengeance contre les Druses!...

» A quelques jours de là, une femme, encore la même peut-être qui avait vu toute sa famille massacrée sous ses yeux, reconnaît à Deir-el-Kamar la femme d'un Druse, l'un des assassins de son mari. Elle s'arme d'une épée, poursuit la femme druse, se précipite sur elle, la terrasse avec toute la force que donne le désespoir, puis, quand elle tient son ennemie, elle fait le signe de la croix et lève la tête au ciel, en demandant à Dieu la force de venger les siens; puis, d'un seul coup de sabre, elle détache la tête de la femme druse. Nos soldats, nos officiers étaient présents; pas un seul n'a eu le temps de s'opposer à cet acte de vengeance sauvage. Je n'ai rien vu de plus sublime que la pose et la prière de cette femme, me disait un de nos officiers. Hélas! je n'ai jamais rien entendu qui ait plus désolé mon âme; jugez quelles douleurs il faut pour préparer et pour exécuter des actes semblables!

» L'église maronite a été aussi visitée par nous; le sang y est partout, nos soldats y ont trouvé des centaines de cadavres. Là

— 30 — encore tout présente le spectacle de la désolation et de la barbarie. Dans une petite cour, près de la sacristie, j'ai vu des restes de charbons éteints. Je me suis approché, j’ai fouillé les cendres, et je les ai vues, avec horreur, pleines d’ossements humains calcinés et de lambeaux d’ornements d'église. On avait brûlé là des chrétiens, des prêtres peut-être, et on se servait, pour allumer la flamme, des vêtements sacrés; tout est détruit dans cette église, autels, boiseries, sculptures. Les murs seuls et la voûte tiennent encore. Je dois y dire la messe demain, 1er novembre. » Je viens de dire la messe à la pauvre église ruinée, écrivaisje le lendemain; je ne crois pas en avoir jamais célébré de plus émouvante. » Les habitants de Deir-el-Kamar avaient été avertis de notre intention. M. le consul de France m'avait prévenu qu'il désirait assister officiellement au saint sacrifice, et le commandant militaire avait mis un piquet à notre disposition. M. Najean, prêtre de la mission, et aumônier des troupes expéditionnaires, m’avait envoyé, du château de Bet-Eddin, où les troupes sont cantonnées, les ornements nécessaires. A huit heures et demie, tout était prêt. Tout ce qu’il y avait de chrétiens à Deir-el-Kamar s'était rendu dans l’église. Je suis allé recevoir à la porte, d’une manière solennelle, le consul et les officiers. Lorsqu’ils sont parvenus jusqu’au fond du sanctuaire, les fronts des pauvres habitants se sont relevés pour la première fois. Ils semblaient voir dans la réparation solennelle de leur culte le gage le plus sûr de la réparation de leurs malheurs. La messe s’est dite en silence; mais lorsque, au moment de la consécration, la voix de roflicier français qui commandait la troupe a fait entendre le cri : Genou terre! et qu’ensuile nos tambours ont résonné sous ces vieilles voûtes à demi détruites et témoins de tant de crimes, l'émotion de tous a été profonde ; toute cette pauvre population était prosternée le front contre terre; elle pleurait à la fois de joie et de tristesse, et tous ceux qui étaient là, prêtres et assistants, avaient aussi, je vous l’assure, les larmes aux yeux. Pour moi, en élevant l’auguste Victime, je demandais à Dieu repos pour les morts et pitié pour les vivants. » Durant le séjour que nous fîmes à Deir-el-Kamar, nous tînmes Digitized by Google

encore tout présente le spectacle de la désolation et de la barbarie. Dans une petite cour, près de la sacristie, j'ai vu des restes de charbons éteints. Je me suis approché, j'ai fouillé les cendres, et je les ai vues, avec horreur, pleines d'ossements humains calcinés et de lambeaux d'ornements d'église. On avait brûlé là des chrétiens, des prêtres peut-être, et on se servait, pour allumer la flamme, des vêtements sacrés; tout est détruit dans cette église, autels, boiseries, sculptures. Les murs seuls et la voûte tiennent encore. Je dois y dire la messe demain, 1er novembre.

» Je viens de dire la messe à la pauvre église ruinée, écrivais-je le lendemain; je ne crois pas en avoir jamais célébré de plus émouvante.

» Les habitants de Deir-el-Kamar avaient été avertis de notre intention. M. le consul de France m'avait prévenu qu'il désirait assister officiellement au saint sacrifice, et le commandant militaire avait mis un piquet à notre disposition. M. Najean, prêtre de la mission, et aumônier des troupes expéditionnaires, m'avait envoyé, du château de Bet-Eddin, où les troupes sont cantonnées, les ornements nécessaires. A huit heures et demie, tout était prêt. Tout ce qu'il y avait de chrétiens à Deir-el-Kamar s'était rendu dans l'église. Je suis allé recevoir à la porte, d'une manière solennelle, le consul et les officiers. Lorsqu'ils sont parvenus jusqu'au fond du sanctuaire, les fronts des pauvres habitants se sont relevés pour la première fois. Ils semblaient voir dans la réparation solennelle de leur culte le gage le plus sûr de la réparation de leurs malheurs. La messe s'est dite en silence; mais lorsque, au moment de la consécration, la voix de l'officier français qui commandait la troupe a fait entendre le cri : Genou terre! et qu'ensuite nos tambours ont résonné sous ces vieilles voûtes à demi détruites et témoins de tant de crimes, l'émotion de tous a été profonde; toute cette pauvre population était prosternée le front contre terre; elle pleurait à la fois de joie et de tristesse, et tous ceux qui étaient là, prêtres et assistants, avaient aussi, je vous l'assure, les larmes aux yeux. Pour moi, en élevant l'auguste Victime, je demandais à Dieu repos pour les morts et pitié pour les vivants. »

Durant le séjour que nous fîmes à Deir-el-Kamar, nous tînmes

— 31 — un conseil dont l’aspect ne ressemblait en rien à aucun de ceux auxquels il m’a été donné d'assisler dans ma vie. Nous étions installés sous une tente dressée pour nous au milieu des ruines, et sur l’un des points culmiuants de la triste cité. Assis sur des nattes à la manière arabe, et un peu gênés, je l’avoue, par le vent et la pluie qui tombait à torrents depuis la veille, nous délibérâmes sur les mesures à prendre pour le rétablissement des chrétiens du district. M. de Benlivoglio, consul général de France, le colonel d’Arricau, commandant du détachement de Ret-Eddin, voisin, comme Ton sait, de Dcir-el-Kamar, le docteur Jaulerry, le P. Najean, lazariste, le P. Fenech, jésuite, le capitaine Moch et deux notables de Deir-el-Kamar, composaient l’assemblée. A l’entrée de notre tente, se tenait la foule des malheureux chrétiens, revenus, depuis peu, dans la ville. La création d’une commission permanente fut décidée. Le colonel d’Arricau fut nommé président, et le P. Najean, trésorier, d'une voix unanime. Le capitaine Moch, deux prêtres et deux chrétiens du pays, devaient entrer comme membres dans le comité auquel il fut remis par moi, immédiatement ou dans les semaines qui suivirent, la somme de cent quarante-sepL mille fr. Je me hâte de dire que nous devons à l'intelligente initiative et au zèle déployé par les membres de la commission de Deir-elKamar, et par ceux des autres commissions dont je parlerai plus bas, des résultats que ne pouvait faire attendre une somme relativement aussi modique (1). D’après les ordres donnés par M. le général de Beaufort, les soldats français de la garnison ont été employés à la reconstruction des maisons. Et, avant l'époque des pluies, les malheureux chrétiens, revenus dans la ville, étaient tous à couvert, tin système de prêt ou d'avance pécuniaire, heureusement combiné, a permis de rétablir les industries les plus nécessaires, d’ouvrir des boutiques de bouchers, de boulangers ; d’acheter des semences pour les terres, enfin de faire reconstruire un aqueduc et un moulin, indispensable à l’alimentation des habitants. Je ne parle pas, bien entendu, des distributions quoti(I) Indépendamment de la somme donnée par notre Œuvre, le comité de Deir-el-Kamar avait reçu, avant mon départ de Syrie, de M. le consul de Franco à Bevrouth, ainsi que les autres comités, la somme d'au moins 50,000 fr. Digitized by Google

un conseil dont l'aspect ne ressemblait en rien à aucun de ceux auxquels il m'a été donné d'assister dans ma vie. Nous étions installés sous une tente dressée pour nous au milieu des ruines, et sur l'un des points culminants de la triste cité. Assis sur des nattes à la manière arabe, et un peu gênés, je l'avoue, par le vent et la pluie qui tombait à torrents depuis la veille, nous délibérâmes sur les mesures à prendre pour le rétablissement des chrétiens du district. M. de Bentivoglio, consul général de France, le colonel d'Arricau, commandant du détachement de Bet-Eddin, voisin, comme l'on sait, de Deir-el-Kamar, le docteur Jaulerry, le P. Najean, lazariste, le P. Fenech, jésuite, le capitaine Moch et deux notables de Deir-el-Kamar, composaient l'assemblée. A l'entrée de notre tente, se tenait la foule des malheureux chrétiens, revenus, depuis peu, dans la ville.

La création d'une commission permanente fut décidée. Le colonel d'Arricau fut nommé président, et le P. Najean, trésorier, d'une voix unanime. Le capitaine Moch, deux prêtres et deux chrétiens du pays, devaient entrer comme membres dans le comité auquel il fut remis par moi, immédiatement ou dans les semaines qui suivirent, la somme de cent quarante-sept mille fr.

Je me hâte de dire que nous devons à l'intelligente initiative et au zèle déployé par les membres de la commission de Deir-el-Kamar, et par ceux des autres commissions dont je parlerai plus bas, des résultats que ne pouvait faire attendre une somme relativement aussi modique (1). D'après les ordres donnés par M. le général de Beaufort, les soldats français de la garnison ont été employés à la reconstruction des maisons. Et, avant l'époque des pluies, les malheureux chrétiens, revenus dans la ville, étaient tous à couvert. Un système de prêt ou d'avance pécuniaire, heureusement combiné, a permis de rétablir les industries les plus nécessaires, d'ouvrir des boutiques de bouchers, de boulangers ; d'acheter des semences pour les terres, enfin de faire reconstruire un aqueduc et un moulin, indispensable à l'alimentation des habitants. Je ne parle pas, bien entendu, des distributions quoti-

(1) Indépendamment de la somme donnée par notre Œuvre, le comité de Deir-el-Kamar avait reçu, avant mon départ de Syrie, de M. le consul de France à Beyrouth, ainsi que les autres comités, la somme d'au moins 50,000 fr.

diennes de farine, de pain, de vêtements, qui ont été faites là comme ailleurs. Le comité de Deir-el-Kamar devait fonctionner, et il s'est acquitté de cette mission, pour cette ville et pour les districts qui l'entourent immédiatement. De Deir-el-Kamar nous devions nous rendre à Hamana, centre du comité que nous voulions établir pour le Melten. Nous partîmes de Deir-el-Kamar le jour même de la Toussaint, après l'office, et par des chemins absolument impraticables à tous autres qu'aux chevaux du pays. Nous arrivâmes dans la soirée à Pleter chez M. Fortuné Portalis, que nous avions choisi d'avance pour être le président de cette nouvelle commission. A Pleter, nous étions en pleins districts mixtes. Le village où sont construites l'habitation et l'usine de M. Portalis est, en grande partie, habité par les Druses. Durant le temps des massacres, l'énergie de caractère de M. Portalis et son influence sur les populations environnantes avaient pu empêcher le massacre des chrétiens des villages les plus proches. 11 avait donné asile dans sa fllature à un grand nombre de Maronites fugitifs, et sauvé même, parses émissaires, le P. Fenech, jésuite, qui se trouvait à Deir-el-Kamar à l'époque des événements. Cet heureux exemple, et celui non moins instructif que nous allions avoir sous les yeux, prouve clairement ce qu'auraient pu faire les autorités locales, soit avant, soit après les troubles, si elles avaient été animées de bonnes intentions. Pendant que la plus gracieuse hospitalité nous était offerte par mesdames Portalis, les chefs druses des environs, mandés par notre honorable compatriote, se réunissaient dans le Divan, et, là, il leur était ordonné, sous peine de punition exemplaire, par M. Portalis, d'avoir à faire apporter chez lui les objets enlevés aux chrétiens. Cette menace et cet ordre étaient immédiatement suivis d'effet, et, dès le soir même, des objets précieux, appartenant aux églises, aux particuliers, étaient rapportés devant nous. Quelques jours après, le président du comité de Hamana se transportait lui-même dans les maisons des Druses, les faisait fouiller, et y reprenait des effets ayant appartenu aux chrétiens, pour une valeur de près de cent mille piastres. Et, comme le gouDigitized by Google

diennes de farine, de pain, de vêtements, qui ont été faites là comme ailleurs.

Le comité de Deir-el-Kamar devait fonctionner, et il s'est acquitté de cette mission, pour cette ville et pour les districts qui l'entourent immédiatement.

De Deir-el-Kamar nous devions nous rendre à Hamana, centre du comité que nous voulions établir pour le Metten. Nous partîmes de Deir-el-Kamar le jour même de la Toussaint, après l'office, et par des chemins absolument impraticables à tous autres qu'aux chevaux du pays. Nous arrivâmes dans la soirée à Pteter chez M. Fortuné Portalis, que nous avions choisi d'avance pour être le président de cette nouvelle commission.

A Pteter, nous étions en pleins districts mixtes. Le village où sont construites l'habitation et l'usine de M. Portalis est, en grande partie, habité par les Druses. Durant le temps des massacres, l'énergie de caractère de M. Portalis et son influence sur les populations environnantes avaient pu empêcher le massacre des chrétiens des villages les plus proches. Il avait donné asile dans sa filature à un grand nombre de Maronites fugitifs, et sauvé même, par ses émissaires, le P. Fenech, jésuite, qui se trouvait à Deir-el-Kamar à l'époque des événements. Cet heureux exemple, et celui non moins instructif que nous allions avoir sous les yeux, prouve clairement ce qu'auraient pu faire les autorités locales, soit avant, soit après les troubles, si elles avaient été animées de bonnes intentions.

Pendant que la plus gracieuse hospitalité nous était offerte par mesdames Portalis, les chefs druses des environs, mandés par notre honorable compatriote, se réunissaient dans le Divan, et, là, il leur était ordonné, sous peine de punition exemplaire, par M. Portalis, d'avoir à faire apporter chez lui les objets enlevés aux chrétiens. Cette menace et cet ordre étaient immédiatement suivis d'effet, et, dès le soir même, des objets précieux, appartenant aux églises, aux particuliers, étaient rapportés devant nous. Quelques jours après, le président du comité de Hamana se transportait lui-même dans les maisons des Druses, les faisait fouiller, et y reprenait des effets ayant appartenu aux chrétiens, pour une valeur de près de cent mille piastres. Et, comme le gou-

— 33 — verneur turc de Deir-el-Kamarse plaignait et faisait demander à M. Portalis s'il était devenu pacha, puisqu'il en remplissait les fonctions : — aJe cesserai de les remplir, lui fit dire celui-ci pour toute réponse, lorsque vous les remplirez vous-même. » Et il continua. Voilà, pour le dire en passant, ce qu'il faudrait malheureusement faire, à peu près partout, avec les Turcs. On n'obtient jamais justice chez eux, si on ne se la rend à soi-même. Le lendemain de grand matin, nous partions pour Hamana, où le général de Beaufort avait envoyé des troupes, dès la veille, afin d'y aider aussi l'action de la charité. Dans ce trajet, qui e.-t d'environ six ou huit lieues, il m'arriva un de ces accidents, si communs dans ces montagnes, et qui retarda nos travaux pendant quelques jours. Au moment où nous apercevions le village de Hamana, détruit complètement, ainsi que tous ceux qui l'environnaient, mon cheval, fort mauvais du reste, soit dit pour l'excuse de la pauvre bête, ne pouvant se tenir debout dans un de ces chemins étroits, pleins de cailloux roulants, si fréquents dans la Syrie, s'abattit tout à coup, et me précipita en avant sur des rochers. La chute fut si malheureuse que mon épaule se trouva déboitée, et les ligaments du coude rompus. La douleur fut très-vive, et je perdis un moment connaissance. Revenu à moi, on fut obligé de me traîner, gémissant, à travers les sentiers, jusqu'à l'une des filatures de M. Palluat, où M. Bertrand, représentant de cette honorable maison, m'accueillit avec bonté, la bonté que je pouvais attendre d'un compatriote. Je vois encore les figures désolées de ces pauvres Maronites qui remplissaient les tristes ruines du village, et les abords de l'usine. « Nous sommes voués au malheur, disaient-ils, et tous ceux qui veulent nous faire du bien, deviennent malheureux comme nous. Hélas ! nous sommes perdus, nous sommes perdus, maintenant; c'est chez nous qu'il s'est brisé le bras. 11 ne voudra plus rien faire pour Hamana. Notre village sera maudit à ses yeux. » Pauvres gens, ils ignoraient ce qu'est la charité catholique; et ils ne savaient pas, que le plus doux souvenir que je dusse rapporter de ce voyage, était celui de leur montagne, où il m'avait été donné de souffrir pour l'amour d'eux. Avril 1861. K. 11. 3

Digitized by Google

verneur turc de Deir-el-Kamar se plaignait et faisait demander à M. Portalis s'il était devenu pacha, puisqu'il en remplissait les fonctions : — « Je cesserai de les remplir, lui fit dire celui-ci pour toute réponse, lorsque vous les remplirez vous-même. » Et il continua.

Voilà, pour le dire en passant, ce qu'il faudrait malheureusement faire, à peu près partout, avec les Turcs. On n'obtient jamais justice chez eux, si on ne se la rend à soi-même.

Le lendemain de grand matin, nous partions pour Hamana, où le général de Beaufort avait envoyé des troupes, dès la veille, afin d'y aider aussi l'action de la charité. Dans ce trajet, qui est d'environ six ou huit lieues, il m'arriva un de ces accidents, si communs dans ces montagnes, et qui retarda nos travaux pendant quelques jours. Au moment où nous apercevions le village de Hamana, détruit complétement, ainsi que tous ceux qui l'environnaient, mon cheval, fort mauvais du reste, soit dit pour l'excuse de la pauvre bête, ne pouvant se tenir debout dans un de ces chemins étroits, pleins de cailloux roulants, si fréquents dans la Syrie, s'abattit tout à coup, et me précipita en avant sur des rochers. La chute fut si malheureuse que mon épaule se trouva déboitée, et les ligaments du coude rompus.

La douleur fut très-vive, et je perdis un moment connaissance. Revenu à moi, on fut obligé de me traîner, gémissant, à travers les sentiers, jusqu'à l'une des filatures de M. Palluat, où M. Bertrand, représentant de cette honorable maison, m'accueillit avec bonté, la bonté que je pouvais attendre d'un compatriote. Je vois encore les figures désolées de ces pauvres Maronites qui remplissaient les tristes ruines du village, et les abords de l'usine. « Nous sommes voués au malheur, disaient-ils, et tous ceux qui veulent nous faire du bien, deviennent malheureux comme nous. Hélas ! nous sommes perdus, nous sommes perdus, maintenant; c'est chez nous qu'il s'est brisé le bras. Il ne voudra plus rien faire pour Hamana. Notre village sera maudit à ses yeux. » Pauvres gens, ils ignoraient ce qu'est la charité catholique; et ils ne savaient pas, que le plus doux souvenir que je dusse rapporter de ce voyage, était celui de leur montagne, où il m'avait été donné de souffrir pour l'amour d'eux.

— 34 — Cependant le docteur Jaulerry, que la Providence plaçait à côté de moi dans ce moment douloureux, s'était empressé de visiter et de remettre en place mon bras malade, de concert avec mon fidèle drogman, Michel Rose. La douleur s'était peu à peu calmée; et, quoique le bras demeurât enflé, pendant de longs jours encore, je repris immédiatement mon œuvre. Ma plus vive, ma seule peine, eût été, comme je l'écrivais alors, que mon accident eût retardé d'une seule minute le soulagement d'un malheureux. La commission de Ilamana fut installée le jour même. Elle avait pour président M. Portalis, et pour trésorier M.Sarrance, l'honorable gérant de la filature de Pteler, qui après nous avoir rendu les plus utiles services dans celte charge, devint viceprésident, et fut remplacé comme trésorier par M. Bertrand. Le P. Soragna, jésuite, deux officiers de la division de Ilamana, deux prêtres désignés par les évêques locaux, et deux chrétiens notables étaient les membres du Comité. Je leur ai remis cent mille francs avec lesquels, grâces à leur dévouement et à leur volonté persévérante, ils ont pu soulager une partie des misères des districts populeux qui leur étaient confiés. § III. — Voyage à Saida. — Composition du comité. — Les sœurs de SaintJoseph. — Le typhus. — Baptême de deux enfants. — Etablissement d'un balayage public. — Scènes horribles qui se sont passées à Saida. — Sour, l'ancienne Tyr. — Réception pittoresque. — Pourquoi les chrétiens ne rentrent pas dans leurs villages. — Pèlerinage a Jérusalem. Mon état de souffrance ne me permettant pas de continuer ma route vers Zahleh et Damas, je dus rentrer à Beyrouth, où un jeune diacre maronite, Francis Saadeh, s'offrit à moi pour secrétaire, et me donna le plus utile concours, pendant l'absence de M. Jaulerry, qui s'était rendu à Damas, afin d'y secourir, à mon défaut, les malheureux chrétiens. Je profitai de son retour pour visiter le littoral, depuis Saida jusqu'aux confins de la Palestine, et y régler toutes choses pour une équitable répartition. Je dois de vives actions de grâces à M. de la Grandière, qui commandait alors la station de Beyrouth, pour l'obligeance avec laquelle il voulut bien me permettre de profiter d'un voyage Digitized by Google

Cependant le docteur Jaulerry, que la Providence plaçait à côté de moi dans ce moment douloureux, s'était empressé de visiter et de remettre en place mon bras malade, de concert avec mon fidèle drogman, Michel Rose. La douleur s'était peu à peu calmée; et, quoique le bras demeurât enflé, pendant de longs jours encore, je repris immédiatement mon œuvre. Ma plus vive, ma seule peine, eût été, comme je l'écrivais alors, que mon accident eût retardé d'une seule minute le soulagement d'un malheureux.

La commission de Hamana fut installée le jour même. Elle avait pour président M. Portalis, et pour trésorier M. Sarrance, l'honorable gérant de la filature de Pteter, qui après nous avoir rendu les plus utiles services dans cette charge, devint vice-président, et fut remplacé comme trésorier par M. Bertrand. Le P. Soragna, jésuite, deux officiers de la division de Hamana, deux prêtres désignés par les évêques locaux, et deux chrétiens notables étaient les membres du Comité. Je leur ai remis cent mille francs avec lesquels, grâces à leur dévouement et à leur volonté persévérante, ils ont pu soulager une partie des misères des districts populeux qui leur étaient confiés.

§ III. — Voyage à Saïda. — Composition du comité. — Les sœurs de Saint-Joseph. — Le typhus. — Baptême de deux enfants. — Etablissement d'un balayage public. — Scènes horribles qui se sont passées à Saïda. — Sour, l'ancienne Tyr. — Réception pittoresque. — Pourquoi les chrétiens ne rentrent pas dans leurs villages. — Pèlerinage à Jérusalem.

Mon état de souffrance ne me permettant pas de continuer ma route vers Zahleh et Damas, je dus rentrer à Beyrouth, où un jeune diacre maronite, Francis Saadeh, s'offrit à moi pour secrétaire, et me donna le plus utile concours, pendant l'absence de M. Jaulerry, qui s'était rendu à Damas, afin d'y secourir, à mon défaut, les malheureux chrétiens. Je profitai de son retour pour visiter le littoral, depuis Saïda jusqu'aux confins de la Palestine, et y régler toutes choses pour une équitable répartition.

Je dois de vives actions de grâces à M. de la Grandière, qui commandait alors la station de Beyrouth, pour l'obligeance avec laquelle il voulut bien me permettre de profiter d'un voyage

 d'exploration, le long des côtes, de la corvette le Colbert , pour accomplir cette partie de ma mission. M. le capitaine de frégate de Bois-Guéhenneuc nous reçut avee cette cordialité et celte bienveillance parfaites, que l'on est accoutumé à rencontrer dans les officiers de la marine française. Salda devait être le centre d'un comité chargé de secourir les districts de Djezzin, de Bchara, de Salda, de Sour et le littoral jusqu'à Saint-Jean-d'Acre. C'était, saus contrcd:t,)a circonscription la plus étendue et la plus populeuse. Le R. P. de Prunières avait bien voulu accepter la présidence de notre commission. M. Durighello, vice-consul de France, en fut nommé vice-président; le P. Augustin, supérieur des Pères de Terre-Sainte, trésorier ; le P. Rousseau, un officier français, les deux médecins de l'hôpital des Sœurs et de rhôpital turc, deux prêtres du pays et deux chrétiens complétaient le comité. J'ai remis à ce comité, en divers payements, cent cinquante mille francs, sans compter une trèsforte quantité de draps et d'étoffes. A côté de la commission, les sœurs de Saint-Joseph se chargeaient, de venir, comme les sœurs de la Charité de Beyrouth, au secours des réfugiés. Un vaste hôpital, qui occupait une grande partie du khan français, et où se trouvaient parfois réunis des centaines de malades; une maison de refuge pour les jeunes filles orphelines, si nombreuses, hélas! durent leur création et leur entretien à leur zèle persévérant. J'ai vu ces pieuses filles se refuser presque le nécessaire, consacrer leurs jours et leurs nuits au service des chrétiens réfugiés. Elles ont poussé leur héroïque abnégation, littéralement jusqu'à la mort même. La plupart ont été atteintes par le typhus, et déjà deux d'entre elles ont reçu leur récompense dans une meilleure vie. Du reste, l'aspect de désolation que présentait Salda au moment de notre visite, ressemblait, de tous points, à celui que nous avions sous les yeux à Beyrouth : dans l'une comme dans l'autre ville, des troupes de réfugiés sans asile, sans vêtements, sans nourriture; de pauvres enfants abandonnés, mourant de faim. Je me rappelle, entre autres, deux pauvres petites créatures, que la supérieure des sœurs avait recueillies, le jour même de notre Digitized by Google

d'exploration, le long des côtes, de la corvette le *Colbert*, pour accomplir cette partie de ma mission. M. le capitaine de frégate de Bois-Guéhenneuc nous reçut avec cette cordialité et cette bienveillance parfaites, que l'on est accoutumé à rencontrer dans les officiers de la marine française.

Saïda devait être le centre d'un comité chargé de secourir les districts de Djezzin, de Bchara, de Saïda, de Sour et le littoral jusqu'à Saint-Jean-d'Acre. C'était, sans contredit, la circonscription la plus étendue et la plus populeuse. Le R. P. de Prunières avait bien voulu accepter la présidence de notre commission. M. Durighello, vice-consul de France, en fut nommé vice-président; le P. Augustin, supérieur des Pères de Terre-Sainte, trésorier; le P. Rousseau, un officier français, les deux médecins de l'hôpital des Sœurs et de l'hôpital turc, deux prêtres du pays et deux chrétiens complétaient le comité. J'ai remis à ce comité, en divers payements, cent cinquante mille francs, sans compter une très-forte quantité de draps et d'étoffes.

A côté de la commission, les sœurs de Saint-Joseph se chargeaient de venir, comme les sœurs de la Charité de Beyrouth, au secours des réfugiés. Un vaste hôpital, qui occupait une grande partie du khan français, et où se trouvaient parfois réunis des centaines de malades; une maison de refuge pour les jeunes filles orphelines, si nombreuses, hélas! durent leur création et leur entretien à leur zèle persévérant. J'ai vu ces pieuses filles se refuser presque le nécessaire, consacrer leurs jours et leurs nuits au service des chrétiens réfugiés.

Elles ont poussé leur héroïque abnégation, littéralement jusqu'à la mort même. La plupart ont été atteintes par le typhus, et déjà deux d'entre elles ont reçu leur récompense dans une meilleure vie.

Du reste, l'aspect de désolation que présentait Saïda au moment de notre visite, ressemblait, de tous points, à celui que nous avions sous les yeux à Beyrouth : dans l'une comme dans l'autre ville, des troupes de réfugiés sans asile, sans vêtements, sans nourriture; de pauvres enfants abandonnés, mourant de faim. Je me rappelle, entre autres, deux pauvres petites créatures, que la supérieure des sœurs avait recueillies, le jour même de notre

— 36 blA arrivée, devant la porte de sa demeure. Je leur donnai le baptême à toutes deux; et M. Jaulerry fut leur parrain au nom de notre Œuvre, et des charitables catholiques d'Europe. Biais si la misère était la même à Saïda qu'à Beyrouth, l'aspect d'abandon, de saleté immonde des rues et des maisons, était plus triste encore. Pour éviter les maladies épidémiques et ce typhus, qui depuis lors a fait tant de victimes, et qui me semblait déjà imminent, dans ces conditions d'insalubrité, je crus devoir autoriser le comité qui m'en fit la demande, à faire nettoyer à ses frais, par les pauvres chrétiens, les rues de la ville. C'était un double service à leur rendre. Nous leur donnions à la fois du travail, du pain, d'une part, et de l'autre, nous éloignions, du moins pour quelque temps, le fléau qui les menaçait. Qui nous eût dit pourtant, en quittant la France, que l'argent de la charité catholique serait employé à cet usage, dans une ville qui est le siège d'un gouverneur... turc, il est vrai! A côté des victimes survivantes qui se pressaient autour de nous, en nous demandant du pain, Saïda nous présentait, comme Deir-el-Kamar, comme plus tard Damas, les traces sanglantes des massacres. Nous voulûmes parcourir les jardins situés autour de la ville, qui avaient été les témoins de ces horribles scènes. Le vice-consul de France et les religieux qui nous accompagnaient nous racontaient, en tremblant encore d'horreur, le carnage dont ils avaient eux-mêmes failli être les victimes. J'en retrouve le récit dans une lettre éloquente, que m'adressait, il y a quelques jours à peine, le R. P. de Damas, qui représente, en ce moment, en Syrie avec nos sœurs et nos missionnaires la charité de la France. « Presque tous chrétiens maronites, les habitants de Djezzin et des districts voisins s'étaient laissé endormir par les insidieuses caresses du trop fameux Sald-Djemblad. Le perfide les avait assurés qu'ils n'avaient rien à craindre, et confiants dans ses promesses, les simples villageois cultivaient paisiblement leurs terres, lorsqu'un jour ils se virent assaillis à l'improviste par une troupe de Druses. Ils coururent aussitôt à leurs armes, se rallièrent, et se défendirent énergiquement dans les champs mêmes qu'ils cultivaient peu d'instants auparavant. Or, tandis qu'ils croyaient Digitized by Google

627

arrivée, devant la porte de sa demeure. Je leur donnai le baptême à toutes deux; et M. Jaulerry fut leur parrain au nom de notre Œuvre, et des charitables catholiques d'Europe.

Mais si la misère était la même à Saïda qu'à Beyrouth, l'aspect d'abandon, de saleté immonde des rues et des maisons, était plus triste encore. Pour éviter les maladies épidémiques et ce typhus, qui depuis lors a fait tant de victimes, et qui me semblait déjà imminent, dans ces conditions d'insalubrité, je crus devoir autoriser le comité qui m'en fit la demande, à faire nettoyer à ses frais, par les pauvres chrétiens, les rues de la ville. C'était un double service à leur rendre.

Nous leur donnions à la fois du travail, du pain, d'une part, et de l'autre, nous éloignions, du moins pour quelque temps, le fléau qui les menaçait.

Qui nous eût dit pourtant, en quittant la France, que l'argent de la charité catholique serait employé à cet usage, dans une ville qui est le siége d'un gouverneur... turc, il est vrai!

A côté des victimes survivantes qui se pressaient autour de nous, en nous demandant du pain, Saïda nous présentait, comme Deir-el-Kamar, comme plus tard Damas, les traces sanglantes des massacres. Nous voulûmes parcourir les jardins situés autour de la ville, qui avaient été les témoins de ces horribles scènes. Le vice-consul de France et les religieux qui nous accompagnaient nous racontaient, en tremblant encore d'horreur, le carnage dont ils avaient eux-mêmes failli être les victimes. J'en retrouve le récit dans une lettre éloquente, que m'adressait, il y a quelques jours à peine, le R. P. de Damas, qui représente, en ce moment, en Syrie avec nos sœurs et nos missionnaires la charité de la France.

« Presque tous chrétiens maronites, les habitants de Djezzin et des districts voisins s'étaient laissé endormir par les insidieuses caresses du trop fameux Saïd-Djemblad. Le perfide les avait assurés qu'ils n'avaient rien à craindre, et confiants dans ses promesses, les simples villageois cultivaient paisiblement leurs terres, lorsqu'un jour ils se virent assaillis à l'improviste par une troupe de Druses. Ils coururent aussitôt à leurs armes, se rallièrent, et se défendirent énergiquement dans les champs mêmes qu'ils cultivaient peu d'instants auparavant. Or, tandis qu'ils croyaient

— 37 — sauvegarder leurs foyers, une colonne épaisse de fumée, s'élevant dans les airs, leur annonça la ruine totale de leur pays. Non moins avide de pillage que de victoire, Saïd-Bey avait profité du moment où Hs se battaient dans la plaine pour brûler leur beau village privé de ses défenseurs. Un sentiment de profonde tristesse s'empara alors des chrétiens. Cependant ils continuaient à lutter avec courage, lorsqu'ils virent déboucher des quatre points à la fois du champ de bataille des corps d'ennemis nombreux. Des renforts considérables de mahométans de la province de Karroub, lesmétoualis du Djébel-Rihan et de la province de Djébaa, les bachibouzouks enfin du gouverneur turc de Saida s'élançaient à l'appui des Druses. A dater de cet instant, la résistance devenait impossible ; les chrétiens se débandèrent, et leur paisible province se trouva livrée à des hordes innombrables dont les bandes fractionnées portèrent partout, à la fois, la dévastation et la mort. » Quarante villages furent brûlés; les églises et les couvents renversés; plus de cent cinquante mille pièces de bétail enlevées. Les hommes, les femmes et les enfants, dont la fatigue retardait la fuite, furent égorgés; les femmes enceintes furent éventrées, et plusieurs religieuses chassées nues dans les montagnes après les plus effroyables outrages. b Cependant, quelques milliers de fugitifs, sans armes et sans provisions, étaient parvenus à sortir du district, et ils se dirigeaient vers Saida, où la garnison turque devait, pensaient-ils, les prendre sous sa protection. Ils marchaient sous la conduite de Mgr Botros-el-Bestani , leur évêque, accompagnés de plusieurs prêtres et d'un grand nombre de religieux. Ajoutant l'outrage à la perfidie, le gouverneur de Djébaa, qui les vit arriver, se rendit au-devant de l'évêque, comme s'il se lût agi d'une cérémonie pacifique. Le prélgt conjura le gouverneur de faire accompagner les chrétiens jusqu'à Saida. A force d'instances il obtint un sauf-conduit pour les femmes, les religieuses et les prêtres, mais il ne put rien gagner de plus, et la masse des hommes et des enfants resta sans défenseurs. Réduit au désespoir, l'évêque résolut de retourner sur ses pas et de porter sa plainte à Said-Bey lui-même, espérant que la politique l'amènerait peut-être à vouloir ce qu'il refusait aux sentiments de l'humanité. Digitized by Google

sauvegarder leurs foyers, une colonne épaisse de fumée, s'élevant dans les airs, leur annonça la ruine totale de leur pays. Non moins avide de pillage que de victoire, Saïd-Bey avait profité du moment où ils se battaient dans la plaine pour brûler leur beau village privé de ses défenseurs. Un sentiment de profonde tristesse s'empara alors des chrétiens. Cependant ils continuaient à lutter avec courage, lorsqu'ils virent déboucher des quatre points à la fois du champ de bataille des corps d'ennemis nombreux. Des renforts considérables de mahométans de la province de Karroub, les métoualis du Djébel-Rihan et de la province de Djébaa, les bachibouzouks enfin du gouverneur turc de Saïda s'élançaient à l'appui des Druses. A dater de cet instant, la résistance devenait impossible ; les chrétiens se débandèrent, et leur paisible province se trouva livrée à des hordes innombrables dont les bandes fractionnées portèrent partout, à la fois, la dévastation et la mort.

» Quarante villages furent brûlés ; les églises et les couvents renversés ; plus de cent cinquante mille pièces de bétail enlevées. Les hommes, les femmes et les enfants, dont la fatigue retardait la fuite, furent égorgés ; les femmes enceintes furent éventrées, et plusieurs religieuses chassées nues dans les montagnes après les plus effroyables outrages.

» Cependant, quelques milliers de fugitifs, sans armes et sans provisions, étaient parvenus à sortir du district, et ils se dirigeaient vers Saïda, où la garnison turque devait, pensaient-ils, les prendre sous sa protection. Ils marchaient sous la conduite de Mgr Botros-el-Bestani, leur évêque, accompagnés de plusieurs prêtres et d'un grand nombre de religieux. Ajoutant l'outrage à la perfidie, le gouverneur de Djébaa, qui les vit arriver, se rendit au-devant de l'évêque, comme s'il se fût agi d'une cérémonie pacifique. Le prélat conjura le gouverneur de faire accompagner les chrétiens jusqu'à Saïda. A force d'instances il obtint un sauf-conduit pour les femmes, les religieuses et les prêtres, mais il ne put rien gagner de plus, et la masse des hommes et des enfants resta sans défenseurs. Réduit au désespoir, l'évêque résolut de retourner sur ses pas et de porter sa plainte à Saïd-Bey lui-même, espérant que la politique l'amènerait peut-être à vouloir ce qu'il refusait aux sentiments de l'humanité.

— 38 — r, » Cependant la foule tremblante s’écoula vers Salda. Déjà on était en vue de la côte; le salut paraissait assuré, lorsque le Turc infidèle s’arrêta subitement avec ses soldats. Ni les larmes, ni les supplications ne purent le retenir; il retourna vers la montagne. Aussitôt, comme une nuée impure, les soldats de la garnison, les bachi-bouzouks et beaucoup de mahomélans sortirent des portes de Saïda, fondirent sur les chrétiens et commencèrent une boucherie dont nulle parole humaine ne saurait dépeindre l’horreur. Leur malice les fit s’acharner avant tout sur les prêtres et les religieux, dont ils tuèrent en quelques instants soixantedix a*u moins avec tous les raffinements de la cruauté. » Le vicaire général de l’évêque, nommé Jacoub, se vit assailli le premier par une troupe de furieux, renversé de son cheval, dépouillé de sa montre, de son argent, de scs habits, et coupé enfin lentement en morceaux à coups de sabre. Prosternés à terre, en attendant leur tour, les autres prêtres se donnaient mutuellement l’absolution et priaient avec ferveur. Pas un d’eux n’échappa au massacre. » Lorsque la fureur des brigands s’abattit sur la foule effrayée, ce ne furent que viols, carnage, infamies de tout genre. Aux uns, on coupa les lèvres ; aux autres, on arracha les yeux ou les entrailles; d’autres furent hachés ; on donna aux femmes le coup de la mort après les avoir déshonorées; on se fit un jeu d’arracher aux enfants leurs membres les uns après les autres. Une femme traînait après elle ses trois fils encore jeunes; on la fit asseoir de force, et on immola sur ses genoux les pauvres petites créatures qui demandaient inutilement a leur mère de les secourir. » Au-dessus de ce tumulte et de cet affreux désordre, une voix s’élevait lamentable, mais résignée; c’était celle des chrétiens qui s’écriaient : La mort, Seigneur, nous l’acceptons, en union avec Jésus-Christ sur la croix ! » Le soir de ce jour affreux, la plaine et les jardins qui environnent la ville, ressemblaient à un vaste charnier; une multitude de cadavres gisaient en proie à la voracité des chiens et des bêtes fauves; et les mahométans, poursuivant le christianisme jusque dans les reliques de ses saints, empêchaient qu'on ne leur donnât la sépulture, o Digitized by Google

625

» Cependant la foule tremblante s'écoula vers Saïda. Déjà on était en vue de la côte; le salut paraissait assuré, lorsque le Turc infidèle s'arrêta subitement avec ses soldats. Ni les larmes, ni les supplications ne purent le retenir; il retourna vers la montagne. Aussitôt, comme une nuée impure, les soldats de la garnison, les bachi-bouzouks et beaucoup de mahométans sortirent des portes de Saïda, fondirent sur les chrétiens et commencèrent une boucherie dont nulle parole humaine ne saurait dépeindre l'horreur. Leur malice les fit s'acharner avant tout sur les prêtres et les religieux, dont ils tuèrent en quelques instants soixante-dix au moins avec tous les raffinements de la cruauté.

» Le vicaire général de l'évêque, nommé Jacoub, se vit assailli le premier par une troupe de furieux, renversé de son cheval, dépouillé de sa montre, de son argent, de ses habits, et coupé enfin lentement en morceaux à coups de sabre. Prosternés à terre, en attendant leur tour, les autres prêtres se donnaient mutuellement l'absolution et priaient avec ferveur. Pas un d'eux n'échappa au massacre.

» Lorsque la fureur des brigands s'abattit sur la foule effrayée, ce ne furent que viols, carnage, infamies de tout genre. Aux uns, on coupa les lèvres; aux autres, on arracha les yeux ou les entrailles; d'autres furent hachés; on donna aux femmes le coup de la mort après les avoir déshonorées; on se fit un jeu d'arracher aux enfants leurs membres les uns après les autres. Une femme traînait après elle ses trois fils encore jeunes; on la fit asseoir de force, et on immola sur ses genoux les pauvres petites créatures qui demandaient inutilement à leur mère de les secourir.

» Au-dessus de ce tumulte et de cet affreux désordre, une voix s'élevait lamentable, mais résignée; c'était celle des chrétiens qui s'écriaient : La mort, Seigneur, nous l'acceptons, en union avec Jésus-Christ sur la croix !

» Le soir de ce jour affreux, la plaine et les jardins qui environnent la ville, ressemblaient à un vaste charnier; une multitude de cadavres gisaient en proie à la voracité des chiens et des bêtes fauves; et les mahométans, poursuivant le christianisme jusque dans les reliques de ses saints, empêchaient qu'on ne leur donnât la sépulture. »

— 30 — Ces affreuses scènes durèrent plusieurs jours, se renouvelant successivement sur les principaux points du district ; et bientôt les villes du littoral, depuis Salda jusqu'à Caïpha, furent encombrées d'une foule de chrétiens maronites ou grecs, ces derniers échappés'aux abominables massacres de Hasbaya et de Rachaya, que nous trouvions encore , pour la plupart, à Salda, au moment où nous y étions. Nous quittâmes cette ville, le cœur déchiré, pour continuer notre visite. Tous les villages des environs étaient absolument ruinés. Toutes les maisons portaient la trace des flammes, qui avaient consumé ce que le feu pouvait atteindre : portes, fenêtres, poutres qui soutenaient les terrasses. A Sour, l'ancienne Tyr, aussi déchue de sa splendeur que les malheureux auxquels elle servait d'asile, car elle n'est plus qu'une misérable bourgade de deux mille habitants, nous retrouvions le même cortège de misères. Plusieurs milliers de chrétiens, la plupart grecs schismatiques, y étaient venus chercher un refuge, loin des Druses et des soldats turcs. Le jour de notre arrivée était un dimanche. Le Colbert s'était approché aussi près que l'ensablement du port pouvait le permettre. Les canots furent mis à la mer, chargés de nos étoffes et de nos aumônes ; et nous nous dirigeâmes vers le rivage, le commandant du bord, le P. dePrunières, président du Comité, le docteur Jaulerry et moi. Les ruines de la vieille Tyr offraient alors un coup d'œil vraiment pittoresque. Les chrétiens couvraient tous les points du rivage. Le curé maronite était à leur tête avec quelques prêtres grecs catholiques. Les cloches de la pauvre église catholique sonnaient à toute volée. Nous étions, pour ces pauvres gens, le symbole et l'espoir du salut; et ils en témoignaient ainsi leur joie. Le curé nous conduisit dans sa demeure, attenante à l'église ; nous nous assîmes dans le divan, entourés des notables du lieu. Le reste s'était perché, comme il avait pu, aux barreaux des fenêtres, ou encombrait les portes, épiant nos paroles, et surtout nos mains, qui leur apportaient la vie. Je remarquai bien vite l'absence des prêtres schismatiques. Je priai qu'on les allât chercher sans retard, et lorsqu'ils furent venus, je leur dis que, Digitized by Google

Ces affreuses scènes durèrent plusieurs jours, se renouvelant successivement sur les principaux points du district ; et bientôt les villes du littoral, depuis Saïda jusqu'à Caïpha, furent encombrées d'une foule de chrétiens maronites ou grecs, ces derniers échappés aux abominables massacres de Hasbaya et de Rachaya, que nous trouvions encore, pour la plupart, à Saïda, au moment où nous y étions.

Nous quittâmes cette ville, le cœur déchiré, pour continuer notre visite. Tous les villages des environs étaient absolument ruinés. Toutes les maisons portaient la trace des flammes, qui avaient consumé ce que le feu pouvait atteindre : portes, fenêtres, poutres qui soutenaient les terrasses.

A Sour, l'ancienne Tyr, aussi déchue de sa splendeur que les malheureux auxquels elle servait d'asile, car elle n'est plus qu'une misérable bourgade de deux mille habitants, nous retrouvions le même cortége de misères. Plusieurs milliers de chrétiens, la plupart grecs schismatiques, y étaient venus chercher un refuge, loin des Druses et des soldats turcs.

Le jour de notre arrivée était un dimanche. Le *Colbert* s'était approché aussi près que l'ensablement du port pouvait le permettre. Les canots furent mis à la mer, chargés de nos étoffes et de nos aumônes ; et nous nous dirigeâmes vers le rivage, le commandant du bord, le P. de Prunières, président du Comité, le docteur Jaulerry et moi.

Les ruines de la vieille Tyr offraient alors un coup d'œil vraiment pittoresque. Les chrétiens couvraient tous les points du rivage. Le curé maronite était à leur tête avec quelques prêtres grecs catholiques. Les cloches de la pauvre église catholique sonnaient à toute volée. Nous étions, pour ces pauvres gens, le symbole et l'espoir du salut ; et ils en témoignaient ainsi leur joie.

Le curé nous conduisit dans sa demeure, attenante à l'église ; nous nous assîmes dans le divan, entourés des notables du lieu. Le reste s'était perché, comme il avait pu, aux barreaux des fenêtres, ou encombrait les portes, épiant nos paroles, et surtout nos mains, qui leur apportaient la vie. Je remarquai bien vite l'absence des prêtres schismatiques. Je priai qu'on les allât chercher sans retard, et lorsqu'ils furent venus, je leur dis que,

 là comme ailleurs, noire charité ne faisait point de différence entre leur misère et celle des catholiques qui les entouraient. J'annonçai donc une distribution générale de vêtements et de secours, qui devait être faite immédiatement par le P. de Prunières, après avoir dressé l'état des réfugiés. Je demandai en même temps s'il se trouvait des blessés parmi eux, et on me fit venir un jeune homme de vingt ans à peine. C'était le vivant témoignage de toutes les atrocités dont les chrétiens avaient été les victimes. Sa figure, sa tête, ses mains, ses bras étaient couverts des plus atroces cicatrices. Son cou était comme entouré d'un large sillon, qui pénétrait si avant dans les chairs, que l'on eût dit sa tête comme tranchée et prête à tomber. Ce malheureux était un des habitants de Rachaya. 11 avait reçu ces blessures en défendant son père, ses frères, tués devant lui par les Druses et les soldats turcs. Un coup plus violent l'avait renversé lui-même. Il remuait encore; le soldat qui l'avait frappé lui porta un nouveau coup dans la gorge, et relevant sa tète, il le frappa une troisième fois derrière le cou. Lejeune homme n'était pas mort cependant; il reprit ses sens quelques instants après, et se trouva baigné dans son sang. On égorgeait encore autour de lui. II eut la présence d'esprit de se glisser sous les cadavres des siens, et passa ainsi dix-huit heures, mourant d'inanition, sous les corps ensanglantés de son père et de ses frères ; puis, à la faveur de la nuit, il se traîna sur ses mains, à demi mort, jusqu'à une maison d'un village voisin, où une vieille femme le recueillit par pitié. Après avoir entendu cette navrante histoire , je demandai à tous ces malheureux pourquoi ils ne rentraient pas dans leurs villages. Je vols encore l'un de ces chrétiens, à la figure vive et intelligente autant qu'énergique, prenant et poussant vers moi le jeune homme qui venait de parler, et me disant : « Nous n'y allons pas, parce que ceux qui ont fait ces choses y sont encore, parce que les assassins de nos frères, ceux qui ont pillé nos biens sont impunis et en liberté dans nos villages. Us sont loin de l'armée française, et nous serions bientôt tués! » Ce mot est réellement celui de la situation, celui de l'avenir de ces populations chrétiennes de la Syrie. Tant qu'il n'y aura pas eu Digitized by Google

- 41 punition équitable et suffisante, tant que l'on n'aura point pourvu à une organisation convenable, les chrétiens ne peuvent y avoir ni repos ni sûreté. Nous avions dépassé Acre et Caipha. Je ne pus résister au désir, me trouvant si près, d'aller prier sur le berceau et sur le tombeau du Sauveur, et d'y demander à Dieu repos pour ces pauvres victimes et aussi récompense pour ceux au nom desquels je distribuais ces aumônes. A Jérusalem, à Bethléem, je me suis spécialement souvenu des bienfaiteurs de notre Œuvre. J'ai pu voir aussi, dans cette course rapide, les œuvres accomplies dans la Terre Sainte par les dames de Nazareth, si admirables de dévouement et de simplicité, par les Sœurs de Saint-Joseph, dignes émules de celles de Saïda,par les dames de Sion auxquelles nous avons, depuis, confié dix de nos orphelines du Liban. Nous avons également vu, de près, la charité évangélique, pratiquée envers les pèlerins, par les religieux de Saint-François, et avant tout, les beaux établissements récemment fondés, au prix des plus grands sacrifices, par le Patriarche de Jérusalem, et les missions dirigées avec autant d'habileté que de succès par ses prêtres, presque tous Français. Quelles conquêtes le Christianisme ne ferait-il pas dans ce pays, s'il y était délivré de la domination des Turcs? Après notre visite à la ville sainte, nous reprîmes le chemin de Beyrouth, et sans plus attendre, nous partîmes une seconde fois pour la montagne, afin de visiter Zahleh et Damas. S IV. — Voyage à Zahleh et à Damas. —Zahleh.— Le P. Billotet et le frèro Bonacina. — Tombeau des deux martyrs. — Comité de Zahleh. — Les sœurs de la Mission. — Le P. Biccadona et les jésuites en Syrie. — Départ pour Damas. — Affreux voyage. — Danger que nous courons. — Damas. — Le pillage. — Le quartier chrétien. — Admirable héroïsme des franciscains. — Situation des chrétiens. — Comité de Damas. — M. Oulrey. — Visite à Abd-el-Kader. — Rentrée à Beyrouth. — Les tarterrouaru. — Le Hauran et ses délégués. Le P. de Damas, récemment arrivé à Beyrouth, nous accompagna jusqu'à Zahleh. Nous y arrivâmes après une longue journée de marche, en saluant, sur notre route, les soldats français à Kab-Elias et à Medrijd. Digitized by Google

punition équitable et suffisante, tant que l'on n'aura point pourvu à une organisation convenable, les chrétiens ne peuvent y avoir ni repos ni sûreté.

Nous avions dépassé Acre et Caïpha. Je ne pus résister au désir, me trouvant si près, d'aller prier sur le berceau et sur le tombeau du Sauveur, et d'y demander à Dieu repos pour ces pauvres victimes et aussi récompense pour ceux au nom desquels je distribuais ces aumônes. A Jérusalem, à Bethléem, je me suis spécialement souvenu des bienfaiteurs de notre Œuvre. J'ai pu voir aussi, dans cette course rapide, les œuvres accomplies dans la Terre Sainte par les dames de Nazareth, si admirables de dévouement et de simplicité, par les Sœurs de Saint-Joseph, dignes émules de celles de Saïda, par les dames de Sion auxquelles nous avons, depuis, confié dix de nos orphelines du Liban. Nous avons également vu, de près, la charité évangélique, pratiquée envers les pèlerins, par les religieux de Saint-François, et avant tout, les beaux établissements récemment fondés, au prix des plus grands sacrifices, par le Patriarche de Jérusalem, et les missions dirigées avec autant d'habileté que de succès par ses prêtres, presque tous Français. Quelles conquêtes le Christianisme ne ferait-il pas dans ce pays, s'il y était délivré de la domination des Turcs?

Après notre visite à la ville sainte, nous reprîmes le chemin de Beyrouth, et sans plus attendre, nous partîmes une seconde fois pour la montagne, afin de visiter Zahleh et Damas.

§ IV. — Voyage à Zahleh et à Damas. — Zahleh.— Le P. Billotet et le frère Bonacina. — Tombeau des deux martyrs. — Comité de Zahleh. — Les sœurs de la Mission. — Le P. Riccadona et les jésuites en Syrie. — Départ pour Damas. — Affreux voyage. — Danger que nous courons. — Damas. — Le pillage. — Le quartier chrétien. — Admirable héroïsme des franciscains. — Situation des chrétiens. — Comité de Damas. — M. Outrey. — Visite à Abd-el-Kader. — Rentrée à Beyrouth. — Les *tartarrouans*. — Le Hauran et ses délégués.

Le P. de Damas, récemment arrivé à Beyrouth, nous accompagna jusqu'à Zahleh. Nous y arrivâmes après une longue journée de marche, en saluant, sur notre route, les soldats français à Kab-Elias et à Medrijd.

— 42 — fo* Zahleh est situé sur les derniers versants du Liban et dans une sorte de gorge qui ouvre sur l'immense plaine de la Bekââ, au delà de laquelle commence l'Anti-Liban. Rien n'égale la richesse de cette plaine, qui s'étend en longueur depuis Alep jusqu'à Jaffa, si ce n'est l'incurie profonde du gouvernement turc, qui en est l'unique possesseur. Il se contente d'en tirer de maigres revenus, au lieu de la livrer à l'industrie privée, et de demander au prix de ces terrains et de ceux des milliers de lieux carrées, doul il est également propriétaire en Asie et en Europe, de quoi ranimer son crédit et remplir ses trésors épuisés. Zahleh, par sa position, par la mâle énergie de ses habitants, presque tous Grecs catholiques, a toujours été considéré comme l'une des forteresses du Liban, contre les attaques des Druses et des Métoualis qui l'environnent. Cette ville était par conséquent désignée d'avance aux coups des ennemis des chrétiens. Heureusement, elle n'avait point de garnison turque, et ses habitants furent assez sages pour ne pas déposer leur3 armes. Ils durent à ces deux circonstances d'échapper au massacre. Lorsque les Druses, soutenus par un corps d'armée turque, qui avait campé dans la plaine, s'avancèrent contre eux, les Zahliotes résistèrent vigoureusement, et permirent ainsi à leurs femmes et à leurs enfants de se retirer dans les montagnes auxquelles Zahleh est adossé, et où eux-mêmes les suivirent en bon ordre. Leur ville resta entre les mains de l'ennemi qui la pilla et la détruisit de fond en comble. Seuls, le supérieur des Jésuites et un Frère de la même congrégation, l'un Français, l'autre I talien, le P. Billotet et frère Bonacina, étaient restés dans leur couvent, où ils avaient reçu en dépôt les objets les plus précieux des habitants. Ils pensaient être en sûreté à l'abri du drapeau de la France, qu'ils avaient arboré sur le point le plus élevé de la maison, mais ils furent victimes de leur dévouement et de leur confiance. Les Druses les découvrirent bientôt et les massacrèrent dans l'église même où ils s'étaient réfugiés. C'est par la visite des tombeaux de ces deux martyrs de la charité que nous commençâmes celle de la ville elle-même. Ils sont ensevelis au milieu des ruines, dans l'une des anciennes chambres du monastère. Us dorment leur dernier sommeil, dans le Digitized by Google

Zahleh est situé sur les derniers versants du Liban et dans une sorte de gorge qui ouvre sur l'immense plaine de la Bekâa, au delà de laquelle commence l'Anti-Liban. Rien n'égale la richesse de cette plaine, qui s'étend en longueur depuis Alep jusqu'à Jaffa, si ce n'est l'incurie profonde du gouvernement turc, qui en est l'unique possesseur. Il se contente d'en tirer de maigres revenus, au lieu de la livrer à l'industrie privée, et de demander au prix de ces terrains et de ceux des milliers de lieux carrées, dont il est également propriétaire en Asie et en Europe, de quoi ranimer son crédit et remplir ses trésors épuisés.

Zahleh, par sa position, par la mâle énergie de ses habitants, presque tous Grecs catholiques, a toujours été considéré comme l'une des forteresses du Liban, contre les attaques des Druses et des Métoualis qui l'environnent. Cette ville était par conséquent désignée d'avance aux coups des ennemis des chrétiens. Heureusement, elle n'avait point de garnison turque, et ses habitants furent assez sages pour ne pas déposer leurs armes. Ils durent à ces deux circonstances d'échapper au massacre.

Lorsque les Druses, soutenus par un corps d'armée turque, qui avait campé dans la plaine, s'avancèrent contre eux, les Zahliotes résistèrent vigoureusement, et permirent ainsi à leurs femmes et à leurs enfants de se retirer dans les montagnes auxquelles Zahleh est adossé, et où eux-mêmes les suivirent en bon ordre. Leur ville resta entre les mains de l'ennemi qui la pilla et la détruisit de fond en comble. Seuls, le supérieur des Jésuites et un Frère de la même congrégation, l'un Français, l'autre Italien, le P. Billotet et frère Bonacina, étaient restés dans leur couvent, où ils avaient reçu en dépôt les objets les plus précieux des habitants. Ils pensaient être en sûreté à l'abri du drapeau de la France, qu'ils avaient arboré sur le point le plus élevé de la maison, mais ils furent victimes de leur dévouement et de leur confiance. Les Druses les découvrirent bientôt et les massacrèrent dans l'église même où ils s'étaient réfugiés.

C'est par la visite des tombeaux de ces deux martyrs de la charité que nous commençâmes celle de la ville elle-même. Ils sont ensevelis au milieu des ruines, dans l'une des anciennes chambres du monastère. Ils dorment leur dernier sommeil, dans le

— 43 — lieu qui avait été le témoin de leur apostolat et de leur courage. L'église épiscopale des Grecs, voisine de la maison des Pères, et renommée par sa magnificence ; les autres églises de la ville, les édifices publics, les maisons particulières, tout se montrait ù nous sous les apparences de la dévastation la plus complète. À la différence de Deir-el-Kamar, où presque tous les hommes avaient péri, la population de Zahleh était déjà rentrée toute entière dans ses murs. Elle s'était remise immédiatement à l'œuvre. Il ne fallait qu'aider ses efforts pour voir en peu de temps la ville réparée. Nous avions résolu d'y établir un comité, et sa composition était ainsi réglée d'avance : le capitaine Soviehe, président, le P. Fenech, vice-président, le P. Riccadonna, trésorier; les membres du comité étaient pris dans les catégories que nous avons déjà indiquées pour ceux de Deir-el-Kamar et de Saida. Ils ont reçu de nous cent vingt mille francs. La rapidité avec laquelle ce comité a opéré tient presque du prodige. Les bois nécessaires pour les constructions ont été achetés par lui, et donnés à tous les habitants pauvres. A l'heure qu'il est Zahleh est entièrement rebâti. Le même comité a également étendu son action sur Raalbeck et sur les villages chrétiens qui l'environnent. Nous avions reçu l'hospitalité à Zahleh dans une pauvre chambre du faubourg de Maalakah, actuellement occupée par les jésuites, et seul reste de l'habitation d'une communauté indigène de femmes, qui se trouvait transportée à Ghazir. Cette communauté a pour fondateur l'un des missionnaires les plus éminents de la compagnie de Jésus, le P. Riccadonna. Agé de plus de soixante ans, dont trente se sont écoulés en Syrie, le P. Riccadonna conserve dans sa verte vieillesse toute l'ardeur d'une àme jeune. Le zèle ardent qui le dévore, sa connaissance intime de la langue et des mœurs du pays, lui ont fait mener à bonne fin les entreprises les plus périlleuses et les plus délicates en apparence. Il fut, avec l'illustre P. Ryllo, et, plus tard, le P. Estève et le P. Canuti, le fondateur de la mission actuelle des Jésuites dans le Liban. Il a vu croître successivement, sous ses yeux, cette grande œuvre, commencée par de si habiles ouvriers. L'activité infatigable des Pères a ouvert dans la Syrie

Digitized by Google

lieu qui avait été le témoin de leur apostolat et de leur courage.

L'église épiscopale des Grecs, voisine de la maison des Pères, et renommée par sa magnificence ; les autres églises de la ville, les édifices publics, les maisons particulières, tout se montrait à nous sous les apparences de la dévastation la plus complète. A la différence de Deir-el-Kamar, où presque tous les hommes avaient péri, la population de Zahleh était déjà rentrée toute entière dans ses murs. Elle s'était remise immédiatement à l'œuvre. Il ne fallait qu'aider ses efforts pour voir en peu de temps la ville réparée. Nous avions résolu d'y établir un comité, et sa composition était ainsi réglée d'avance : le capitaine Soviche, président, le P. Fenech, vice-président, le P. Riccadonna, trésorier ; les membres du comité étaient pris dans les catégories que nous avons déjà indiquées pour ceux de Deir-el-Kamar et de Saïda. Ils ont reçu de nous cent vingt mille francs.

La rapidité avec laquelle ce comité a opéré tient presque du prodige. Les bois nécessaires pour les constructions ont été achetés par lui, et donnés à tous les habitants pauvres. A l'heure qu'il est Zahleh est entièrement rebâti. Le même comité a également étendu son action sur Baalbeck et sur les villages chrétiens qui l'environnent.

Nous avions reçu l'hospitalité à Zahleh dans une pauvre chambre du faubourg de Maalakah, actuellement occupée par les jésuites, et seul reste de l'habitation d'une communauté indigène de femmes, qui se trouvait transportée à Ghazir. Cette communauté a pour fondateur l'un des missionnaires les plus éminents de la compagnie de Jésus, le P. Riccadonna. Agé de plus de soixante ans, dont trente se sont écoulés en Syrie, le P. Riccadonna conserve dans sa verte vieillesse toute l'ardeur d'une âme jeune. Le zèle ardent qui le dévore, sa connaissance intime de la langue et des mœurs du pays, lui ont fait mener à bonne fin les entreprises les plus périlleuses et les plus délicates en apparence. Il fut, avec l'illustre P. Ryllo, et, plus tard, le P. Estève et le P. Canuti, le fondateur de la mission actuelle des Jésuites dans le Liban. Il a vu croître successivement, sous ses yeux, cette grande œuvre, commencée par de si habiles ouvriers. L'activité infatigable des Pères a ouvert dans la Syrie

quatre missions et un collège, dont je parlerai dans la suite. Leur esprit de dévouement, de zèle ardent, les rend admirablement propres à ces travaux de l'apostolat. Aussi ont-ils obtenu partout de merveilleux succès. 11 ne leur manquait que la consécration du sang. Us viennent de l'obtenir dans le dernier massacre, et à Zahleb même, ainsi que je viens de le dire. C'est aussi dans cette ville qu'ils ont fondé la communauté dont je parlais tout à l'heure, la communauté des Sœurs de la Mission. Ces sœurs, comme leur nom l'indique, ne sont autre chose que des femmes, et des femmes arabes, missionnaires. Elles se répandent, deux à deux, dans les villages, afin d'y faire des instructions religieuses, des catéchismes, au peuple, dont le grand mal, comme on sait, est l'ignorance. Lorsque la semence est tombée sur une bonne terre, elles s'établissent dans le pays et y fondent des écoles. Elles avaient, au moment des massacres, vingt établissements de ce genre. Tout a été détruit ; elles ont couru ellesmêmes les périls les plus grands. Mais grâce à leur présence d'esprit, à leur courage, elles ont échappé saines et sauves. Seulement tout était perdu, anéanti. Les écoles détruites ne pouvaient plus se rouvrir; la maison-mère ne pouvait plus recevoir les sœurs. J'ai donné au P. Riccadonna vingt mille francs pour les rétablir, et je sais que les chrétiens des villages où elles sont retournées nous bénissent de les leur avoir rendues. Une dernière étape, la plus douloureuse de toutes, nous restait ù faire. Je voulais aller à Damas. Les rumeurs les plus contradictoires circulaient sur la situation des. chrétiens dans cette ville, et sur les dangers auxquels ils pouvaient être en butte. On nous disait même qu'il ne serait pas prudent pour moi d'y paraître en habit de prêtre français, et je dus, pour obéir à ces conseils, prendre le costume du pays. Nous parûmes de Zahleh le premier dimanche de décembre vers cinq heures du malin. J'avais célébré la messe, avant le jour, dans la chapelle des Jésuites. Nous comptions arriver à Dimas dans l'après-midi et nous y reposer jusqu'au lendemain. Le temps, qui était fort mauvais, retarda un peu notre marche. Nous parvînmes, vers quatre heures, à ce village, situé ù six lieues de Digitized by Google

quatre missions et un collége, dont je parlerai dans la suite. Leur esprit de dévouement, de zèle ardent, les rend admirablement propres à ces travaux de l'apostolat. Aussi ont-ils obtenu partout de merveilleux succès. Il ne leur manquait que la consécration du sang. Ils viennent de l'obtenir dans le dernier massacre, et à Zahleh même, ainsi que je viens de le dire.

C'est aussi dans cette ville qu'ils ont fondé la communauté dont je parlais tout à l'heure, la communauté des Sœurs de la Mission.

Ces sœurs, comme leur nom l'indique, ne sont autre chose que des femmes, et des femmes arabes, missionnaires. Elles se répandent, deux à deux, dans les villages, afin d'y faire des instructions religieuses, des catéchismes, au peuple, dont le grand mal, comme on sait, est l'ignorance. Lorsque la semence est tombée sur une bonne terre, elles s'établissent dans le pays et y fondent des écoles. Elles avaient, au moment des massacres, vingt établissements de ce genre. Tout a été détruit; elles ont couru elles-mêmes les périls les plus grands. Mais grâce à leur présence d'esprit, à leur courage, elles ont échappé saines et sauves. Seulement tout était perdu, anéanti. Les écoles détruites ne pouvaient plus se rouvrir; la maison-mère ne pouvait plus recevoir les sœurs. J'ai donné au P. Riccadonna vingt mille francs pour les rétablir, et je sais que les chrétiens des villages où elles sont retournées nous bénissent de les leur avoir rendues.

Une dernière étape, la plus douloureuse de toutes, nous restait à faire. Je voulais aller à Damas. Les rumeurs les plus contradictoires circulaient sur la situation des chrétiens dans cette ville, et sur les dangers auxquels ils pouvaient être en butte. On nous disait même qu'il ne serait pas prudent pour moi d'y paraître en habit de prêtre français, et je dus, pour obéir à ces conseils, prendre le costume du pays.

Nous partîmes de Zahleh le premier dimanche de décembre vers cinq heures du matin. J'avais célébré la messe, avant le jour, dans la chapelle des Jésuites. Nous comptions arriver à Dimas dans l'après-midi et nous y reposer jusqu'au lendemain. Le temps, qui était fort mauvais, retarda un peu notre marche. Nous parvînmes, vers quatre heures, à ce village, situé à six lieues de

— 45 — Damas. Arrivés là, impossible de trouver un gîte. Un détachement de soldats turcs y tenait, pour le moment, garnison. Nous étions, du reste, escortés nous-mêmes par quatre soldats de la même armée, que Fuad-Pacha nous avait donnés. Après un moment d'hésitation, nous nous décidâmes à poursuivre notre route. C'était une grave imprudence, car il ne s'en est pas fallu de beaucoup que cette journée ne finit pour nous d'une manière tragique. Après une heure environ de marche au delà de Dimas, nous fûmes surpris tout-à-coup par un violent orage. La nuit venait; nos montures, fatiguées d'une longue course, ne marchaient qu'avec peine sur le terrain glissant de la montagne. J'avais encore mon bras en écharpe, par suite de l'accident de Hamana. Je montais un de ces ânes du pays, presque aussi solides et plus doux que les chevaux. Mais après quelques instants il me refusa son service. Je voulus le forcer pour hâter le pas et échapper aux torrents de pluies qui nous menaçaient, il ne tarda pas à rouler par terre, et je me relevai tout meurtri. Impossible de songer à le remonter. Je marchai donc à pied dans les chemins affreux dont j'ai déjà parlé. L'obscurité cependant était complètement venue. Notre drogman avait pris les devants pour nous chercher assistance. Nous étions seuls, le docteur Jaulerry et moi, avec les quatre soldats turcs, dont nous ü'entendions pas le langage et qui ne comprenaient pas un mot du nôtre. Qu'arriva-t-il à notre escorte; s'égara-t-elle à dessein, ou par mégarde? Je l'ignore. Toujours est-il qu'après avoir marché plusieurs heures par une pluie battante, au milieu des éclairs qui seuls dirigeaient.notre course, à travers les précipices, après être tombé vingt fois et avoir roulé dans cent fondrières; rien, ni bruit ni lumières, ne nous indiquait l'approche de Damas. Nous avions traversé une rivière ayant de l'eau jusqu'à mi-jambes. Nos vêtements étaient trempés par la pluie; je m'étais blessé en tombant, comme je l'ai dit plus haut; il était impossible, en un mot, d'être dans un plus piteux équipage. 11 était dix heures du soir lorsque nous aperçûmes de loin les premières lumières de Damas. Une heure nous en séparait encore, Digitized by Google

Damas. Arrivés là, impossible de trouver un gîte. Un détachement de soldats turcs y tenait, pour le moment, garnison. Nous étions, du reste, escortés nous-mêmes par quatre soldats de la même armée, que Fuad-Pacha nous avait donnés.

Après un moment d'hésitation, nous nous décidâmes à poursuivre notre route. C'était une grave imprudence, car il ne s'en est pas fallu de beaucoup que cette journée ne finît pour nous d'une manière tragique.

Après une heure environ de marche au delà de Dimas, nous fûmes surpris tout-à-coup par un violent orage. La nuit venait; nos montures, fatiguées d'une longue course, ne marchaient qu'avec peine sur le terrain glissant de la montagne. J'avais encore mon bras en écharpe, par suite de l'accident de Hamana. Je montais un de ces ânes du pays, presque aussi solides et plus doux que les chevaux. Mais après quelques instants il me refusa son service. Je voulus le forcer pour hâter le pas et échapper aux torrents de pluies qui nous menaçaient, il ne tarda pas à rouler par terre, et je me relevai tout meurtri. Impossible de songer à le remonter. Je marchai donc à pied dans les chemins affreux dont j'ai déjà parlé.

L'obscurité cependant était complétement venue. Notre drogman avait pris les devants pour nous chercher assistance. Nous étions seuls, le docteur Jaulerry et moi, avec les quatre soldats turcs, dont nous n'entendions pas le langage et qui ne comprenaient pas un mot du nôtre. Qu'arriva-t-il à notre escorte; s'égara-t-elle à dessein, ou par mégarde? Je l'ignore. Toujours est-il qu'après avoir marché plusieurs heures par une pluie battante, au milieu des éclairs qui seuls dirigeaient notre course, à travers les précipices, après être tombé vingt fois et avoir roulé dans cent fondrières; rien, ni bruit ni lumières, ne nous indiquait l'approche de Damas. Nous avions traversé une rivière ayant de l'eau jusqu'à mi-jambes. Nos vêtements étaient trempés par la pluie; je m'étais blessé en tombant, comme je l'ai dit plus haut; il était impossible, en un mot, d'être dans un plus piteux équipage.

Il était dix heures du soir lorsque nous aperçûmes de loin les premières lumières de Damas. Une heure nous en séparait encore,

— -ÎG — «t quelle heure, mon Dieu ï et quel chemin pour descendre de la montagne ! et quel inextricable dédale que celui des rues de Sahlhié, l'un des faubourgs de Damas, pendant la nuit, sans lumière aucune, au milieu de crevasses pleines d'eau. Nos soldats turcs marchaient stupidement devant nous, sans se retourner une seule fois pour savoir si nous pouvions les suivre. J'étais tenté de frapper à une maison, comme j'avais été tenté de le faire aussi, en traversant deux villages musulmans de la montagne. Mais l'incertitude de l'accueil qui nous serait fait dans un pareil moment, lorsqu'on reconnaîtrait en nous des chrétiens, me retenait toujours. Enfin, après une demi-heure de ces tristes ruelles, nous étions à l'une des portes de Damas. Ce fut peut-être pour nous le moment le plus périlleux. H fallut, pour entrer, un quart d'heure de pourparlers avec l'officier turc qui gardait la porte, et qui, du haut d'une petite croisée prudemment placée au troisième étage, nous fit subiMin long interrogatoire. Pendant ce temps, nos vêtements trempés par la pluie, par la sueur, se refroidirent sur nous, et nous grelottions, lorsque nous nous remîmes en marche pour arriver à l'unique hôtel de Damas. Nous n'étions pas au bout de nos tribulations. 11 fallut s'arrêter à dix corps de garde, la ville étant en état de siège. 11 fallut faire ouvrir vingt portes de bazars, et, à chacune d'elles, stationner, jusqu'à ce que le portier se fût réveillé aux coups redoublés de notre guide et à ses cris assourdissants de : Ephta , Ephta. Enfin nous arrivâmes à l'auberge. Elle était tenue par un Grec. Il nous déclara qu'il ne pouvait nous recevoir, que sa maison était pleine, et tous les lits occupés par les commissaires européens et leur suite qui se trouvaient depuis la veille à Damas. Que faire? Il ■était difficile de trouver un autre gîte, et d'ailleurs nous étions si accablés qu'il me semblait impossible de faire un pas de plus. Lemaître de l'hôtel parlait italien, et j'avais fait de nécessité vertu en apprenant tant bien que mal celte langue, depuis mon arrivée en Orient. Je le suppliai tant, qu'il consentit à étendre deux matelas dans la pièce qui servait de salle à manger aux voyageurs. Nous nous couchâmes, à demi-morts, en proie à la fièvre. Il était près de minuit, et depuis environ vingt heures nous étions en marche, soit à cheval, soit à pied, sous une pluie glacée. Digitized by Google

et quelle heure, mon Dieu! et quel chemin pour descendre de la montagne! et quel inextricable dédale que celui des rues de Sahlhié, l'un des faubourgs de Damas, pendant la nuit, sans lumière aucune, au milieu de crevasses pleines d'eau. Nos soldats turcs marchaient stupidement devant nous, sans se retourner une seule fois pour savoir si nous pouvions les suivre. J'étais tenté de frapper à une maison, comme j'avais été tenté de le faire aussi, en traversant deux villages musulmans de la montagne. Mais l'incertitude de l'accueil qui nous serait fait dans un pareil moment, lorsqu'on reconnaîtrait en nous des chrétiens, me retenait toujours. Enfin, après une demi-heure de ces tristes ruelles, nous étions à l'une des portes de Damas.

Ce fut peut-être pour nous le moment le plus périlleux. Il fallut, pour entrer, un quart d'heure de pourparlers avec l'officier turc qui gardait la porte, et qui, du haut d'une petite croisée prudemment placée au troisième étage, nous fit subir un long interrogatoire. Pendant ce temps, nos vêtements trempés par la pluie, par la sueur, se refroidirent sur nous, et nous grelottions, lorsque nous nous remîmes en marche pour arriver à l'unique hôtel de Damas. Nous n'étions pas au bout de nos tribulations. Il fallut s'arrêter à dix corps de garde, la ville étant en état de siége. Il fallut faire ouvrir vingt portes de bazars, et, à chacune d'elles, stationner, jusqu'à ce que le portier se fût réveillé aux coups redoublés de notre guide et à ses cris assourdissants de : *Ephta*, *Ephta*.

Enfin nous arrivâmes à l'auberge. Elle était tenue par un Grec. Il nous déclara qu'il ne pouvait nous recevoir, que sa maison était pleine, et tous les lits occupés par les commissaires européens et leur suite qui se trouvaient depuis la veille à Damas. Que faire? Il était difficile de trouver un autre gîte, et d'ailleurs nous étions si accablés qu'il me semblait impossible de faire un pas de plus.

Le maître de l'hôtel parlait italien, et j'avais fait de nécessité vertu en apprenant tant bien que mal cette langue, depuis mon arrivée en Orient. Je le suppliai tant, qu'il consentit à étendre deux matelas dans la pièce qui servait de salle à manger aux voyageurs. Nous nous couchâmes, à demi-morts, en proie à la fièvre. Il était près de minuit, et depuis environ vingt heures nous étions en marche, soit à cheval, soit à pied, sous une pluie glacée.

— 47 — Comme nous renions de nous coucher, notre drogman arriva. Il était venu à Damas, après nous avoir quitté, et inquiet de ne point nous voir paraître , il s'était adressé au consul de France, M. Outrey, qui avait obligeamment mis à sa disposition un kawas de son consulat, des hommes, des chevaux, des lanternes ; et le tout accompagné d'un officier turc s'était mis à notre recherche • dans la montagne. Ils revenaient tout inquiets, n'ayant trouvé nos traces nulle part. Enfin tout s'arrangea, grâce à la protection de Dieu. Après deux ou trois jours de repos complet, il ne nous restait plus qu'un souvenir de cette aventure, qui aurait pu être aisément mortelle. Dès que nous pûmes sortir, notre premier soin fut de nous rendre, conduits par l'un de MM. les drogmans du consulat de France, dans le quartier autrefois habité par les chrétiens. Je n'ai vu nulle part un pareil spectacle. La ville chrétienne, on peut la nommer ainsi, car elle formait un quartier absolument distinct, comptait environ trente mille habitants, et deux mille maisons; des églises, des monastères, entre autres ceux des Lazaristes, des Sœurs de la Charité et des Franciscains. Sur ces trente mille chrétiens, huit mille environ avaient péri, massacrés dans la ville même, ou égorgés dans leur fuite. Des maisons où ilsdemeuraient, pasune seule n'était restée debout. Elles étaient toutes détruites, rasées, de telle sorte, qu'il n'en restait plus un seul débris qui fût habitable; et, de ces débris mêmes, tout ce qui pouvait être d'une valeur quelconque avait été enlevé. Le bois, le fer des portes, des fenêtres mêmes, avaient été arrachés. 11 n'y a pas lieu de s'étonner de ce vandalisme lorsqu'on sait que le pillage a duré vingt-deux jours, sans répression. Les habitants de Damas ont commencé, en pillant tous les objets précieux. Ceux des faubourgs sont venus ensuite, puis ceux des villages environnants, et enfin les Bédouins mêmes sont accourus du désert, pour prendre part à cette immense curée. Nous voulûmes monter au sommet d'un minaret bâti, suivant l'usage, au milieu du quartier chrétien, et que les Turcs avaient religieusement épargné. Nous pouvions embrasser ainsi d'un seul coup d'œil cet ensemble de désolation. On eût dit qu'un immense Digitized by Google

Comme nous venions de nous coucher, notre drogman arriva. Il était venu à Damas, après nous avoir quitté, et inquiet de ne point nous voir paraître, il s'était adressé au consul de France, M. Outrey, qui avait obligeamment mis à sa disposition un kawas de son consulat, des hommes, des chevaux, des lanternes; et le tout accompagné d'un officier turc s'était mis à notre recherche dans la montagne. Ils revenaient tout inquiets, n'ayant trouvé nos traces nulle part.

Enfin tout s'arrangea, grâce à la protection de Dieu. Après deux ou trois jours de repos complet, il ne nous restait plus qu'un souvenir de cette aventure, qui aurait pu être aisément mortelle.

Dès que nous pûmes sortir, notre premier soin fut de nous rendre, conduits par l'un de MM. les drogmans du consulat de France, dans le quartier autrefois habité par les chrétiens. Je n'ai vu nulle part un pareil spectacle. La ville chrétienne, on peut la nommer ainsi, car elle formait un quartier absolument distinct, comptait environ trente mille habitants, et deux mille maisons; des églises, des monastères, entre autres ceux des Lazaristes, des Sœurs de la Charité et des Franciscains.

Sur ces trente mille chrétiens, huit mille environ avaient péri, massacrés dans la ville même, ou égorgés dans leur fuite. Des maisons où ils demeuraient, pas une seule n'était restée debout. Elles étaient toutes détruites, rasées, de telle sorte, qu'il n'en restait plus un seul débris qui fût habitable; et, de ces débris mêmes, tout ce qui pouvait être d'une valeur quelconque avait été enlevé. Le bois, le fer des portes, des fenêtres mêmes, avaient été arrachés. Il n'y a pas lieu de s'étonner de ce vandalisme lorsqu'on sait que le pillage a duré *vingt-deux jours*, sans répression. Les habitants de Damas ont commencé, en pillant tous les objets précieux. Ceux des faubourgs sont venus ensuite, puis ceux des villages environnants, et enfin les Bédouins mêmes sont accourus du désert, pour prendre part à cette immense curée.

Nous voulûmes monter au sommet d'un minaret bâti, suivant l'usage, au milieu du quartier chrétien, et que les Turcs avaient religieusement épargné. Nous pouvions embrasser ainsi d'un seul coup d'œil cet ensemble de désolation. On eût dit qu'un immense

— 48 — tremblement de terre avait arraché violemment toutes ces maisons de leurs fondements et les avait lancées les unes contre les autres, il ne restait nulle part trace de construction régulière. Les rues avaient disparu presque partout sous les décombres. Un seul édifice restait debout, comme un vivant reproche à l'ingratitude et au fanatisme des musulmans : c'était celui des Sœurs de la Charité, où ils étaient venus tant de fois recevoir des secours, faire soigner leurs plaies, et qu'ils avaient pillé comme les autres. Ils ne l'avaient point renversé, il est vrai, mais les traces de flammes empreintes au-dessus de toutes les embrasures montraient qu'ils n'avaient même point su respecter la demeure de leurs bienfaitrices. Le récit des massacres de Damas, des atrocités sans nom, des infamies de tout genre commises sans honte sur des femmes, des vieillards, des enfants sans défense, a retenti dans toutes nos feuilles publiques; ce n'est pas ici le lieu de le recommencer. Nous avons appris cependant de la bouche des témoins, des victimes de ces excès, des détails pleins d'horreur. Nous avons vu, de nos yeux, les cadavres à demi dévorés par les chiens, restant sans sépulture sous les décombres des maisons renversées. Nous avons su qu'à l'heure même où nous étions là, près de cinq mois après les massacres, cinq ou six cents femmes chrétiennes, enlevées par la violence, étaient encore enfermées dans les harems, ou perdues au milieu des Bédouins du désert, sans que l'on pût en retrouver les traces. Nous avons appris aussi les traits, admirables d'héroïsme, de chrétiens qui, pouvant sauver leur vie par l'apostasie, avaient préféré la mort à la perte de leur foi. En descendant du minaret où nous étions montés, nous nous étions dirigés vers le couvent des Franciscains; je veux dire vers ses ruines. Là se trouvaient au moment.de ces massacres huit religieux espagnols, bien dignes par leur courage de représenter cette nation si catholique et si généreuse, qui fournit, elle aussi, des martyrs au Ton-king et à la Cochinchine. Aux premiers cris de mort, les religieux s'étaient enfermés dans leur monastère. Ils entendaient chanter par la populace le chant d'extermination : « Ah ! qu'il est doux de verser le sang des chréDigitized by Google

626

tremblement de terre avait arraché violemment toutes ces maisons de leurs fondements et les avait lancées les unes contre les autres. Il ne restait nulle part trace de construction régulière. Les rues avaient disparu presque partout sous les décombres. Un seul édifice restait debout, comme un vivant reproche à l'ingratitude et au fanatisme des musulmans : c'était celui des Sœurs de la Charité, où ils étaient venus tant de fois recevoir des secours, faire soigner leurs plaies, et qu'ils avaient pillé comme les autres. Ils ne l'avaient point renversé, il est vrai, mais les traces de flammes empreintes au-dessus de toutes les embrasures montraient qu'ils n'avaient même point su respecter la demeure de leurs bienfaitrices.

Le récit des massacres de Damas, des atrocités sans nom, des infamies de tout genre commises sans honte sur des femmes, des vieillards, des enfants sans défense, a retenti dans toutes nos feuilles publiques; ce n'est pas ici le lieu de le recommencer. Nous avons appris cependant de la bouche des témoins, des victimes de ces excès, des détails pleins d'horreur. Nous avons vu, de nos yeux, les cadavres à demi dévorés par les chiens, restant sans sépulture sous les décombres des maisons renversées. Nous avons su qu'à l'heure même où nous étions là, près de cinq mois après les massacres, cinq ou six cents femmes chrétiennes, enlevées par la violence, étaient encore enfermées dans les harems, ou perdues au milieu des Bédouins du désert, sans que l'on pût en retrouver les traces.

Nous avons appris aussi les traits, admirables d'héroïsme, de chrétiens qui, pouvant sauver leur vie par l'apostasie, avaient préféré la mort à la perte de leur foi.

En descendant du minaret où nous étions montés, nous nous étions dirigés vers le couvent des Franciscains; je veux dire vers ses ruines. Là se trouvaient au moment de ces massacres huit religieux espagnols, bien dignes par leur courage de représenter cette nation si catholique et si généreuse, qui fournit, elle aussi, des martyrs au Ton-king et à la Cochinchine.

Aux premiers cris de mort, les religieux s'étaient enfermés dans leur monastère. Ils entendaient chanter par la populace le chant d'extermination : « Ah ! qu'il est doux de verser le sang des chré-

— 49 — tiens, qu’il est doux de le verser î # On vint au nom d’Abd-elKader leur proposer de les conduire dans la citadelle, ou dans la maison de l’émir, ils refusèrent, voulant rester jusqu’à la fin, suivant le titre qu’ils portent en Orient, les gardiens de leur sanctuaire. ils savaient à quoi ils s’exposaient en agissant ainsi. Quelques heures après, une horde furieuse faisait le siège du couvent. La porte résistait, on y mit le feu ; elle succomba enfin ; et les assassins, entrant au milieu des flots de flammes et de fumée, trouvèrent les religieux qui les atteudaient. a Faites-vous Turcs, leur crièrent ces fanatiques, et vous vivrez. » — o Nous sommes chrétiens, » répondirent-ils simplement, et, à l’instant, ils furent égorgés. Au milieu du'petit jardin du couvent, se trouvait un puits profond, comme dans la plupart des maisons de la ville. On nous y conduisit à travers les ruines ; et, au fond, revêtus encore de leurs vêtements en lambeaux, nous aperçûmes les cadavres des martyrs !... Qu’ils intercèdent auprès de Dieu pour ce pauvre peuple auquel ils sont venus sacrifier leur vie. Hélas ! les chrétiens de Damas avaient à cette époque bien besoin d’intercessions et de secours. Un tiers d’entre eux était massacré, comme nous l’avons dit; la moitié de ceux qui restaient, avait cherché un refuge à Beyrouth, où ils vivaient de la charité publique. Le reste se trouvait encore à Damas avec des chrétiens de llasbaya et de Rachaya, qui se croyaient moins malheureux et moins en péril au milieu de ces ruines, qu’entre les Druses et les Musulmans de leurs districts. On en comptait eu tout environ neuf mille, Grecs catholiques, Grecs schismatiques, Syriens, Arméniens et Maronites. Ces pauvres gens n’avaient plus de demeure. Pour les loger, Fuad-Pacha, sur les instances des commissaires européens, avait forcé les musulmans d’un quartier de la ville à quitter leurs demeures, et à les céder aux chrétiens. Ils étaient donc entassés dans ces maisons, exposés à en rencontrer les propriétaires, qui se vengeaient par des menaces, pour l’avenir, de l’incommodité que leur causaient, disaient-ils , ces chiens de chrétiens. Du reste, ces menaces et ce sentiment étaient universels; ils n’ont fait que se développer dans la suite, d’une façon tellement alarmante, que l’émigration vers Beyrouth a reavkil 1801. s. UL * Digitized by Google

tiens, qu'il est doux de le verser ! » On vint au nom d'Abd-el-Kader leur proposer de les conduire dans la citadelle, ou dans la maison de l'émir. Ils refusèrent, voulant rester jusqu'à la fin, suivant le titre qu'ils portent en Orient, les gardiens de leur sanctuaire. Ils savaient à quoi ils s'exposaient en agissant ainsi. Quelques heures après, une horde furieuse faisait le siége du couvent. La porte résistait, on y mit le feu ; elle succomba enfin ; et les assassins, entrant au milieu des flots de flammes et de fumée, trouvèrent les religieux qui les attendaient. « Faites-vous Turcs, leur crièrent ces fanatiques, et vous vivrez. » — « Nous sommes chrétiens, » répondirent-ils simplement, et, à l'instant, ils furent égorgés.

Au milieu du petit jardin du couvent, se trouvait un puits profond, comme dans la plupart des maisons de la ville. On nous y conduisit à travers les ruines ; et, au fond, revêtus encore de leurs vêtements en lambeaux, nous aperçûmes les cadavres des martyrs !... Qu'ils intercèdent auprès de Dieu pour ce pauvre peuple auquel ils sont venus sacrifier leur vie.

Hélas ! les chrétiens de Damas avaient à cette époque bien besoin d'intercessions et de secours. Un tiers d'entre eux était massacré, comme nous l'avons dit ; la moitié de ceux qui restaient, avait cherché un refuge à Beyrouth, où ils vivaient de la charité publique. Le reste se trouvait encore à Damas avec des chrétiens de Hasbaya et de Rachaya, qui se croyaient moins malheureux et moins en péril au milieu de ces ruines, qu'entre les Druses et les Musulmans de leurs districts. On en comptait en tout environ neuf mille, Grecs catholiques, Grecs schismatiques, Syriens, Arméniens et Maronites. Ces pauvres gens n'avaient plus de demeure. Pour les loger, Fuad-Pacha, sur les instances des commissaires européens, avait forcé les musulmans d'un quartier de la ville à quitter leurs demeures, et à les céder aux chrétiens. Ils étaient donc entassés dans ces maisons, exposés à en rencontrer les propriétaires, qui se vengeaient par des menaces, pour l'avenir, de l'incommodité que leur causaient, disaient-ils, ces *chiens de chrétiens*. Du reste, ces menaces et ce sentiment étaient universels ; ils n'ont fait que se développer dans la suite, d'une façon tellement alarmante, que l'émigration vers Beyrouth a re-

al* — 50 — commencé dans de larges proportions, et que bientôt, sans doute, il n'y aura plus un seul chrétien à Damas. Il fallait organiser, pour cette ville et se3 faubourgs, un système de secours semblable à celui que nous avions établi sur les autres points dévastés. Ici, il est vrai, il n'y avait pas de maisons à reconstruire, les chrétiens étaient logés pour le moment, et les Commissaires réclamaient, pour l'avenir, la reconstruction de la ville chrétienne aux frais du gouvernement ottoman. Ce gouvernement distribuait aussi aux chrétiens une maigre subvention journalière. Cinquante mille francs furent immédiatement donnés par nous pour secourir les plus malheureux. M. Outrey, consul de France à Damas, à l'énergie et au dévouement duquel les chrétiens doivent une si grande reconnaissance, avait bien voulu accepter la présidence du comité. Le digne chancelier, M. Lanusse, qui avait fait preuve de tant de courage et d'habileté au moment des massacres, et avait préservé le consulat d'une ruine imminente; Mgr Ambrosios, évêque grec et vicaire du patriarche ; un franciscain, un lazariste, un jésuite, le curé maronite devaient être les membres de la commission. L'esprit juste et élevé du consul de Damas, sa bienveillance, les sentiments de commisération profonde qu'il ressentait pour les chrétiens, nous étaient un garant de la sage direction qu'il a su donner à nos aumônes, distribuées par lui, comine toutes celles dont nous étions les dépositaires, sans distinction de communion ni de rite, et à la satisfaction de tous. Avant de quitter Damas, où j'avais passé huit jours, je crus avoir à remplir, au nom de ceux qui m'envoyaient, un devoir auquel je me sentais du reste disposé par mon cœur. Je venais, en effet, secourir nos malheureux frères, et si j'en trouvais encore à Damas qui pussent profiter de ces secours, je le devais à la protection d'un homme qui s'est fait un nom dans nos guerres d'Afrique, mais qui a encore grandi dans l'opinion, en défendant, durant des jours funèbres, nos coreligionnaires d'Orient. J'ai raconté déjà, dans une lettre rendue publique, ma visite à Abd-el-Kader. Je ne puis que reproduire ici le récit que j'en ai déjà fait : « Je n'oublirai pas aisément, disais-je, l'entrevue que j'eus alors Digitized by Google

478

commencé dans de larges proportions, et que bientôt, sans doute, il n'y aura plus un seul chrétien à Damas.

Il fallait organiser, pour cette ville et ses faubourgs, un système de secours semblable à celui que nous avions établi sur les autres points dévastés. Ici, il est vrai, il n'y avait pas de maisons à reconstruire, les chrétiens étaient logés pour le moment, et les Commissaires réclamaient, pour l'avenir, la reconstruction de la ville chrétienne aux frais du gouvernement ottoman. Ce gouvernement distribuait aussi aux chrétiens une maigre subvention journalière. Cinquante mille francs furent immédiatement donnés par nous pour secourir les plus malheureux.

M. Outrey, consul de France à Damas, à l'énergie et au dévouement duquel les chrétiens doivent une si grande reconnaissance, avait bien voulu accepter la présidence du comité. Le digne chancelier, M. Lanusse, qui avait fait preuve de tant de courage et d'habileté au moment des massacres, et avait préservé le consulat d'une ruine imminente; Mgr Ambrosios, évêque grec et vicaire du patriarche; un franciscain, un lazariste, un jésuite, le curé maronite devaient être les membres de la commission. L'esprit juste et élevé du consul de Damas, sa bienveillance, les sentiments de commisération profonde qu'il ressentait pour les chrétiens, nous étaient un garant de la sage direction qu'il a su donner à nos aumônes, distribuées par lui, comme toutes celles dont nous étions les dépositaires, sans distinction de communion ni de rite, et à la satisfaction de tous.

Avant de quitter Damas, où j'avais passé huit jours, je crus avoir à remplir, au nom de ceux qui m'envoyaient, un devoir auquel je me sentais du reste disposé par mon cœur. Je venais, en effet, secourir nos malheureux frères, et si j'en trouvais encore à Damas qui pussent profiter de ces secours, je le devais à la protection d'un homme qui s'est fait un nom dans nos guerres d'Afrique, mais qui a encore grandi dans l'opinion, en défendant, durant des jours funèbres, nos coreligionnaires d'Orient. J'ai raconté déjà, dans une lettre rendue publique, ma visite à Abd-el-Kader. Je ne puis que reproduire ici le récit que j'en ai déjà fait :

« Je n'oublirai pas aisément, disais-je, l'entrevue que j'eus alors

— 51 — avec l'Émir. Sa figure calme, douce et modeste, sa parole grave et ferme, l'esprit de justice et d'inébranlable fermeté qui paraissait dans tous ses discours, répondaient à l'idée que, d'avance, je m'étais faite de lui. J'étais le premier prêtre français qui l'approchât, le premier même qui fût entré à Damas, depuis les massacres. Un de nos plus illustres prélats m'avait chargé, en partant, de lui rappeler des souvenirs de son voyage en France, et de lui dire que sa conduite si noble ne l'avait point surpris, car il n'avait jamais connu d'homme qui pratiquât mieux la justice naturelle. Je m'acquittai de ce message et d'autres encore exprimant la même pensée, et l'Émir avec une rare modestie, se frappant la poitrine à la manière arabe, me répondit : « J'ai fait mon devoir et je ne mérite pas d'éloges pour cela, o Je suis seulement très-heureux qu'en France on soit content » de ce que j'ai fait, car j'aime la France, et je me souviens de » tout ce que j'en ai reçu. » » Je lui demandai alors s'il ne préférait pas le séjour de la Syrie à notre ciel brumeux et à notre froide température, » — Ah! me dit-il, le ciel d'Amboiseest beau, maispas aussi beau que celui de la Syrie : — mais le ciel de Pau me rappelait le mien. J'en ai gardé un biendoux souvenir. Je me rappelle combien aussi on a été bon pour moi dans votre pays. » » Et comme je lui parlais de Madame la comtessede B , si connue, dans cette dernière ville, pour sa charité aimable et douce, qui m'avait aussi prié de la rappeler à l'Émir : » — J'ai reçu une lettre d'elle, me dit-il, c'est la femme la plus parfaite que l'on puisse rencontrer. Je n'oublierai jamais tous les services qu'elle m'arendus, lorsque, moi aussi, j'étais malheureux, à Pau, et tout ce qu'elle a fait pour mes enfants. Je veux lui envoyer un souvenir et je vous le remettrai pour elle. — Je voudrais pouvoir en envoyer de même à tous ceux que j'ai connus. » b La conversation changea ensuite et porta sur les événements de Syrie et sur la part que lui-même y avait prise. Je l'écoutais avec admiration et avec bonheur parler, lui, musulman sincère, un langage que le christianisme n'eût pas désavoué. Lorsque je me levai pour sortir, il s'avança vers moi et me tendit Digitized by Google

avec l'Émir. Sa figure calme, douce et modeste, sa parole grave et ferme, l'esprit de justice et d'inébranlable fermeté qui paraissait dans tous ses discours, répondaient à l'idée que, d'avance, je m'étais faite de lui. J'étais le premier prêtre français qui l'approchât, le premier même qui fût entré à Damas, depuis les massacres. Un de nos plus illustres prélats m'avait chargé, en partant, de lui rappeler des souvenirs de son voyage en France, et de lui dire que sa conduite si noble ne l'avait point surpris, car il n'avait jamais connu d'homme qui pratiquât mieux la justice naturelle. Je m'acquittai de ce message et d'autres encore exprimant la même pensée, et l'Émir avec une rare modestie, se frappant la poitrine à la manière arabe, me répondit :

« J'ai fait mon devoir et je ne mérite pas d'éloges pour cela. » Je suis seulement très-heureux qu'en France on soit content » de ce que j'ai fait, car j'aime la France, et je me souviens de » tout ce que j'en ai reçu. »

» Je lui demandai alors s'il ne préférait pas le séjour de la Syrie à notre ciel brumeux et à notre froide température.

» — Ah! me dit-il, le ciel d'Amboise est beau, mais pas aussi beau que celui de la Syrie : — mais le ciel de Pau me rappelait le mien. J'en ai gardé un bien doux souvenir. Je me rappelle combien aussi on a été bon pour moi dans votre pays. »

» Et comme je lui parlais de Madame la comtesse de B....., si connue, dans cette dernière ville, pour sa charité aimable et douce, qui m'avait aussi prié de la rappeler à l'Émir :

» — J'ai reçu une lettre d'elle, me dit-il, c'est la femme la plus parfaite que l'on puisse rencontrer. Je n'oublierai jamais tous les services qu'elle m'a rendus, lorsque, moi aussi, j'étais malheureux, à Pau, et tout ce qu'elle a fait pour mes enfants. Je veux lui envoyer un souvenir et je vous le remettrai pour elle. — Je voudrais pouvoir en envoyer de même à tous ceux que j'ai connus. »

» La conversation changea ensuite et porta sur les événements de Syrie et sur la part que lui-même y avait prise. Je l'écoutais avec admiration et avec bonheur parler, lui, musulman sincère, un langage que le christianisme n'eût pas désavoué. Lorsque je me levai pour sortir, il s'avança vers moi et me tendit

— 52 — /, la main. Je me souvins que c'était la main qui avait protégé contre la mort nos frères malheureux, et je voulus la porter à mes lèvres en signe de reconnaissance et de respect, mais il ne le voulut pas souffrir de moi, quoiqu'il acceptât cet hommage de tous les autres, parce qu'il voyait en ma personne un ministre de Dieu. Je compris sa pensée et je lui dis : « Émir, le Dieu que je sers peut être aussi le vôtre; tous les hommes justes doivent être ses enfants. » » J'exprimais une espérance. — 11 me regarda fixement, et je le quittai plus ému que je ne le saurais dire. » Le lendemain je recevais de lui, par un des siens, un coffret de nacre sculpté, qu'il avait eu la délicatesse de faire venir de Bethléem, parce qu'il l'envoyait à une chrétienne. Ce présent, accompagné d'une lettre gracieuse, était destiné à Mme la comtesse de B... » Après cette démarche, et tout étant réglé pour le moment, nous dûmes songer au départ. Nous étions encore, mon compagnon de voyage et moi, sous l'influence de la fièvre. Le temps semblait aussi mauvais qu'à l'époque de notre venue : c'était alors pleine saison des pluies. Nous dûmes, pour échapper aux inconvénients réels d'un voyage à cheval, dans ces conditions, prendre, pour la route, deux larl-errouans, c'est-à-dire deux espèces de cages à poules, à fond de bois, recouvertes d'une toile cirée, et portées sur deux mulets, dont l'un précède et l'autre suit la machine. On est ainsi suspendu dans l'espace et ballotté comme sur la mer la plus orageuse: c'est l'équipage adopté par les pachas et les grands personnages. 11 faut avoir ainsi fait un voyage de trois jours pour se figurer ce que c'est qu'un pareil supplice. Et je ne parle pas encore des chutes au milieu des rochers, et des accidents de tout genre. Enfin, contre notre attente, nous arrivâmes sains et saufs en vue de Beyrouth, à la fin du troisième jour. Là, nous trouvâmes le R. P. de Damas, qui, informé de nos mésaventures, était venu à notre rencontre avec l'un des omnibus qui desservent la partie carrossable de la nouvelle route. Je demande pardon de tous ces détails, mais j'ai pensé qu'ils ne seraient pas inutiles, pour donner à nos souscripteurs une Digitized by Google

— 53 — idée plus juste du pays que nous visitions en leur nom, et aussi pour enlever à notre nomenclature l'aridité inséparable des chiffres, et des états de compte. Malgré l'organisation des six comités dont je viens de parler, quelques districts éloignés restaient encore en dehors .de notre action réparatrice. Il était impossible, par exemple, d'atteindre, par nos commissaires, les villages chrétiens du Hauran, dont les habitants, il est vrai, n'avaient pas été massacrés, mais que les Druses et les Bédouins avaient pillés complètement. Les malheureux représentants de cette population, perdue, pour ainsi dire, sur la lisière du désert, et éloignée de tout secours, étaient venus à Beyrouth pour implorer notre pitié. Je vois encore ces pauvres chrétiens, avec leurs costumes à demi sauvages, leurs machlahs en poil de chameaux, leurs kefflés noués par des cordes autour de leurs têtes, tels à peu près que nos peintres représentent les patriarches bibliques. On sait du reste que le Hauran est l'ancienne terre de Hus, la patrie de Job, et grâce à l'immutabilité de toutes choses en Orient, il est probable, en effet, que le costume de ces populations est à peu près celui d'Abraham et de Jacob. La mâle gravité de leur visage, leur longue barbe, leur tenue modeste et digne cependant, tout sert à compléter l'illusion. Les cinq chrétiens qui étaient venus vers moi me baisèrent les mains, et les portèrent ensuite à leurs fronts, à la manière orientale. Puis ils s'assirent, ou, pour mieux dire, s'agenouillèrent comme des suppliants. Je ne le pus souffrir : je les fis relever et placer près de nous, en leur disant :« Mes chers amis, venez; en vous voyant, il me semble voir les anciens patriarches. » Mais eux, se frappant la poitrine et courbant leur tête, me répondaient : « Non! non! les patriarches étaient des saints, et nous, nous ne sommes que des pécheurs. » Je dus les laisser à genoux et entendre ainsi le récit de leurs souffrances. Leur évêque revint avec eux le lendemain. Le P. Fenech, jésuite, dont j'ai déjà plusieurs fois parlé, et qui avait fait plusieurs missions dans le Hauran, les accompagnait aussi. Us me donnèrent d'un commun accord les détails les plus précis et les plus tristes sur leur misère. Les chrétiens avaient été obligés de Digitized by Google

idée plus juste du pays que nous visitions en leur nom, et aussi pour enlever à notre nomenclature l'aridité inséparable des chiffres, et des états de compte.

Malgré l'organisation des six comités dont je viens de parler, quelques districts éloignés restaient encore en dehors de notre action réparatrice. Il était impossible, par exemple, d'atteindre, par nos commissaires, les villages chrétiens du Hauran, dont les habitants, il est vrai, n'avaient pas été massacrés, mais que les Druses et les Bédouins avaient pillés complétement.

Les malheureux représentants de cette population, perdue, pour ainsi dire, sur la lisière du désert, et éloignée de tout secours, étaient venus à Beyrouth pour implorer notre pitié. Je vois encore ces pauvres chrétiens, avec leurs costumes à demi sauvages, leurs machlahs en poil de chameaux, leurs keffiés noués par des cordes autour de leurs têtes, tels à peu près que nos peintres représentent les patriarches bibliques. On sait du reste que le Hauran est l'ancienne terre de Hus, la patrie de Job, et grâce à l'immutabilité de toutes choses en Orient, il est probable, en effet, que le costume de ces populations est à peu près celui d'Abraham et de Jacob. La mâle gravité de leur visage, leur longue barbe, leur tenue modeste et digne cependant, tout sert à compléter l'illusion. Les cinq chrétiens qui étaient venus vers moi me baisèrent les mains, et les portèrent ensuite à leurs fronts, à la manière orientale. Puis ils s'assirent, ou, pour mieux dire, s'agenouillèrent comme des suppliants. Je ne le pus souffrir; je les fis relever et placer près de nous, en leur disant :« Mes chers amis, venez; en vous voyant, il me semble voir les anciens patriarches. » Mais eux, se frappant la poitrine et courbant leur tête, me répondaient: « Non ! non ! les patriarches étaient des saints, et nous, nous ne sommes que des pécheurs. » Je dus les laisser à genoux et entendre ainsi le récit de leurs souffrances.

Leur évêque revint avec eux le lendemain. Le P. Fenech, jésuite, dont j'ai déjà plusieurs fois parlé, et qui avait fait plusieurs missions dans le Hauran, les accompagnait aussi. Ils me donnèrent d'un commun accord les détails les plus précis et les plus tristes sur leur misère. Les chrétiens avaient été obligés de

livrer tout ce qu'ils possédaient pour racheter leur vie. Leurs récoltes de Tannée avaient été complètement pillées. Ce qui les désolait surtout, c'était de ne plus même avoir de blé pour la semence, et, par conséquent, d'avoir à redouter la famine même pour Tannée suivante. Je me laissai, comme on le pense bien, attendrir par ce tableau. 11 fut convenu que je leur donnerais trente mille francs; que cette somme serait remise à l'évêque ; que les chrétiens du Ilauran nommeraient des députés qui se rendraient à Damas avec le prélat; et que là, en présence de M. Outrey, notre consul, le partage serait fait entre les représentants de chaque village (1); ce qui fut exécuté. § V. — Les orphelinats. — Nombre des chrétiens massacrés. — Orphelins Anglais et Prussiens. — Apostasies. — Création des orphelinats. — M. de lleutivoglio. — M. Béclar. — Fuad-Pacha. — Les colleges. — Ghazir. — Antoura. — Rcmerclments des orphelins. — Dépenses. —Projet de faire venir des orphelins en France. — Objections graves. — Difficultés pratiques. — Moyen de les résoudre. J'ai fait secourir depuis, à diverses époques, de la même manière, les chrétiens de Djezzin, ceux du district d'Ackar, dans la province de Tripoli, les Arméniens de quelques villages détruits. On retrouvera ces détails mentionnés dans le compte général des dépenses. Je viens maintenant, et pour finir, à une des questions les plus graves que j'aie eu à résoudre dans le courant de ma mission. Je veux parler des orphelins. Je ne relèverai pas les attaques dont notre Œuvre a pu être l'objet à cette occasion. 11 me suffit pour en montrer la mauvaise foi du simple exposé des faits. On peut calculer, sans aucune exagération, que le nombre des chrétiens massacrés pendant les événements de Syrie s'élève au moins à quinze mille, et que celui des personnes mortes, depuis, de faim, de misère ou de maladie, est aujourd'hui double du premier. Et encore faut-il observer que la plupart des victimes (1) La population catholique du Ilauran s'élève à quatre mille âmes environ.
Digitized by Google

livrer tout ce qu'ils possédaient pour racheter leur vie. Leurs récoltes de l'année avaient été complétement pillées. Ce qui les désolait surtout, c'était de ne plus même avoir de blé pour la semence, et, par conséquent, d'avoir à redouter la famine même pour l'année suivante. Je me laissai, comme on le pense bien, attendrir par ce tableau. Il fut convenu que je leur donnerais trente mille francs; que cette somme serait remise à l'évêque; que les chrétiens du Hauran nommeraient des députés qui se rendraient à Damas avec le prélat; et que là, en présence de M. Outrey, notre consul, le partage serait fait entre les représentants de chaque village (1); ce qui fut exécuté.

§ V. — Les orphelinats. — Nombre des chrétiens massacrés. — Orphelins Anglais et Prussiens. — Apostasies. — Création des orphelinats. — M. de Bentivoglio. — M. Béclar. — Fuad-Pacha. — Les colléges. — Ghazir. — Antoura. — Remerciments des orphelins. — Dépenses. — Projet de faire venir des orphelins en France. — Objections graves. — Difficultés pratiques. — Moyen de les résoudre.

J'ai fait secourir depuis, à diverses époques, de la même manière, les chrétiens de Djezzin, ceux du district d'Ackar, dans la province de Tripoli, les Arméniens de quelques villages détruits. On retrouvera ces détails mentionnés dans le compte général des dépenses.

Je viens maintenant, et pour finir, à une des questions les plus graves que j'aie eu à résoudre dans le courant de ma mission. Je veux parler des orphelins.

Je ne relèverai pas les attaques dont notre Œuvre a pu être l'objet à cette occasion. Il me suffit pour en montrer la mauvaise foi du simple exposé des faits.

On peut calculer, sans aucune exagération, que le nombre des chrétiens massacrés pendant les événements de Syrie s'élève au moins à quinze mille, et que celui des personnes mortes, depuis, de faim, de misère ou de maladie, est aujourd'hui double du premier. Et encore faut-il observer que la plupart des victimes

(1) La population catholique du Hauran s'élève à quatre mille âmes environ.

 étaient des hommes valides, des pères de famille. On conçoit, dès lors, quelle quantité de femmes, d'enfants, sans appui, d'orphelins, ces tristes événements ont dû faire. Ces derniers s'élevaient, d'après les calculs les moins exagérés, à plus de vingt mille. Que faire de ces pauvres enfants, errant aux mains de leurs mères, sur les chemins de la montagne, dans les rues des villes du littoral? Fallait-il les laisser tous périr, comme je l'ai vu pour plusieurs, hélas! de mes propres yeux? Fallait-il les abandonner ù l'oisiveté et à la paresse, lorsqu'on pouvait espérer leur préparer, par quelques sacrifices, un avenir meilleur? Les enfants des familles jusque-là dans l'aisance, et maintenant ruinées, me brisaient le cœur, lorsque je les rencontrais ou qu'ils venaient chez moi tout déguenillés. Je me rappelle, entre autres, une pauvre veuve, une princesse, venant me conduire ses onze enfants et se mettant à genoux devant moi en pleurant et en me disant : « Prends-les, Père, fais-en ce que tu voudras, emmène-les avec » toi, qu'ils soient tes domestiques, mais moi je ne puis pas les » voir mourir de faim, sous mes yeux. » Qu'auriez-vous fait, mon frère? Comme moi, sans doute, vous auriez relevé la pauvre mère, et vous auriez pris les enfants. Mais ce danger, le danger de mourir de faim n'était pas le seul; un autre, non moins redoutable peut-être, menaçait encore ces enfants et leur peuple : la perle de leur foi. Jusqu'à ce moment, le catholicisme est la seule religion du Liban. Mais les derniers événements de Syrie offraient une occasion que l'Angleterre et la Prusse ne crurent pas devoir dédaigner (1). Des orphelinats furent ouverts à Beyrouth, à Jérusalem, à Nazareth pour y recevoir les orphelins grecs ou maronites et les préparer à l'apostasie. (1) Dans toutes les occasions que j'ai eues de blâmer l'action de l'Angleterre, dans ce mémoire, il est évident que je ne parle que de \' Angleterre officielle. Les catholiques du royaume-uni oui sur ces questions d'humanité et de religion les mêmes sentiments quo nous. Ils se sont associés fraternellement, et pour une large part, à notre action charitable, comme nous nous associons nous-mêmes au blâme mérité qu'ils adressent à leur gouvernement. Les chrétiens orientaux savent très-bien distinguer ces choses, et leur reconnaissance, comme notre vive sympathie, est acquise au nombreux parti qui a soutenu leur cause chez nos voisins.
Digitized by Google

étaient des hommes valides, des pères de famille. On conçoit, dès lors, quelle quantité de femmes, d'enfants, sans appui, d'orphelins, ces tristes événements ont dû faire. Ces derniers s'élevaient, d'après les calculs les moins exagérés, à plus de vingt mille.

Que faire de ces pauvres enfants, errant aux mains de leurs mères, sur les chemins de la montagne, dans les rues des villes du littoral? Fallait-il les laisser tous périr, comme je l'ai vu pour plusieurs, hélas! de mes propres yeux? Fallait-il les abandonner à l'oisiveté et à la paresse, lorsqu'on pouvait espérer leur préparer, par quelques sacrifices, un avenir meilleur? Les enfants des familles jusque-là dans l'aisance, et maintenant ruinées, me brisaient le cœur, lorsque je les rencontrais ou qu'ils venaient chez moi tout déguenillés. Je me rappelle, entre autres, une pauvre veuve, une princesse, venant me conduire ses onze enfants et se mettant à genoux devant moi en pleurant et en me disant : « Prends-les, Père, fais-en ce que tu voudras, emmène-les avec » toi, qu'ils soient tes domestiques, mais moi je ne puis pas les » voir mourir de faim, sous mes yeux. »

Qu'auriez-vous fait, mon frère? Comme moi, sans doute, vous auriez relevé la pauvre mère, et vous auriez pris les enfants.

Mais ce danger, le danger de mourir de faim n'était pas le seul; un autre, non moins redoutable peut-être, menaçait encore ces enfants et leur peuple : la perte de leur foi. Jusqu'à ce moment, le catholicisme est la seule religion du Liban. Mais les derniers événements de Syrie offraient une occasion que l'Angleterre et la Prusse ne crurent pas devoir dédaigner (1). Des orphelinats furent ouverts à Beyrouth, à Jérusalem, à Nazareth pour y recevoir les orphelins grecs ou maronites et les préparer à l'apostasie.

(1) Dans toutes les occasions que j'ai eues de blâmer l'action de l'Angleterre, dans ce mémoire, il est évident que je ne parle que de l'*Angleterre officielle*. Les catholiques du royaume-uni ont sur ces questions d'humanité et de religion les mêmes sentiments que nous. Ils se sont associés fraternellement, et pour une large part, à notre action charitable, comme nous nous associons nous-mêmes au blâme mérité qu'ils adressent à leur gouvernement. Les chrétiens orientaux savent très-bien distinguer ces choses, et leur reconnaissance, comme notre vive sympathie, est acquise au nombreux parti qui a soutenu leur cause chez nos voisins.

— 56 — Les émissaires anglo-américains se mirent à courir le pays pour recueillir des enfants. Et, comme ils savaient que, malgré leur misère, la plupart des pauvres chrétiens tenaient, avant tout, à leur foi, tous les moyens leur étaient bons pour capter leur confiance. Je sais, entre autres, qu'un jour on vint avertir Mgr BotrosBestani, évêque coadjuteur de Saïda, que cinq enfants deson diocèse étaient embarqués sur un navire, en rade de Beyrouth, et qu'on les amenait à l'orphelinat anglais de Jérusalem. L'évêque se hâta de faire les démarches nécessaires pour s'instruire des conditions dans lesquelles se trouvaient ces enfants. On demanda à celui qui les conduisait d'avoir à produire les titres qui l'autorisaient à les mener avec lui, et on trouva entre ses mains une lettre, adressée par le père de deux des enfants, qui disait : a Monsieur, puisque vons m'assurez que vous avez ouvert à Jérusalem un orphelinat catholique, sous la protection de l'Autriche, je confie volontiers mes enfants à votre représentant pour qu'il les y conduise. » Plainte fut immédiatement portée au commissaire autrichien, on reprit les enfants -, mais combien d'autres ont pu être enlevés par les mêmes moyens. Tandis que les émissaires anglais agissaient ainsi dans le Liban, les Prussiens annonçaient unplan bien plus considérable encore. Il ne s'agissait de rien moins que d'enlever, d'un seul coup, tous les orphelins du Liban, pour les élever et les envoyer ensuite faire apostasier leur pays. Je ne parle pas seulement de l'âme de ces pauvres enfants, dont l'intérêt doit passer, aux yeux de tout chrétien sincère, avant tout le reste ; mais, même au point de vue de leur intérêt humain, n'est-il pas souverainement déplorable de chercher à introduire dans des populations, dont le malheur est d'être trop divisées, et, partant, trop faibles devant l'ennemi commun, des divisions nouvelles, et surtout des divisions religieuses, dans un peuple pour lequel la religion est tout. Ce danger avait profondément ému les catholiques de France, et l'Œuvre admirable de la propagation de la Foi avait même cru, dans la sollicitude générale qui l'anime pour toutes les missions catholiques, devoir adresser une circulaire aux différentes communautés établies en Orient. Elle y disait que le gouDigitized by Google

Les émissaires anglo-américains se mirent à courir le pays pour recueillir des enfants. Et, comme ils savaient que, malgré leur misère, la plupart des pauvres chrétiens tenaient, avant tout, à leur foi, tous les moyens leur étaient bons pour capter leur confiance. Je sais, entre autres, qu'un jour on vint avertir Mgr Botros-Bestani, évêque coadjuteur de Saïda, que cinq enfants de son diocèse étaient embarqués sur un navire, en rade de Beyrouth, et qu'on les amenait à l'orphelinat anglais de Jérusalem. L'évêque se hâta de faire les démarches nécessaires pour s'instruire des conditions dans lesquelles se trouvaient ces enfants. On demanda à celui qui les conduisait d'avoir à produire les titres qui l'autorisaient à les mener avec lui, et on trouva entre ses mains une lettre, adressée par le père de deux des enfants, qui disait : « Monsieur, puisque vous m'assurez que vous avez ouvert à Jérusalem un orphelinat catholique, sous la protection de l'Autriche, je confie volontiers mes enfants à votre représentant pour qu'il les y conduise. » Plainte fut immédiatement portée au commissaire autrichien, on reprit les enfants ; mais combien d'autres ont pu être enlevés par les mêmes moyens.

Tandis que les émissaires anglais agissaient ainsi dans le Liban, les Prussiens annonçaient un plan bien plus considérable encore. Il ne s'agissait de rien moins que d'enlever, d'un seul coup, tous les orphelins du Liban, pour les élever et les envoyer ensuite faire apostasier leur pays.

Je ne parle pas seulement de l'âme de ces pauvres enfants, dont l'intérêt doit passer, aux yeux de tout chrétien sincère, avant tout le reste ; mais, même au point de vue de leur intérêt humain, n'est-il pas souverainement déplorable de chercher à introduire dans des populations, dont le malheur est d'être trop divisées, et, partant, trop faibles devant l'ennemi commun, des divisions nouvelles, et surtout des divisions religieuses, dans un peuple pour lequel la religion est tout.

Ce danger avait profondément ému les catholiques de France, et l'Œuvre admirable de la propagation de la Foi avait même cru, dans la sollicitude générale qui l'anime pour toutes les missions catholiques, devoir adresser une circulaire aux différentes communautés établies en Orient. Elle y disait que le gou-

 vernement prussien avait envoyé en Syrie le général Von der Grœben pour faire transporter en Prusse vingt mille enfants de familles syriennes massacrées. On comptait distribuer ces enfants, soit dans des établissements d'éducation, soit dans des familles, pour leur faire changer de religion. M. le comte Yon der P»ecke avait, dans ce but, fait un appel très-chaleureux à ses compatriotes pour qu'ils s'associassentàson projet. «Mais que pourrionsnous faire, ajoutait le Conseil de la Propagation de la Foi, pour empêcher cette entreprise 1 11 faudrait évidemment la dénoncer aux missionnaires catholiques de la Syrie, qui trouveront peut-être moyen de la faire avorter. Je me suis donc empressé, Monsieur, de vous donner ces indications, vous priant de les transmettre le plus tôt possible à vos correspondants de Syrie. Peut-être sera-t-il encore temps d'arracher à l'apostasie des milliers d'enfants nés de parents catholiques. » Des considérations aussi graves d'humanité, de religion, que celles que je viens d'exposer, ne nous permettaient pas, ce semble, d'hésiter un moment à prendre les mesures qui avaient été, du reste, discutées par notre Conseil, avant mon départ de Paris, et qui sont indiquées dans les instructions que j'ai données plus haut. Je me décidai par conséquent à ouvrir deux vastes orphelinats; l'un pour les garçons, l'autre pour les filles. Je confiai les premiers aux Pères jésuites, et les secondes à la famille de Saint-Vincent-de-Paul. Cinq cents enfants devaient être reçus dans chacun de ces asiles. C'était encore bien peu, comme on le voit, relativement au nombre de ceux que nous aurions dù adopter; c'eût été beaucoup, c'eût été trop peut-être, si nous n'avions compté sur la charité généreuse des catholiques d'Europe et particulièrement de notre pairie. Je dois rendre hommage aux représentants de la France en Syrie, à M. le comte de Denlivoglio, à M. Béclar commissaire français, pour le bienveillant concours qu'ils m'ont prêté dans cette organisation difficile. M. de Bentivoglio a bien voulu faire, et M. Béclpr appuyer, auprès de Fuad - Pacha, la demande de deux terrains nécessaires, pour la construction des bâtiments modestes destinés à recevoir nos petits protégés. Je dois aussr témoigner ma reconnaissance au plénipotentiaire de la Porte, Digitized by Google

vernement prussien avait envoyé en Syrie le général Von der Grœben pour faire transporter en Prusse vingt mille enfants de familles syriennes massacrées. On comptait distribuer ces enfants, soit dans des établissements d'éducation, soit dans des familles, pour leur faire changer de religion. M. le comte Von der Recke avait, dans ce but, fait un appel très-chaleureux à ses compatriotes pour qu'ils s'associassent à son projet. « Mais que pourrions-nous faire, ajoutait le Conseil de la Propagation de la Foi, pour empêcher cette entreprise? Il faudrait évidemment la dénoncer aux missionnaires catholiques de la Syrie, qui trouveront peut-être moyen de la faire avorter. Je me suis donc empressé, Monsieur, de vous donner ces indications, vous priant de les transmettre le plus tôt possible à vos correspondants de Syrie. Peut-être sera-t-il encore temps d'arracher à l'apostasie des milliers d'enfants nés de parents catholiques. »

Des considérations aussi graves d'humanité, de religion, que celles que je viens d'exposer, ne nous permettaient pas, ce semble, d'hésiter un moment à prendre les mesures qui avaient été, du reste, discutées par notre Conseil, avant mon départ de Paris, et qui sont indiquées dans les instructions que j'ai données plus haut. Je me décidai par conséquent à ouvrir deux vastes orphelinats; l'un pour les garçons, l'autre pour les filles. Je confiai les premiers aux Pères jésuites, et les secondes à la famille de Saint-Vincent-de-Paul. Cinq cents enfants devaient être reçus dans chacun de ces asiles. C'était encore bien peu, comme on le voit, relativement au nombre de ceux que nous aurions dû adopter; c'eût été beaucoup, c'eût été trop peut-être, si nous n'avions compté sur la charité généreuse des catholiques d'Europe et particulièrement de notre patrie.

Je dois rendre hommage aux représentants de la France en Syrie, à M. le comte de Bentivoglio, à M. Béclar commissaire français, pour le bienveillant concours qu'ils m'ont prêté dans cette organisation difficile. M. de Bentivoglio a bien voulu faire, et M. Béclar appuyer, auprès de Fuad-Pacha, la demande de deux terrains nécessaires, pour la construction des bâtiments modestes destinés à recevoir nos petits protégés. Je dois aussi témoigner ma reconnaissance au plénipotentiaire de la Porte,

 ■i U 'j pour le don qu'il nous a fait du terrain sur lequel devait s'élever l'orphelinat de filles, qu'il s'est engagé par écrit à nous payer dans le courant de celte'année. Il nous a, de même, accordé son entremise pour obtenir du sultan un vaste terrain situé près de Zahleh, dans la plaine de la Bekâà, et admirablement propre à l'établissement d'une ferme-modèle, et d'une école d'arts et métiers pour nos orphelins; j'ai su, depuis ma rentrée en France, que, grâce aux démarches de M. le marquis de la Valette, notre ambassadeur à Constantinople, le demande a été favorablement accueillie et l'ordre donné de tenir le terrain à la disposition des religieux français. En attendant que la tranquillité soit rétablie, et que les constructions nécessaires soient terminées, les orphelins et les orphelines ont été provisoirement installés dans des maisons de louage à Beyrouth. Je les ai vu là ces pauvres enfants, entassés il est vrai les uns sur les autres, mais respirant néanmoins cet air de satisfaction, de propreté, de vie que leur avait enlevé la misère, et que nos bonnes sœurs, nos zélés religieux ont su leur rendre. J'ai reçu leurs remerclments, j'ai entendu leurs prières. Leurs remerclments et leurs prières ne s'adressaient pas à moi, mais à ceux qui avaient mis entre nos mains de quoi les secourir, de quoi les sauver d'une double mort, à ceux qui les secourront encore et à qui je transmets maintenant leur reconnaissance. Mais parmi ces orphelins il s'eu trouvait, comme je l'ai dit plus haut, qui appartenaient à des familles distinguées et riches autrefois. En faire des ouvriers dans nos orphelinats, et leur enlever ainsi tout espoir de reprendre le rang qu'ils avaient perdu me semblait, si je l'ose dire, une charité cruelle. Heureusement la Providence avait pourvu à ce besoin. Les collèges de Ghazir et d'Antoura, dirigés par les RR. PP. Jésuites et par les Lazaristes, la jeunesse distinguée du pays. Dirigés dans un esprit différent, mais avec un égal succès, par les maîtres respectables qui dévouent leur vie à cet humble travail ; l'un, celui d'Antoura, est une pépinière de jeunes gens chrétiens qui se destinent aux carrières commerciales et industrielles ; l'autre, celui de Ghazir, sert à la fois de collège et de séDigitized by Google

pour le don qu'il nous a fait du terrain sur lequel devait s'élever l'orphelinat de filles, qu'il s'est engagé par écrit à nous payer dans le courant de cette année. Il nous a, de même, accordé son entremise pour obtenir du sultan un vaste terrain situé près de Zahleh, dans la plaine de la Bekâà, et admirablement propre à l'établissement d'une ferme-modèle, et d'une école d'arts et métiers pour nos orphelins; j'ai su, depuis ma rentrée en France, que, grâce aux démarches de M. le marquis de la Valette, notre ambassadeur à Constantinople, le demande a été favorablement accueillie et l'ordre donné de tenir le terrain à la disposition des religieux français.

En attendant que la tranquillité soit rétablie, et que les constructions nécessaires soient terminées, les orphelins et les orphelines ont été provisoirement installés dans des maisons de louage à Beyrouth. Je les ai vu là ces pauvres enfants, entassés il est vrai les uns sur les autres, mais respirant néanmoins cet air de satisfaction, de propreté, de vie que leur avait enlevé la misère, et que nos bonnes sœurs, nos zélés religieux ont su leur rendre. J'ai reçu leurs remercîments, j'ai entendu leurs prières. Leurs remercîments et leurs prières ne s'adressaient pas à moi, mais à ceux qui avaient mis entre nos mains de quoi les secourir, de quoi les sauver d'une double mort, à ceux qui les secourront encore et à qui je transmets maintenant leur reconnaissance.

Mais parmi ces orphelins il s'en trouvait, comme je l'ai dit plus haut, qui appartenaient à des familles distinguées et riches autrefois. En faire des ouvriers dans nos orphelinats, et leur enlever ainsi tout espoir de reprendre le rang qu'ils avaient perdu me semblait, si je l'ose dire, une charité cruelle. Heureusement la Providence avait pourvu à ce besoin. Les colléges de Ghazir et d'Antoura, dirigés par les RR. PP. Jésuites et par les Lazaristes, la jeunesse distinguée du pays.

Dirigés dans un esprit différent, mais avec un égal succès, par les maîtres respectables qui dévouent leur vie à cet humble travail; l'un, celui d'Antoura, est une pépinière de jeunes gens chrétiens qui se destinent aux carrières commerciales et industrielles; l'autre, celui de Ghazir, sert à la fois de collége et de sé-

 minaire, œuvre capitale dans un pays où le clergé a si grand besoin d une direction élevée et habile. C'est dans ces deux maisons que j’ai fait entrer cent quatrevingts enfants des premières familles de la Syrie, aujourd'hui ruinées. Je suis allé les voir dans ces studieuses et douces solitudes. Ils m’ont aussi tendrement remercié, et comme ils étaient plus savants , parce que quelques-uns d'entre eux avaient déjà pu suivre les écoles des Jésuites, à Beyrouth, ou des Lazaristes, à Damas, ils me parlèrent français (1). Voici le compliment de l’un d’eux. Je le donne parce que, ainsi que je l'ai dit, ce n’est pas à moi, mais à nos souscripteurs, dont j’étais le représentant, que ces paroles s’adressent. a Je viens ici épancher mon cœur devant vous-, mon Père, je suis heureux, oh ! bien heureux de vous voir. J’avais entendu dire que dans la belle France il y avait un docteur qui aimait les petits enfants de l'Orient; on m’avait dit qu’il les chérissait comme une véritable mère. Je désirais le voir. Oh ! si j’avais eu les ailes de ces gros oiseaux qui volent sur les sommets du Liban, j’aurais volé par-dessus la mer pour lui dire que je l'aimais beaucoup- et tous les enfants de l’Orient aussi. Mais hélas! je ne le pouvais pas... Alors je priais pour lui : je demandais à Dieu de le bénir, et de lui préparer au ciel une couronne aussi brillante que notre soleil de Syrie et que le soleil de la France. Mais, aujourd’hui, je vais dire au bon Dieu dans ma prière que je suis content de lui, parce qu’il nous a fait voir notre père. Car sans lui où serions-nous? Pendant l’hiver, il tombe en Syrie de la pluie, mais de la pluie bien grosse et bien forte ; où aurions-nous trouvé un abri, si notre père ne, nous avait pas ouvert cette maison couverte d’un bon toit? Nous étions sans vêtements; les méchants musulmans nous les avaient volés ; hé bien ! notre père nous en a donné de neufs. Nous n’avions plus de parents, il nous a conGé à des pères qui nous chérissent beaucoup. Nous allions mourir : car nous n’avions plus de pain ; il nous en a distribué. Nous étions condamnés à l’ignorance, aprèsla ruine de nos maisons de Dames ; il nous a donné des maîtres excellents dans ce

(i) Voir aux Pièces justificatives. Digitized by Google

minaire, œuvre capitale dans un pays où le clergé a si grand besoin d'une direction élevée et habile.

C'est dans ces deux maisons que j'ai fait entrer cent quatre-vingts enfants des premières familles de la Syrie, aujourd'hui ruinées. Je suis allé les voir dans ces studieuses et douces solitudes. Ils m'ont aussi tendrement remercié, et comme ils étaient plus savants, parce que quelques-uns d'entre eux avaient déjà pu suivre les écoles des Jésuites, à Beyrouth, ou des Lazaristes, à Damas, ils me parlèrent français (1). Voici le compliment de l'un d'eux. Je le donne parce que, ainsi que je l'ai dit, ce n'est pas à moi, mais à nos souscripteurs, dont j'étais le représentant, que ces paroles s'adressent.

« Je viens ici épancher mon cœur devant vous; mon Père, je suis heureux, oh! bien heureux de vous voir. J'avais entendu dire que dans la belle France il y avait un docteur qui aimait les petits enfants de l'Orient; on m'avait dit qu'il les chérissait comme une véritable mère. Je désirais le voir. Oh! si j'avais eu les ailes de ces gros oiseaux qui volent sur les sommets du Liban, j'aurais volé par-dessus la mer pour lui dire que je l'aimais beaucoup et tous les enfants de l'Orient aussi. Mais hélas! je ne le pouvais pas... Alors je priais pour lui : je demandais à Dieu de le bénir, et de lui préparer au ciel une couronne aussi brillante que notre soleil de Syrie et que le soleil de la France. Mais, aujourd'hui, je vais dire au bon Dieu dans ma prière que je suis content de lui, parce qu'il nous a fait voir notre père. Car sans lui où serions-nous? Pendant l'hiver, il tombe en Syrie de la pluie, mais de la pluie bien grosse et bien forte; où aurions-nous trouvé un abri, si notre père ne nous avait pas ouvert cette maison couverte d'un bon toit? Nous étions sans vêtements; les méchants musulmans nous les avaient volés; hé bien! notre père nous en a donné de neufs. Nous n'avions plus de parents, il nous a confié à des pères qui nous chérissent beaucoup. Nous allions mourir : car nous n'avions plus de pain; il nous en a distribué. Nous étions condamnés à l'ignorance, après la ruine de nos maisons de Dames; il nous a donné des maîtres excellents dans ce

(1) Voir aux Pièces justificatives.

— GO — /*•*' collège. Nous n’avions plus de quoi gagner notre vie; il a fondé avec les aumônes de la France une maison où travailleront ses petits orphelins. On nous a dit qu'il y avait des loups méchants qui voulaient nous manger, et il nous a arrachés à leurs dents cruelles. Merci, bon père, merci, mille fois merci, que le bon Dieu vous récompense autant que vos pauvres orphelins de Damas le désirent. » Voilà quelle a été l’œuvre de notre orphelinat. Je ne regrette, quant, à moi, qu’une seule chose, et nous nous occupons de combler cette lacune, c’est de n’avoir pu aussi recueillir les filles des émirs et des cheiks dans un pensionnat dirigé par les sœurs de charité ; car j'ai appris, depuis mon retour, que des diaconesses prussiennes leur avaient ouvert une maison où déjà plus de trente sont entrées. En résumé, les orphelinats nous coûteront soixantemille francs, chacun, pour la construction et les frais de premier établissement. Chaque enfant, tout compris, dépensera deux cents francs par année. Dans les collèges, ils en coûteront quatre cents. Est-ce payer trop cher la vie et le salut de ces pauvres victimes du fanatisme et de la barbarie? Je ne puis abandonner le sujet des orphelinats sans parler des démarches qui ont été faites, avec un vrai dévouement, soit auprès de notre Œuvre, soit en dehors d'elle, pour attirer en France un certain nombre d’orphelins. Depuis que la triste situation de ces enfants a été connue, il ne s’est point passé de semaines, presque pas de jours où des communautés religieuses, des personnes pieuses, ne nous aient demandé de se charger de quelques-uns de ces enfants. On nous a proposé d’en adopter, à la fois, jusqu’à vingt, trente et cinquante, et le nombre total des demandes que nous avons reçues ne s’élève pas à moins de mille C'eût été avec bonheur que nous aurions répondu à toutes les demandes qui nous étaient adressées, que nous y répondrions encore si les circonstances l’exigeaient impérieusement. Mais nous nous permettrons de faire remarqueraux personnes charitables qui désirent faire venir ces enfants en France qu’il y aurait à l’adoption de ce système, sauf des exceptions qui doivent être fort rares, des inconvénients multipliés. Digitized by Google

collége. Nous n'avions plus de quoi gagner notre vie; il a fondé avec les aumônes de la France une maison où travailleront ses petits orphelins. On nous a dit qu'il y avait des loups méchants qui voulaient nous manger, et il nous a arrachés à leurs dents cruelles. Merci, bon père, merci, mille fois merci, que le bon Dieu vous récompense autant que vos pauvres orphelins de Damas le désirent. »

Voilà quelle a été l'œuvre de notre orphelinat. Je ne regrette, quant à moi, qu'une seule chose, et nous nous occupons de combler cette lacune, c'est de n'avoir pu aussi recueillir les filles des émirs et des cheiks dans un pensionnat dirigé par les sœurs de charité; car j'ai appris, depuis mon retour, que des diaconesses prussiennes leur avaient ouvert une maison où déjà plus de trente sont entrées.

En résumé, les orphelinats nous coûteront soixante mille francs, chacun, pour la construction et les frais de premier établissement. Chaque enfant, tout compris, dépensera deux cents francs par année. Dans les colléges, ils en coûteront quatre cents. Est-ce payer trop cher la vie et le salut de ces pauvres victimes du fanatisme et de la barbarie?

Je ne puis abandonner le sujet des orphelinats sans parler des démarches qui ont été faites, avec un vrai dévouement, soit auprès de notre Œuvre, soit en dehors d'elle, pour attirer en France un certain nombre d'orphelins. Depuis que la triste situation de ces enfants a été connue, il ne s'est point passé de semaines, presque pas de jours où des communautés religieuses, des personnes pieuses, ne nous aient demandé de se charger de quelques-uns de ces enfants. On nous a proposé d'en adopter, à la fois, jusqu'à vingt, trente et cinquante, et le nombre total des demandes que nous avons reçues ne s'élève pas à moins de mille

C'eût été avec bonheur que nous aurions répondu à toutes les demandes qui nous étaient adressées, que nous y répondrions encore si les circonstances l'exigeaient impérieusement. Mais nous nous permettrons de faire remarquer aux personnes charitables qui désirent faire venir ces enfants en France qu'il y aurait à l'adoption de ce système, sauf des exceptions qui doivent être fort rares, des inconvénients multipliés.

 Le premier serait d'affaiblir, en faisant venir parmi nous un grand nombre d'enfants chrétiens, la population du Liban dont l'un des malheurs est précisément, déjà, d'être trop peu nombreuse. Mille enfants enlevés à ce pays, c'est mille chefs de famille de moins, et cela est considérable. De plus, que deviendront ces enfants une fois livrésà eux-mêmes, à leur majorité? Privés de parents, d'appuis, de l'influence si salutaire de la famille, n'est-il pas à craindre qu'ils tournent mal, les filles surtout, toujours exposées à tant de dangers, en particulier dans les grandes villes. Leur titre d'étrangères serait même pour elles un péril de plus. Les renverra-t-on en Orient, une fois leur éducation terminée ? Nouvel inconvénient et non moins grave. Ces enfants auront pris des habitudes de bien-être, qui les rendront malheureux pendant tout le reste de leur vie. Si pauvres que soient en France les orphelinats, les familles, ilsont encore du luxe, comparativement à la vie des chrétiens d'Orient. Ici ces enfants auraient des lits pour se coucher ; retournés chez eux ils ne trouveraient qu'une natte de paille sur la terre nue. Ici leur nourriture serait abondante-, chez eux ils devraient se contenter de mauvais pain arabe et de quelques fruits secs. En France, enfin, ils auraient une foule de commodités de notre vie civilisée; des sièges pour s'asseoir, du linge blanc, des couverts pour manger; en Orient tout cela leur ferait défaut. Et ces enfants qui, s'ils sont élevés dans leur pays, pourront vivre avec cinq ou six sous par jour, auront besoin de quarante ou de cinquante sous, lorsqu'ils reviendront de France. Enfin, à ces raisons pratiques, qui font que tous les hommes compétents sont unanimes sur ce point, il faut ajouter l'expérience qui, jusqu'à ce jour, a constamment prouvé les inconvénients de cette expatriation des enfants du Liban. Il peut y avoir des exceptions, je le sais. On peut, peut-être avec avantage, faire venir en France quelques enfants plus distingués, se destinant au sacerdoce, par exemple, ou ayant une vocation pour l'état militaire; ou encore quelques filles de prince ou decheick. 11 est possible, en effet, que des natures d'élite prennent, parmi nous, ce qu'il ÿ a de bon, sans prendre en même temps nos Digitized by Google

Le premier serait d'affaiblir, en faisant venir parmi nous un grand nombre d'enfants chrétiens, la population du Liban dont l'un des malheurs est précisément, déjà, d'être trop peu nombreuse. Mille enfants enlevés à ce pays, c'est mille chefs de famille de moins, et cela est considérable.

De plus, que deviendront ces enfants une fois livrés à eux-mêmes, à leur majorité? Privés de parents, d'appuis, de l'influence si salutaire de la famille, n'est-il pas à craindre qu'ils tournent mal, les filles surtout, toujours exposées à tant de dangers, en particulier dans les grandes villes. Leur titre d'étrangères serait même pour elles un péril de plus.

Les renverra-t-on en Orient, une fois leur éducation terminée? Nouvel inconvénient et non moins grave. Ces enfants auront pris des habitudes de bien-être, qui les rendront malheureux pendant tout le reste de leur vie.

Si pauvres que soient en France les orphelinats, les familles, ils ont encore du luxe, comparativement à la vie des chrétiens d'Orient. Ici ces enfants auraient des lits pour se coucher; retournés chez eux ils ne trouveraient qu'une natte de paille sur la terre nue. Ici leur nourriture serait abondante; chez eux ils devraient se contenter de mauvais pain arabe et de quelques fruits secs. En France, enfin, ils auraient une foule de commodités de notre vie civilisée; des siéges pour s'asseoir, du linge blanc, des couverts pour manger; en Orient tout cela leur ferait défaut. Et ces enfants qui, s'ils sont élevés dans leur pays, pourront vivre avec cinq ou six sous par jour, auront besoin de quarante ou de cinquante sous, lorsqu'ils reviendront de France. Enfin, à ces raisons pratiques, qui font que tous les hommes compétents sont unanimes sur ce point, il faut ajouter l'expérience qui, jusqu'à ce jour, a constamment prouvé les inconvénients de cette expatriation des enfants du Liban.

Il peut y avoir des exceptions, je le sais. On peut, peut-être avec avantage, faire venir en France quelques enfants plus distingués, se destinant au sacerdoce, par exemple, ou ayant une vocation pour l'état militaire; ou encore quelques filles de prince ou de cheick. Il est possible, en effet, que des natures d'élite prennent, parmi nous, ce qu'il y a de bon, sans prendre en même temps nos

— G2 r r 0 vices. Mais ces natures d'élite sont fort rares ; et aussi est-ce tout le contraire qui arrive ordinairement. Il n’y a qu'un seul cas où l’avis que j’émets ici me semblerait devoir être abandonné, c’est celui où, par le retrait de nos troupfes, s’il avait lieu au mois de juin, nos orphelins seraient exposés de nouveau à un massacre. Il est évident alors que les motifs que j’ai fait valoir perdraient toute leur force, et qu’il faudrait tout faire pour arracher ces enfants à la mort. Nous transporterions en Algérie, si le gouvernement y consentait, comme je l’espère, les enfants que notre Œuvre a déjà adoptés, et, pour les autres, nous prierions les familles et les communautés qui nous ont fait des offres si généreuses, de les accepter. Mais en attendant, me dira-t-on, que faire de ces milliers d’enfants qui sont actuellement dans la Syrie. Les laisserons-nous mourir de faim, les abandonnerons-nous aux Anglais et aux Prussiens? A ces questions je puis répondre que si la tranquillité se rétablit en Syrie, le plus grand nombre de ces enfants pourra être adopté par les familles survivantes. Ce sont en général des familles de laboureurs, chez lesquelles le travail des enfants peut être facilement utilisé. Quant aux autres enfants, nous pouvons aussi les sauver, si les personnes généreuses qui nou3 ont offert leur concours pour la France, pénétrées des raisons que nous venons d’exposer, veulentnousl’accorderpourle Liban. Les orphelinatsexistent, chaque enfant nous coûte, comme je l'ai dit, deux cents francs par an. Par conséquent, toutes les fois/ju'on nous procurera cette somme, on est certain d’avance d’assurer la vie et l’éducation d'un enfant pendant une année. Pourquoi les personnes charitables dont je parle n’adopteraicnt-elles pas ce moyen. Sans doute, elles n’auraient pas la satisfaction d’avoir auprès d’elles les enfants qu’elles auraient adoptés; mais si, comme cela est certain, c’est le bien seul de ces enfants qu’elles se proposent, que leur importe qu’il se fasse en France ou dans le Liban ; surtout si dans le Liban il doit plus facilement et plus complètement s’obtenir. Si l’entretien complet d’un enfant leur semble trop coûteux, qu’elles se chargent de la moitié, du quart même. Si enfin cette Digitized by Google

vices. Mais ces natures d'élite sont fort rares ; et aussi est-ce tout le contraire qui arrive ordinairement.

Il n'y a qu'un seul cas où l'avis que j'émets ici me semblerait devoir être abandonné, c'est celui où, par le retrait de nos troupes, s'il avait lieu au mois de juin, nos orphelins seraient exposés de nouveau à un massacre. Il est évident alors que les motifs que j'ai fait valoir perdraient toute leur force, et qu'il faudrait tout faire pour arracher ces enfants à la mort. Nous transporterions en Algérie, si le gouvernement y consentait, comme je l'espère, les enfants que notre Œuvre a déjà adoptés, et, pour les autres, nous prierions les familles et les communautés qui nous ont fait des offres si généreuses, de les accepter.

Mais en attendant, me dira-t-on, que faire de ces milliers d'enfants qui sont actuellement dans la Syrie. Les laisserons-nous mourir de faim, les abandonnerons-nous aux Anglais et aux Prussiens?

A ces questions je puis répondre que si la tranquillité se rétablit en Syrie, le plus grand nombre de ces enfants pourra être adopté par les familles survivantes. Ce sont en général des familles de laboureurs, chez lesquelles le travail des enfants peut être facilement utilisé.

Quant aux autres enfants, nous pouvons aussi les sauver, si les personnes généreuses qui nous ont offert leur concours pour la France, pénétrées des raisons que nous venons d'exposer, veulent nous l'accorder pour le Liban. Les orphelinats existent, chaque enfant nous coûte, comme je l'ai dit, deux cents francs par an. Par conséquent, toutes les fois qu'on nous procurera cette somme, on est certain d'avance d'assurer la vie et l'éducation d'un enfant pendant une année. Pourquoi les personnes charitables dont je parle n'adopteraient-elles pas ce moyen. Sans doute, elles n'auraient pas la satisfaction d'avoir auprès d'elles les enfants qu'elles auraient adoptés ; mais si, comme cela est certain, c'est le bien seul de ces enfants qu'elles se proposent, que leur importe qu'il se fasse en France ou dans le Liban ; surtout si dans le Liban il doit plus facilement et plus complétement s'obtenir.

Si l'entretien complet d'un enfant leur semble trop coûteux, qu'elles se chargent de la moitié, du quart même. Si enfin cette

— 03 — proportion leur semble encore trop forte, qu’elles deviennent collectrices de l'Œuvre des Écoles d'Orient, et qu elles recueillent des souscriptions de vn franc par année. Les sommes qu’elles formeront ainsi seront toujours appliquées, du moment qu elles nous en témoigneront le désir, à l’entretien d’orphelins ou d’orphelines. Je viens d’expliquer, à peu près, le tableau qui va suivre. Ce que je n’ai point mentionné spécialement dans cet exposé, s’explique de soi-mème. Ce sont des sommes distribuées par des personnes honorables, qui nous ont servi d'intermédiaires; des distributions faites par nous-mômes, durant notre séjour en Syrie, soit à des familles ruinées, soit aux pauvres qui se pressaient partout à notre porte. On y remarquera une somme de 500 fr., donnée par nous au Comité de Dames, qui sous la présidence de madame de Perthuis s’occupait du vestiaire des pauvres. Je me serais reproché de n’avoir pas, du moins, cité la charitable et laborieuse entreprise de ces Dames, comme je me reprocherais aussi de ne pas exprimer ma reconnaissance à MM. de Perthuis pour la bonlé avec laquelle ils ont accepté le dépôt de nos fonds. S VI. — Tableau do répartition des fonds jusqu'au 0 mars 18GI. Nous avons distribué, depuis le 17 juillet 1860, jusqu’au 6 mars 1861, les sommes suivantes, en en confiant la répartition ainsi qu’il suit : A Mgr Valerga délégué apostolique pour être distribué aux pauvres et en particulier au clergé oriental ruiné 70,000 » Au colonel Darricau, président du comité de Deir-el-Kamar. . . 147,000 » A M. F. Portalis, président du comité de Hamana 100,000 >• Au commandant Soviche, président du comité de Zahleh 120,000 » Au P. de Prunières, président du comité de Saida 150,000 » A M. Outrcy, président du comité de Damas 50,000 >■ A M. Malhamé, trésorier du comité de Beyrouth 100,000 » Au comité auxiliaire de la banlieue de Beyrouth présidé par MgrTobie G,000 » Au comité du Hauran, présidé par M. Outrcy cl Mgr l’évêque. . 30,000 » Au district de Djczzin, par une commission d'otficiers et par le R. P. de Damas 50,000 » Aux sœurs de charité de Beyrouth pour être distribué aux victimes 38,239 50 A reporter 861,239 60 Digitized by Google

proportion leur semble encore trop forte, qu'elles deviennent collectrices de l'Œuvre des Écoles d'Orient, et qu'elles recueillent des souscriptions de *un franc* par année. Les sommes qu'elles formeront ainsi seront toujours appliquées, du moment qu'elles nous en témoigneront le désir, à l'entretien d'orphelins ou d'orphelines.

Je viens d'expliquer, à peu près, le tableau qui va suivre. Ce que je n'ai point mentionné spécialement dans cet exposé, s'explique de soi-même. Ce sont des sommes distribuées par des personnes honorables, qui nous ont servi d'intermédiaires; des distributions faites par nous-mêmes, durant notre séjour en Syrie, soit à des familles ruinées, soit aux pauvres qui se pressaient partout à notre porte. On y remarquera une somme de 500 fr., donnée par nous au Comité de Dames, qui sous la présidence de madame de Perthuis s'occupait du vestiaire des pauvres. Je me serais reproché de n'avoir pas, du moins, cité la charitable et laborieuse entreprise de ces Dames, comme je me reprocherais aussi de ne pas exprimer ma reconnaissance à MM. de Perthuis pour la bonté avec laquelle ils ont accepté le dépôt de nos fonds.

§ VI. — Tableau de répartition des fonds jusqu'au 6 mars 1861.

Nous avons distribué, depuis le 17 juillet 1860, jusqu'au 6 mars 1861, les sommes suivantes, en en confiant la répartition ainsi qu'il suit :

A Mgr Valerga délégué apostolique pour être distribué aux pauvres et en particulier au clergé oriental ruiné.....	70,000	»
Au colonel Darrican, président du comité de Deir-el-Kamar...	147,000	»
A M. F. Portalis, président du comité de Hamana.....	100,000	»
Au commandant Soviche, président du comité de Zahleh.....	120,000	»
Au P. de Prunières, président du comité de Saïda.....	150,000	»
A M. Outrey, président du comité de Damas.....	50,000	»
A M. Malhamé, trésorier du comité de Beyrouth.....	100,000	»
Au comité auxiliaire de la banlieue de Beyrouth présidé par Mgr Tobie.....	6,000	»
Au comité du Hauran, présidé par M. Outrey et Mgr l'évêque..	30,000	»
Au district de Djezzin, par une commission d'officiers et par le R. P. de Damas.....	50,000	»
Aux sœurs de charité de Beyrouth pour être distribué aux victimes.....	38,239	50
A reporter.....	861,239	50

— Ci — > Report 86*1,239 50 Aux lazaristes et aux sœurs üe Damas pour Cire distribué aux victimes. 12,000 i Aux sœurs de charité d'Alexandrie, pour être distribué aux réfugiés 8,000 » Aux sœurs de charité de Constantinople, id 10,000 » Aux sœurs de charité de Beyrouth et aux divers comités de la Syrie, envois d'étoffes neuves à trois reprises ditlërenlcs 158,016 * Au docteur Gaillardot, à Solda, par M. Rey 4,800 » Aux révérends pères jésuites pour être distribué par leurs diverses missions 45,432 > Aux sœurs de Saint-Joseph de Saida, pour être distribué aux victimes (en argent et en médicaments). 5,307 80 Aux Capucins de Beyrouth, pour être distribué aux victimes.. . 12,300 » Aux Pères Franciscains de Syrie pour être distribué aux victimes. 10,000 • Aux Sœurs de Nazareth, pour être distribué aux victimes 2,000 > A Monseigneur le Patriarche maronite, pour être distribué aux victimes 10,000 » A Monseigneur le Patriarche grec, id 5,220 * A Monseigneur le Patriarche arménien, id 4,550 « A M. le général de Beaufort, pour être distribué aux pauvres. . 2,000 » Aux Sœurs de la Mission de Zahleh 20,000 » A Joseph Karam, fcaimacam des chrétiens, pour être distribué aux plus pauvres Maronites ruinés 10,000 » Au collège de Ghazir, frais de premier établissement et du pensions d'Orphelins 45,000 » four les orphelins de l'Ecole externe de Jésuites, à Beyrouth.. 10,000 • Pour la construction de l'Orphelinat de garçons., 60,000 » Pour l'entretien dudit Orphelinat, jusqu'à la fin do janvier, pour 500 orphelins 21,680 » Au Collège d'Antoura, frais d'établissemcntet de pensions d'orphelins 38,000 • Orphelinat de filles à Beyrouth, achat du terrain 22,000 (I) Pour construction de l'Orphelinat 60,000 » Pour entretien des Orphelines, jusqu'au 1" avril, pour 500 Orphelines 32,700 » Orphelinat des Sœurs de charité d'Alexandrie 4,000 » Orphelinat des Sœurs de Saint-Joseph de Saida, pour 60 orphelines ' 9,000 • Orphelinat des Sœurs de Saint-Joseph de Jérusalem, pour deux orphelines 300 m Orphelinat des Sœurs de Saint-Joseph de JafTa, pour une orpheline 150 » Orphelinat des Dames de Sion, à Jérusalem, pour dix orphelines 2,000 » A Michel Elias, curé de Koufer-Baaram 800 » Aux RB. PP. de Damas et Palgruve .* 6,000 • A Elias Subbab, chrétien de JalTa, pour le délivrer de prison.. 220 Aux sœurs de la Visitation d'Anloura 161 » Adeux émirs, par l'intermédiaire de 51. B. Poujoulut 260 » J reporter 1,493,166 30 (1) Cette somme est représentée dans notre caisse par un bon de FuadPacha payable le l" juillet prochain. Digitized by Google

Report.....	861,239	50
Aux lazaristes et aux sœurs de Damas pour être distribué aux victimes.....	12,000	»
Aux sœurs de charité d'Alexandrie, pour être distribué aux réfugiés.....	8,000	»
Aux sœurs de charité de Constantinople, id.....	10,000	»
Aux sœurs de charité de Beyrouth et aux divers comités de la Syrie, envois d'étoffes neuves à trois reprises différentes.....	158,046	»
Au docteur Gaillardot, à Saïda, par M. Rey.....	4,800	»
Aux révérends pères jésuites pour être distribué par leurs diverses missions.....	45,432	»
Aux sœurs de Saint-Joseph de Saïda, pour être distribué aux victimes (en argent et en médicaments).....	5,307	80
Aux Capucins de Beyrouth, pour être distribué aux victimes...	12,300	»
Aux Pères Franciscains de Syrie pour être distribué aux victimes.	10,000	»
Aux Sœurs de Nazareth, pour être distribué aux victimes.....	2,000	»
A Monseigneur le Patriarche maronite, pour être distribué aux victimes.....	10,000	»
A Monseigneur le Patriarche grec, id.....	5,220	»
A Monseigneur le Patriarche arménien, id.....	4,550	»
A M. le général de Beaufort, pour être distribué aux pauvres..	2,000	»
Aux Sœurs de la Mission de Zahleh.....	20,000	»
A Joseph Karam, kaïmacam des chrétiens, pour être distribué aux plus pauvres Maronites ruinés.....	10,000	»
Au collége de Ghazir, frais de premier établissement et de pensions d'Orphelins.....	45,000	»
Pour les orphelins de l'Ecole externe de Jésuites, à Beyrouth..	10,000	»
Pour la construction de l'Orphelinat de garçons.....	60,000	»
Pour l'entretien dudit Orphelinat, jusqu'à la fin de janvier, pour 500 orphelins.....	21,680	»
Au Collége d'Antoura, frais d'établissement et de pensions d'orphelins.....	38,000	»
Orphelinat de filles à Beyrouth, achat du terrain.....	22,000	(1)
Pour construction de l'Orphelinat.....	60,000	»
Pour entretien des Orphelines, jusqu'au 1er avril, pour 500 Orphelines.....	32,700	»
Orphelinat des Sœurs de charité d'Alexandrie.....	4,000	»
Orphelinat des Sœurs de Saint-Joseph de Saïda, pour 60 orphelines.....	9,000	»
Orphelinat des Sœurs de Saint-Joseph de Jérusalem, pour deux orphelines.....	300	»
Orphelinat des Sœurs de Saint-Joseph de Jaffa, pour une orpheline.....	150	»
Orphelinat des Dames de Sion, à Jérusalem, pour dix orphelines.....	2,000	»
A Michel Elias, curé de Koufer-Baaram.....	800	»
Aux RR. PP. de Damas et Palgrave.....	6,000	»
A Elias Sabbah, chrétien de Jaffa, pour le délivrer de prison..	220	»
Aux sœurs de la Visitation d'Antoura.....	161	»
A deux émirs, par l'intermédiaire de M. B. Poujoulat.....	260	»
A reporter.....	1,493,166	30

(1) Cette somme est représentée dans notre caisse par un bon de Fuad-Pacha payable le 1er juillet prochain.

- 65 — Report 1,493,166 30 A Mgr Amhrosios, vicaire du patriarche grec 500 • A trois émirs de la famille Schebab 300 > Au supérieur des franciscains de Tripoli 300 » A des pauvres honteux, par M. Poujoulat. 1,000 » Id. par le P, Badour 1,000 » Id. par H. Michel Medarar 300 » Aux curés grecs réfugiés à Beyrouth 500 » Aux députés de Gebbaa 500 > A l'évêque de Zahleh 500 » A des princes et princesses Schebab 300 » Au père Hanna Naliu, pour l'aider à la fondation d'une maison d'asile pour les prêtres réfugiés 300 ► A des pauvres honteux, par l'intermédiaire du P. Estève 1,000 » Aux religieuses ruinées de Gezzin 300 » A la conférence de Saint-Vincent-de-Paul de Beyrouth 1,000 » A des pauvres honteux, par l'évêque de Zahleh 300 • Aux franciscains de Saida, pour les pauvres 500 » Au vice-consul de France à Suida, id 500 » Distribué aux pauvres à Saida et Sour, par le P. Prunièrcs. . . 3,000 » Aux prêtres de Sour 350 » Aux sœurs de Saint-Joseph & Jaffa, pour les pauvres. 400 » Au curé des Latins, à Jaffa, pour les réfugiés, id 500 > Au procureur de la nation grecque à Jaffa, id 200 » Au curé de Bethléem, id 150 » Au curé de Beit-Djalia, id 100 > Au curé grec de Jérusalem, id • 200 » A la conférence Saint-Vincent-de-Paul de Jérusalem, id 300 » Aux franciscains de Ratnleh, id 300 • Aux curés grec et maronite de Jaffa pour leurs pauvres..... 255 » Aux pauvres de Kaipha par le curé et les sœurs de Nazareth.. 100 » A M. Amaya, pour lt famille Assouad 100 ■ Au curé maronite de Damas 200 • Aux deux prêtres du Meydan 200 * Aux quatre prêtres grecs catholiques de Damas 400 > A l'évêque syrien de Damas 550 » A l'évêque syrien de Huma 250 » Aux curés maronites de Zahleh 300 » An P. Ignace, carme de Tripoli, pour les Maronites du district d'Ackar 2,000 > A l'évêque grec schismatique de Beyrouth 500 > A la veuve Hazcn, par MgrTobie, évêque de Beyrouth 100 » A plusieurs familles, par le secrétaire de Mgr Tobie 200 > A l'évêque de Baal-Bek, pour lui et ses prêtres 1,000 » Au curé Abdallah de Tanourin 100 » Au vicaire général de Saida 100 » Au P. Fenech, traitement d'un médecin pour la plaine de Bekaa, pendant un an 2,000 « A l'évêque maronite de Beyrouth 2,200 • Au drogman Mansour 100 » A l'évêque arménien d'Adana 600 * Aux religieux de Saint-Antoine, par le P.Cheskri 1,000 » A l'évêque grec du Hauran 500 » A reporter 1,519,721 30 avril 4801. N. 11. 5 Digitized by Google

Report.....	1,493,166	30
A Mgr Ambrosios, vicaire du patriarche grec.....	500	»
A trois émirs de la famille Schehab.....	300	»
Au supérieur des franciscains de Tripoli.....	300	»
A des pauvres honteux, par M. Poujoulat.....	1,000	»
Id. par le P. Badour.....	1,000	»
Id. par M. Michel Medarar.....	300	»
Aux curés grecs réfugiés à Beyrouth.....	200	»
Aux députés de Gebbaa	200	»
A l'évêque de Zahleh.....	500	»
A des princes et princesses Schehab.....	300	»
Au père Hanna Naha, pour l'aider à la fondation d'une maison d'asile pour les prêtres réfugiés.....	300	»
A des pauvres honteux, par l'intermédiaire du P. Estève.....	1,000	»
Aux religieuses ruinées de Gezzin.....	200	»
A la conférence de Saint-Vincent-de-Paul de Beyrouth.....	1,000	»
A des pauvres honteux, par l'évêque de Zahleh.	300	»
Aux franciscains de Saïda, pour les pauvres.....	500	»
Au vice-consul de France à Saïda, id.....	500	»
Distribué aux pauvres à Saïda et Sour, par le P. Prunières...	3,000	»
Aux prêtres de Sour.....	250	»
Aux sœurs de Saint-Joseph à Jaffa, pour les pauvres.....	400	»
Au curé des Latins, à Jaffa, pour les réfugiés, id.....	500	»
Au procureur de la nation grecque à Jaffa, id.....	200	»
Au curé de Bethléem, id.....	150	»
Au curé de Beit-Djalla, id.....	100	»
Au curé grec de Jérusalem, id.....	200	»
A la conférence Saint-Vincent-de-Paul de Jérusalem, id.....	300	»
Aux franciscains de Ramleh, id.....	300	»
Aux curés grec et maronite de Jaffa pour leurs pauvres.....	255	»
Aux pauvres de Kaïpha par le curé et les sœurs de Nazareth..	100	»
A M. Amaya, pour la famille Assouad.....	100	»
Au curé maronite de Damas.....	200	»
Aux deux prêtres du Meydan.....	200	»
Aux quatre prêtres grecs catholiques de Damas.....	400	»
A l'évêque syrien de Damas.....	550	»
A l'évêque syrien de Hama.....	250	»
Aux curés maronites de Zahleh.....	300	»
Au P. Ignace, carme de Tripoli, pour les Maronites du district d'Ackar.....	2,000	»
A l'évêque grec schismatique de Beyrouth.....	500	»
A la veuve Hazen, par Mgr Tobie, évêque de Beyrouth.....	100	»
A plusieurs familles, par le secrétaire de Mgr Tobie.....	200	»
A l'évêque de Baal-Bek, pour lui et ses prêtres.....	1,000	»
Au curé Abdallah de Tanourin.....	100	»
Au vicaire général de Saïda.....	100	»
Au P. Fenech, traitement d'un médecin pour la plaine de Bekaa, pendant un an.....	2,000	»
A l'évêque maronite de Beyrouth.....	2,200	»
Au drogman Mansour.....	100	»
A l'évêque arménien d'Adana.....	600	»
Aux religieux de Saint-Antoine, par le P. Cheskri.....	1,000	»
A l'évêque grec du Hauran.....	500	»
A reporter.....	1,519,721	30

— CG Report 1,519,721 30 A l'évéque grec de Saim-Jean-d'Acre 500 » Au comité de Mme de Perthuis 500 » Au P. Fenech, pour dépenses diverses en faveur des pauvres. 1,000 » A l'évêque Botros, de Saida 540 » Au scheik Halil Habeich 100 » Aux curés de Blad-Bcliarah 200 • A l'évéque Djczzini, pour les pauvres 500 » A l'évéque d'Acre pour ceux de son diocèse 1,000 » A Antoun-Sabbah, de Beyrouth 250 » Au curé arménien de Beyrouth 100 » Au curé grec catholique de Marseille pour sa famille ruinée à Dainsa 100 » Aux Maronites réfugiés en Grèce, par M. Lenormant 1,500 » A Joseph Cherch, maronite réfugié en France 200 » Aumônes laites et secours donnés directement par les délégués de l'OEuvre, pendant leur séjour en Syrie, suivant l'état détaillé remis au Conseil 15,601 75 Frais de change pour les sommes qui nous sont parvenues sur d'autres places que sur Paris. Frais de port, fret et assurances, pour 750,000 francs envoyés en or & Beyrouth. Frais de transport des vêtements, ornements d'église et des 157,000 francs d'étoffes expédiées par l'OEuvre de Paris il Marseille et à Beyrouth 11,571 65 Frais de voyages. — Rapatriaient de Maronites. — Voyages des délégués de l'OEuvre et de ses missionnaires en France, en Syrie, etc 10,867 70 Frais de poste, envoi des bulletins et frais d'emballage. Affranchissement des lettres, paiement des colis qui nous ont été adressés sans être affranchis 2,691 35 Impression de dix-neuf mille bulletins, et des avis, circulaires , convocations, etc 3,776 73 Frais de bureau, copies, courses, location, traitement d'employés 3,376 56 Achat d'objets pour la vente de Charité qui doit avoir lieu au mois d'Avril 1,062 10 Total 1,575,159 1 4 En résumé, nos distributions et nos dépenses s'élèvent, comme on le voit, à la somme de 1,575,159 fr. 14 c. Nous avions reçu 2,136,791 fr. 93 c. 11 nous restait par conséquent en caisse, le 6 mars dernier, 561,631 fr. 79 c., et, de plus, 7,708 fr. 25 c. pour intérêts des sommes momentanément déposées au Crédit foncier. Cette somme se distribue déjà, et il n'en restera bientôt plus rien qu'une bénédiction pour ceux qui nous l'ont confiée, et dans nos cœurs comme dans ceux de nos malheureux frères de Syrie, un sentiment de reconnaissance. Nous en rendrons du reste un compte exact, dans le courant de cette année. Digitized by Google

Report.....	1,519,721	30
A l'évêque grec de Saint-Jean-d'Acre.....	500	»
Au comité de Mme de Perthuis.....	500	»
Au P. Fenech, pour dépenses diverses en faveur des pauvres.	1,000	»
A l'évêque Botros, de Saïda.....	540	»
Au scheik Halil Habeich.....	100	»
Aux curés de Blad-Bcharah.....	200	»
A l'évêque Djezzini, pour les pauvres.....	500	»
A l'évêque d'Acre pour ceux de son diocèse.....	1,000	»
A Antoun-Sabbah, de Beyrouth.....	250	»
Au curé arménien de Beyrouth.....	100	»
Au curé grec catholique de Marseille pour sa famille ruinée à Damsa.....	100	»
Aux Maronites réfugiés en Grèce, par M. Lenormant.....	1,500	»
A Joseph Cherch, maronite réfugié en France.....	200	»
Aumônes faites et secours donnés directement par les délégués de l'OEuvre, pendant leur séjour en Syrie, suivant l'état détaillé remis au Conseil.....	15,601	75
Frais de change pour les sommes qui nous sont parvenues sur d'autres places que sur Paris. Frais de port, fret et assurances, pour 750,000 francs envoyés en or à Beyrouth. Frais de transport des vêtements, ornements d'église et des 157,000 francs d'étoffes expédiées par l'OEuvre de Paris à Marseille et à Beyrouth.....	11,571	65
Frais de voyages.— Rapatriment de Maronites. — Voyages des délégués de l'OEuvre et de ses missionnaires en France, en Syrie, etc.....	10,867	70
Frais de poste, envoi des bulletins et frais d'emballage. Affranchissement des lettres, paiement des colis qui nous ont été adressés sans être affranchis.....	2,691	35
Impression de dix-neuf mille bulletins, et des avis, circulaires, convocations, etc.....	3,776	73
Frais de bureau, copies, courses, location, traitement d'employés.....	3,376	56
Achat d'objets pour la vente de Charité qui doit avoir lieu au mois d'Avril.....	1,062	10
Total.....	1,575,159	14

En résumé, nos distributions et nos dépenses s'élèvent, comme on le voit, à la somme de 1,575,159 fr. 14 c.

Nous avions reçu 2,136,791 fr. 93 c.

Il nous restait par conséquent en caisse, le 6 mars dernier, 561,631 fr. 79 c., et, de plus, 7,708 fr. 25 c. pour intérêts des sommes momentanément déposées au Crédit foncier.

Cette somme se distribue déjà, et il n'en restera bientôt plus rien qu'une bénédiction pour ceux qui nous l'ont confiée, et dans nos cœurs comme dans ceux de nos malheureux frères de Syrie, un sentiment de reconnaissance. Nous en rendrons du reste un compte exact, dans le courant de cette année.

— 67 — III. S 1. — Craintes pour l’avenir. — Fanatisme musulman. — Curieux détails. — Témoignage d’un auteur anglais. — Plans des Turcs. — Complicité do l'Angleterre. — Participation des troupes et des gouverneurs ottomans dans les massacres. — Le pacha de Deir-el-Kamar.— Le pacha de Dafnas. — Celui de Beyrouth. — Etat actuel des esprits. — Situation affreuse des chrétiens éloignés de Beyrouth. — Les curés de Blad-Bchara. — ÀliBey. — Ses cruautés.' J’ai fait jusqu'à ce moment l’histoire du passé, en racontant les misères que j’ai vues de mes yeux, touchées de mes mains, et ce que nous avons pu faire pour les soulager. Je dois maintenant dire ce que ces pauvres populations du Liban ont à souffrir pour le présent et à craindre pour l’avenir; ce que la charité de leurs frères de France, couronnant son œuvre, peut et doit faire pour elles. Ce serait une erreur que de considérer les événements de Syrie comme un fait isolé dans la situation de l’Orient. Cette explosion soudaine de la haine des ennemis des chrétiens, a pour cause une disposition générale des esprits dans le mahométisme; disposition depuis longtemps signalée, du reste, et, entre autres, dans des études savantes, curieuses, et pour ainsi dire prophétiques, publiée, en 1851, par un éminent écrivain, très- compétent en ces matières, M. P. Faugère(l). On remarque aussi, dans ces mouvements, disons-le à regret , une main que nous sommes trop habitués, dans l’histoire de notre nation et dans celle de l'Eglise, à trouver du côté de leurs ennemis. Depuis la prise de Sébastopol, et l’obligation imposée à la Porte, par les gouvernements chrétiens, de donner la liberté religieuse et l’égalité [politique aux chrétiens de son empire; depuis l’essor nouveau que la religion et la civilisation chrétienne semblaient prendre sur plusieurs points de la Turquie, la haine des mahométans fanatiques s’était sensiblement accrue et se manifestait en toute occasion. (1) De la Propagande musulmane, en Afrique et dans les Indes. In-8", Paris, 18il. {Extrait du Correspondant .) Digitized by Google

III.

§ I. — Craintes pour l'avenir. — Fanatisme musulman. — Curieux détails. — Témoignage d'un auteur anglais. — Plans des Turcs. — Complicité de l'Angleterre. — Participation des troupes et des gouverneurs ottomans dans les massacres. — Le pacha de Deir-el-Kamar.— Le pacha de Damas. — Celui de Beyrouth. — Etat actuel des esprits. — Situation affreuse des chrétiens éloignés de Beyrouth. — Les curés de Blad-Bchara. — Ali-Bey. — Ses cruautés.

J'ai fait jusqu'à ce moment l'histoire du passé, en racontant les misères que j'ai vues de mes yeux, touchées de mes mains, et ce que nous avons pu faire pour les soulager. Je dois maintenant dire ce que ces pauvres populations du Liban ont à souffrir pour le présent et à craindre pour l'avenir; ce que la charité de leurs frères de France, couronnant son œuvre, peut et doit faire pour elles.

Ce serait une erreur que de considérer les événements de Syrie comme un fait isolé dans la situation de l'Orient. Cette explosion soudaine de la haine des ennemis des chrétiens, a pour cause une disposition générale des esprits dans le mahométisme; disposition depuis longtemps signalée, du reste, et, entre autres, dans des études savantes, curieuses, et pour ainsi dire prophétiques, publiée, en 1851, par un éminent écrivain, très-compétent en ces matières, M. P. Faugère (1). On remarque aussi, dans ces mouvements, disons-le à regret, une main que nous sommes trop habitués, dans l'histoire de notre nation et dans celle de l'Eglise, à trouver du côté de leurs ennemis.

Depuis la prise de Sébastopol, et l'obligation imposée à la Porte, par les gouvernements chrétiens, de donner la liberté religieuse et l'égalité politique aux chrétiens de son empire; depuis l'essor nouveau que la religion et la civilisation chrétienne semblaient prendre sur plusieurs points de la Turquie, la haine des mahométans fanatiques s'était sensiblement accrue et se manifestait en toute occasion.

(1) De la Propagande musulmane, en Afrique et dans les Indes. In-8°, Paris, 1851. (*Extrait du Correspondant.*)

Je trouve, à cet égard, de curieux détails, dans un opuscule publié, il y a quelques mois en Angleterre, par un missionnaire anglais catholique de Syrie, fort au courant de la situation des esprits, et fort capable de l'apprécier de toute manière. Il raconte que, quelques semaines seulement après la promulgation du HalliHuftiayoun, un prédicateur mahométan prêchait publiquement, dans la principale mosquée d'une ville de Syrie, que l'extermination des chrétiens était permise, qu'il fallait tomber sur eux, et que l'on ne pouvait souffrir que « ces chiens » vinssent prendre place parmi les « nobles musulmans. » Cette atroce doctrine était ouvertement proclamée dans toute la Syrie. Ce fait était bien connu du gouvernement turc, qui ne prenait aucune sorte de mesures pour le réprimer. Les chrétiens le connaissaient aussi, mais ils espéraient que les Puissances de l'Europe sauraient faire échouer ces affreux complots. « En 1858, dix-huit mois seulement après le traité de Sébastopol, une assemblée des chefs du mahométisme fut convoquée dans la cité sainte de l'empire turc, la cité d'ikimduni. Je mentionne ce fait, ajoute l'auteur anglais dont je parle (1), sur l'autorité d'un homme considérable attaché au consulat anglais de Beyrouth , et j'en ai eu la confirmation par les Turcs eux-mêmes. » Dans cette réunion se rendirent les chefs principaux, mahométans fanatiques, des grandes cités, telles qu'AIep, le Caire, Beyrouth, Damas, Bagdad. Les délibérations durèrent trois jours, et leur objet fut de savoir par quel moyen on pourrait empêcher les progrès croissants du christianisme. La conclusion fut que pour assurer, non-seulement la prospérité, mais l'existence même de la religion musulmane, il fallait exterminer tous les chrétiens, hommes, femmes et enfants, dans toute la partie de l'Orient qui appartient à l'empire turc. Le projet fut solennellement approuvé par tous les assistants, et chacun d'entre eux retourna dans son pays pour en préparer l'exécution sanglante. Quelques mois après, la cité de Djeddah était le théâtre du premier massacre commis à l'instigation du député de Beyrouth, et, ce même chef, se rendant immédiatement à la Mecque, centre, comme on le sait, (1) Four Lectures on the massacres of the christians in Syria. London, Richardson and son, i sc 1 . Digitized by Google

Je trouve, à cet égard, de curieux détails, dans un opuscule publié, il y a quelques mois en Angleterre, par un missionnaire anglais catholique de Syrie, fort au courant de la situation des esprits, et fort capable de l'apprécier de toute manière. Il raconte que, quelques semaines seulement après la promulgation du Hatti-Humayoun, un prédicateur mahométan prêchait publiquement, dans la principale mosquée d'une ville de Syrie, que l'extermination des chrétiens était permise, qu'il fallait tomber sur eux, et que l'on ne pouvait souffrir que « *ces chiens* » vinssent prendre place parmi les « nobles musulmans. » Cette atroce doctrine était ouvertement proclamée dans toute la Syrie. Ce fait était bien connu du gouvernement turc, qui ne prenait aucune sorte de mesures pour le réprimer. Les chrétiens le connaissaient aussi, mais ils espéraient que les Puissances de l'Europe sauraient faire échouer ces affreux complots.

« En 1858, dix-huit mois seulement après le traité de Sébastopol, une assemblée des chefs du mahométisme fut convoquée dans la cité sainte de l'empire turc, la cité d'Ikimduni. Je mentionne ce fait, ajoute l'auteur anglais dont je parle (1), sur l'autorité d'un homme considérable attaché au consulat anglais de Beyrouth, et j'en ai eu la confirmation par les Turcs eux-mêmes.

» Dans cette réunion se rendirent les chefs principaux, mahométans fanatiques, des grandes cités, telles qu'Alep, le Caire, Beyrouth, Damas, Bagdad. Les délibérations durèrent trois jours, et leur objet fut de savoir par quel moyen on pourrait empêcher les progrès croissants du christianisme. La conclusion fut que pour assurer, non-seulement la prospérité, mais l'existence même de la religion musulmane, il fallait exterminer tous les chrétiens, hommes, femmes et enfants, dans toute la partie de l'Orient qui appartient à l'empire turc. Le projet fut solennellement approuvé par tous les assistants, et chacun d'entre eux retourna dans son pays pour en préparer l'exécution sanglante. Quelques mois après, la cité de Djeddah était le théâtre du premier massacre commis à l'instigation du député de Beyrouth, et, ce même chef, se rendant immédiatement à la Mecque, centre, comme on le sait,

(1) Four Lectures on the massacres of the christians in Syria. *London*, Richardson and son, 1861.

— 69 — de la religion mahométane , exhorta tous les chrétiens, une fois rendus chez eux, à se mettre immédiatement à l'œuvre, et à massacrer tous les chrétiens. Cet affreux projet ne put cependant s'exécuter en 1858, pour des raisons diverses, dont la principale était, en Syrie, l'organisation puissante de la nation maronite. » Le premier soin des ennemis du christianisme en Orient devait donc être d'affaiblir la puissance des chrétiens du Liban. Ce fut en effet à cela qu'ils employèrent les deuxannéesqui précédèrent les massacres. Ils cherchèrent et ils réussirent à mettre la division entre les nobles et le peuple, ils se servirent adroitement des rivalités séculaires qui existent entre les principales familles du pays pour attiser le feu d'une révolution complète, dans laquelle, j'ai le regret de le répéter, la main des agents anglais se retrouve trop souvent, jusqu'à ce qu'enfln cette révolution éclatât, sous la conduite d'un simple forgeron de la montagne, et forçât le kaimakam à se réfugier à Beyrouth, avec ses principaux cheiks. Le moment était venu de mettre à exécution les anciens projets. On eut soin de préparer encore mieux toutes choses, en fournissant des armes aux Métoualis et aux Druses, et en les enlevant autant que possible aux chrétiens. «J'ai vu moi-même un jour, dit l'auteur anglais (1) que j'ai déjà cité, une centaine de n mules sortir, quelque temps avant l'explosion des hostilités, » du palais du gouverneur turc de Beyrouth, chargées de munid tions de guerre. Je demandai où allait ce convoi, et le Turc b qui le conduisait eut la simplicité de me répondre qu'il les conb duisait à tel endroit, qu'il m'indiqua, et qui était la résidence b de l'un des principaux chefs des Druses. » A cela je ne puis ajouter qu'une chose, c'est que j'ai vu aussi bon nombre d'armes enlevées aux Druses depuis l'arrivée de nos troupes, et que ces armes qu'ils avaient tirées des palais de3 gouverneurs turcs, avaient été fabriquées en Angleterre. Ai-je besoin de dire que, tandis qu'on fournissait des armes aux Druses, c'était pour les chrétiens crime de haute trahison que d'ôtre trouvés porteurs d'armes ou de poudre (2). (1) Four Lectures, p. 18. (2) Voir pour tous ces détails et beaucoup d'autres qui démonlrent la complicité des Turcs et celle de l'Angleterre dans les derniers événements de Digitized by Google

de la religion mahométane, exhorta tous les chrétiens, une fois rendus chez eux, à se mettre immédiatement à l'œuvre, et à massacrer tous les chrétiens. Cet affreux projet ne put cependant s'exécuter en 1858, pour des raisons diverses, dont la principale était, en Syrie, l'organisation puissante de la nation maronite. »

Le premier soin des ennemis du christianisme en Orient devait donc être d'affaiblir la puissance des chrétiens du Liban. Ce fut en effet à cela qu'ils employèrent les deux années qui précédèrent les massacres. Ils cherchèrent et ils réussirent à mettre la division entre les nobles et le peuple, ils se servirent adroitement des rivalités séculaires qui existent entre les principales familles du pays pour attiser le feu d'une révolution complète, dans laquelle, j'ai le regret de le répéter, la main des agents anglais se retrouve trop souvent, jusqu'à ce qu'enfin cette révolution éclatât, sous la conduite d'un simple forgeron de la montagne, et forçât le kaïmakam à se réfugier à Beyrouth, avec ses principaux cheiks.

Le moment était venu de mettre à exécution les anciens projets. On eut soin de préparer encore mieux toutes choses, en fournissant des armes aux Métoualis et aux Druses, et en les enlevant autant que possible aux chrétiens. « J'ai vu moi-même un jour, dit l'auteur anglais (1) que j'ai déjà cité, une centaine de » mules sortir, quelque temps avant l'explosion des hostilités, » du palais du gouverneur turc de Beyrouth, chargées de muni- » tions de guerre. Je demandai où allait ce convoi, et le Turc » qui le conduisait eut la simplicité de me répondre qu'il les con- » duisait à tel endroit, qu'il m'indiqua, et qui était la résidence » de l'un des principaux chefs des Druses. » A cela je ne puis ajouter qu'une chose, c'est que j'ai vu aussi bon nombre d'armes enlevées aux Druses depuis l'arrivée de nos troupes, et que ces armes qu'ils avaient tirées des palais des gouverneurs turcs, avaient été fabriquées en Angleterre. Ai-je besoin de dire que, tandis qu'on fournissait des armes aux Druses, c'était pour les chrétiens crime de haute trahison que d'être trouvés porteurs d'armes ou de poudre (2).

(1) Four Lectures, p. 18.

(2) Voir pour tous ces détails et beaucoup d'autres qui démontrent la complicité des Turcs et celle de l'Angleterre dans les derniers événements de

Les choses ainsi préparées, les événements éclatèrent, comme on sait, le 27 mai. Ce jour-là les Druses se jetèrent en armes sur les villages chrétiens, qui ne s'attendaient à rien moins qu'à une attaque. Presque complètement désarmés d'avance, sans or. ganisation politique, sans chefs pour les soutenir et les défendre, les chrétiens sentirent qu'ils ne pouvaient tenir tête à l'orage. Les gouverneurs turcs vinrent alors à eux et leur dirent, que s'ils voulaient déposer leurs armes entre leurs mains et se retirer dans leurs palais, dans les casernes de leurs troupes , ils répondaient de leur sûreté. Les chrétiens eurent le tort de croire presque partout à ces paroles. On sait ce que leur a valu leur confiance. J'ai parlé dans la seconde partie de ce mémoire, de l'affreux spectacle qu'offrent encore, à l'heure qu'il est, le palais et la caserne de Deir-el-Kamar. La perfidie des Turcs y est écrite partout avec du sang. C'est dans ces lieux mêmes, qu'on leur avait ouverts comme un asile assuré, que nos malheureux frères ont été livrés sans défense à leurs ennemis ou massacrés par leurs prétendus protecteurs eux-mêmes. Il y a plus, et ce détail montre bien le complot combiné d'avance dans tout son ensemble, une partie du palais du gouverneur a été consumée par les flammes. Or c'est ce gouverneur luimême, qui, deux jours après les massacres, a fait demander aux Druses du voisinage de revenir pour mettre le feu à une'partie de sa demeure, afin de pouvoir prétendre plus tard, ce qu'il a fait, qu'il n'avait pu arrêter les massacreurs et qu'il avait même été leur victime. Ce qui faisait dire aux Druses dans leur simplicité : « C'est vraiment une chose extraordinaire, et qui ne s'est jamais vue qu'un Pacha fasse lui-même incendier sa demeure ; sûrement il ne nous en arrivera rien de bon. » A Damas, des chrétiens dignes de foi m'ont affirmé que le Pacha militaire avec lequel ils étaient particulièrement liés, étant venu les chercher avec une escorte, pour les sauver, la populace musulmane, qui remplissait les rues, poussait des hurlements de Syrie, l'ouvrage très-instructif que vient de publier M. Baptistin'Poujoulat, La vfrité tur la Syrie. 1 fort vol. in -8", cher Gaume frères. M. Poujoulat a passé six moi* dans le Liban, l'année dernière, et son^ouvrage est, sans contredit, le plus complet sur cette matière. Digitized by Google

Les choses ainsi préparées, les événements éclatèrent, comme on sait, le 27 mai. Ce jour-là les Druses se jetèrent en armes sur les villages chrétiens, qui ne s'attendaient à rien moins qu'à une attaque. Presque complétement désarmés d'avance, sans organisation politique, sans chefs pour les soutenir et les défendre, les chrétiens sentirent qu'ils ne pouvaient tenir tête à l'orage.

Les gouverneurs turcs vinrent alors à eux et leur dirent, que s'ils voulaient déposer leurs armes entre leurs mains et se retirer dans leurs palais, dans les casernes de leurs troupes, ils répondaient de leur sûreté. Les chrétiens eurent le tort de croire presque partout à ces paroles. On sait ce que leur a valu leur confiance. J'ai parlé dans la seconde partie de ce mémoire, de l'affreux spectacle qu'offrent encore, à l'heure qu'il est, le palais et la caserne de Deir-el-Kamar. La perfidie des Turcs y est écrite partout avec du sang. C'est dans ces lieux mêmes, qu'on leur avait ouverts comme un asile assuré, que nos malheureux frères ont été livrés sans défense à leurs ennemis ou massacrés par leurs prétendus protecteurs eux-mêmes.

Il y a plus, et ce détail montre bien le complot combiné d'avance dans tout son ensemble, une partie du palais du gouverneur a été consumée par les flammes. Or c'est ce gouverneur lui-même, qui, deux jours après les massacres, a fait demander aux Druses du voisinage de revenir pour mettre le feu à une partie de sa demeure, afin de pouvoir prétendre plus tard, ce qu'il a fait, qu'il n'avait pu arrêter les massacreurs et qu'il avait même été leur victime. Ce qui faisait dire aux Druses dans leur simplicité : « C'est vraiment une chose extraordinaire, et qui ne s'est jamais vue qu'un Pacha fasse lui-même incendier sa demeure ; sûrement il ne nous en arrivera rien de bon. »

A Damas, des chrétiens dignes de foi m'ont affirmé que le Pacha militaire avec lequel ils étaient particulièrement liés, étant venu les chercher avec une escorte, pour les sauver, la populace musulmane, qui remplissait les rues, poussait des hurlements de

Syrie, l'ouvrage très-instructif que vient de publier M. Baptistin Poujoulat, *La vérité sur la Syrie*. 1 fort vol. in-8°, chez Gaume frères. M. Poujoulat a passé six mois dans le Liban, l'année dernière, et son ouvrage est, sans contredit, le plus complet sur cette matière.

— Tirage en les voyant échapper, et disait au Pacha : « Quoi ! c’est toi-même qui nous as ordonné de massacrer les chrétiens et c’est toi qui les sauves? » A quoi le Pacha, loin de nier ses premiers ordres, répondait : « Ils ne sont plus chrétiens, ils viennent de se faire musulmans. » Ces faits ont été juridiquement constatés dans les procès des gouverneurs. Ils sont écrits en caractères de sang , à Deir-elKamar, à Hasbaya, à Rachaya, à Saïda, partout enfin où il se trouvait des troupes et des gouverneurs turcs. Car, il faut le dire bien haut, pour faire comprendre le vrai caractère de cette tragédie, il n’y a eu de massacres que là où il y avait des soldats et . des gouverneurs turcs, il n’y en a eu que sous leurs yeux et avec leur coopération. Ailleurs il y a eu des assassinats isolés, il n'y a point eu de massacres. Les Druses étaient des instruments; ils n’étaient pas les plus grands, les vrais coupables. Du reste, cette complicité des Turcs s’est manifestée dans toutes les occasions où elle pouvait servir à la ruine des chrétiens. Ainsi pendant que les Druses entouraient Deir-el-Kamar, les Maronites de l’extrémité opposée de la montagne, du côté des cèdres, instruits des sinistres projets formés contre leurs frères, conçurent le dessein de s’armer pour venir à leur aide. Un jeune cheick admirable de courage, de dévouement à sa patrie, Joseph Karam, était à leur tête. Manquant d’argent, le généreux jeune homme avait engagé son patrimoine pour tenir en armes cinq cents cavaliers, et il s'était porté vers le théâtre des hostilités. Mais, arrivé aux deux tiers de la route, il reçut de Beyrouth l’ordre de ne pas aller plus loin ; et le Pacha lui fit donner, en même temps, l’assurance qu’il se chargeait seul d’arranger l'affaire, et que la présence des Maronites armés ne pouvait être que nuisible aux chrétiens. C’est ainsi que le chef le plus courageux du Liban se trouva réduit à l’impuissance. De cet ensemble de faits résulte évidemment que si notre marine d’abord, combinée avec celle des autres puissances de l’Europe, notre armée ensuite, n’étaient venues protéger les chrétiens , c’en était fait d’eux ; et que si nous nous retirons avant d’avoir pourvu à leur sûreté d’une manière efficace, ils seDigitized by Google

rage en les voyant échapper, et disait au Pacha : « Quoi ! c'est toi-même qui nous as ordonné de massacrer les chrétiens et c'est toi qui les sauves? » A quoi le Pacha, loin de nier ses premiers ordres, répondait : « Ils ne sont plus chrétiens, ils viennent de se faire musulmans. »

Ces faits ont été juridiquement constatés dans les procès des gouverneurs. Ils sont écrits en caractères de sang, à Deir-el-Kamar, à Hasbaya, à Rachaya, à Saïda, partout enfin où il se trouvait des troupes et des gouverneurs turcs. Car, il faut le dire bien haut, pour faire comprendre le vrai caractère de cette tragédie, il n'y a eu de massacres que là où il y avait des soldats et des gouverneurs turcs, il n'y en a eu que sous leurs yeux et avec leur coopération. Ailleurs il y a eu des assassinats isolés, il n'y a point eu de massacres. Les Druses étaient des instruments; ils n'étaient pas les plus grands, les vrais coupables.

Du reste, cette complicité des Turcs s'est manifestée dans toutes les occasions où elle pouvait servir à la ruine des chrétiens. Ainsi pendant que les Druses entouraient Deir-el-Kamar, les Maronites de l'extrémité opposée de la montagne, du côté des cèdres, instruits des sinistres projets formés contre leurs frères, conçurent le dessein de s'armer pour venir à leur aide.

Un jeune cheick admirable de courage, de dévouement à sa patrie, Joseph Karam, était à leur tête. Manquant d'argent, le généreux jeune homme avait engagé son patrimoine pour tenir en armes cinq cents cavaliers, et il s'était porté vers le théâtre des hostilités.

Mais, arrivé aux deux tiers de la route, il reçut de Beyrouth l'ordre de ne pas aller plus loin ; et le Pacha lui fit donner, en même temps, l'assurance qu'il se chargeait seul d'arranger l'affaire, et que la présence des Maronites armés ne pouvait être que nuisible aux chrétiens. C'est ainsi que le chef le plus courageux du Liban se trouva réduit à l'impuissance.

De cet ensemble de faits résulte évidemment que si notre marine d'abord, combinée avec celle des autres puissances de l'Europe, notre armée ensuite, n'étaient venues protéger les chrétiens, c'en était fait d'eux ; et que si nous nous retirons avant d'avoir pourvu à leur sûreté d'une manière efficace, ils se-

 ront de nouveau massacrés jusqu'au dernier. Il n'est pas permis d'élever un doute sur ce point. Le fanatisme musulman est en effet plus surexcité depuis qu'il a vu sa proie lui échapper. Il attend le moment de prendre sa revanche. J'ai entendu moi-même, dans les rues de Damas, des menaces ouvertement adressées au clergé chrétien, pour le moment où nos troupes ne seraient plus là. El je sais que, depuis mon départ, sur presque tous les points de la Syrie, ces menaces se sont renouvelées et se renouvellent encore. Du reste, les chrétiens et les Européens résidant à Beyrouth, les résidants anglais euxmêmes, ne se font aucune illusion sur ce point. Je me souviens que les évêques et les représentants des chrétiens de cette ville me chargeaient de dire à la France que, le jour où nos troupes partiraient, ils seraient de nouveau en butte à la haine sauvage de leurs ennemis. Ils suppliaient l'Empereur, si les nécessités de la politique le forçaient à retirer ses soldats de leur pays, de leur envoyer une flotte pour les prendre aussi, et de leur accorder un asile dans quelque coin de son empire. Il n'est pas nécessaire, en effet, d'attendre le départ de nos troupes pour juger des dispositions du fanatisme musulman. Dans les lieux trop éloignés de Beyrouth pour que nous puissions les protéger efficacement, les chrétiens ont toujours été en butte aux mauvais traitements des Turcs. On a fait le relevé des Maronites assassinés dans les districts éloignés, depuis notre arrivée dans le pays. Il ne s'élève pas à moins de quatre cents. Ce sont, la plupart du temps, des faits isolés, mais ils ont lieu souvent aussi avec la connivence et sous la direction des cheiks reconnus par le gouvernement turc. J'ai, entre les mains, une note qui m'a été remise par deux prêtres du pays de Blad-Bechara, dans les environs de Sour. Elle peut donner une idée des mauvais traitements auxquels sont exposés, sans fin, les chrétiens du pays, de la part du gouverneur Ali-Bey. Du reste, et ce détail peut dispenser de tous les autres, pendant une seule semaine du mois de décembre, neuf d'entre eux avaient été assassinés par ordre de ce misérable. Voici comment la note dont je parle, note rédigée en arabe, signée par deux curés de Blad-Bechara, résume cette affreuse situation. J'en Digitized by Google

ront de nouveau massacrés jusqu'au dernier. Il n'est pas permis d'élever un doute sur ce point.

Le fanatisme musulman est en effet plus surexcité depuis qu'il a vu sa proie lui échapper. Il attend le moment de prendre sa revanche. J'ai entendu moi-même, dans les rues de Damas, des menaces ouvertement adressées au clergé chrétien, pour le moment où nos troupes ne seraient plus là. Et je sais que, depuis mon départ, sur presque tous les points de la Syrie, ces menaces se sont renouvelées et se renouvellent encore. Du reste, les chrétiens et les Européens résidant à Beyrouth, les résidants anglais eux-mêmes, ne se font aucune illusion sur ce point. Je me souviens que les évêques et les représentants des chrétiens de cette ville me chargeaient de dire à la France que, le jour où nos troupes partiraient, ils seraient de nouveau en butte à la haine sauvage de leurs ennemis. Ils suppliaient l'Empereur, si les nécessités de la politique le forçaient à retirer ses soldats de leur pays, de leur envoyer une flotte pour les prendre aussi, et de leur accorder un asile dans quelque coin de son empire.

Il n'est pas nécessaire, en effet, d'attendre le départ de nos troupes pour juger des dispositions du fanatisme musulman. Dans les lieux trop éloignés de Beyrouth pour que nous puissions les protéger efficacement, les chrétiens ont toujours été en butte aux mauvais traitements des Turcs. On a fait le relevé des Maronites assassinés dans les districts éloignés, depuis notre arrivée dans le pays. Il ne s'élève pas à moins de quatre cents. Ce sont, la plupart du temps, des faits isolés, mais ils ont lieu souvent aussi avec la connivence et sous la direction des cheiks reconnus par le gouvernement turc.

J'ai, entre les mains, une note qui m'a été remise par deux prêtres du pays de Blad-Bechara, dans les environs de Sour. Elle peut donner une idée des mauvais traitements auxquels sont exposés, sans fin, les chrétiens du pays, de la part du gouverneur Ali-Bey. Du reste, et ce détail peut dispenser de tous les autres, pendant une seule semaine du mois de décembre, neuf d'entre eux avaient été assassinés par ordre de ce misérable. Voici comment la note dont je parle, note rédigée en arabe, signée par deux curés de Blad-Bechara, résume cette affreuse situation. J'en

— 73 — donne la traduction telle qu'elle a été faite pour moi par un ecclésiastique maronite. « Au commencement des troubles, Ali-Bey exigea des chrétiens qui sont souî lui, vingt mille piastres, par village, pour leur promettre la sécurité. Les chrétiens, déjà réduits à la dernière misère par tant d'injustices dont ils étaient les victimes, répondirent qu'ils n'avaient pas de quoi payer une telle somme à l'instant. » Furieux de cette réponse, Ali-Bey donne le mot d'ordre à ses coreligionnaires les Métualis, et lui, comme un autre Néron, se tint à la fenêtre de son palais, à exciter ses hommes et ses serviteurs à ne pas se laisser devancer par les autres. Alors, tous les Métualis se rassemblèrent et envahirent le pays. Ils massacrèrent les habitants des villages chrétiens, sans distinction de sexe ou de dignité. Hommes, femmes, enfants, prêtres, tout était bon pour leurs massues et leurs yatagans. Ils saccagèrent et brûlèrent tout le pays, de sorte que nous, qui adressons cette supplique, nous sommes trouvés au milieu des prisonniers d'Ali-Bey luimême, et après nous avoir retenus pendant deux mois, ne nous donnant que juste le nécessaire pour ne pas mourir, il nous obligea à signer une pièce justificative qu'il envoya à S. Exc. FuadPacha, pour lui dire de la part de tous les chrétiens du district Blad-Béchara : 1° que ces chrétiens n'ont pas eu part aux massacres de cette année; 2° qu'ils sont dans la plus grande tranquillité et qu'ils n'ont rien à craindre. a Mais lorsque, ces derniers jours, Ali-Bey apprit queledrogman de Sa Majesté l'empereur Napoléon allait venir visiter nos contrées, il nous lâcha, en nous menaçant de la mort si nous faisions part au drogman de tout ce qu'a fait avec nous Ali-Bey. « La présence de ce bon et excellent drogman, et les paroles de consolation qu'il a daigné nous dire, nous permirent de pouvoir arriver à trouver confiance en sa personne et lui ouvrir les plaies de notre cœur, et nous sommes venus sous sa protection jusqu'à Beyrouth. « Nous sollicitons auprès de votre zèle : De nous procurer un moyen de transporter nos familles de dessous le joug de l'esclavage d'Ali-Bey, qui nous poursuit jusqu'ici, puisqu'il a envoyé Digitized by Google

donne la traduction telle qu'elle a été faite pour moi par un ecclésiastique maronite.

« Au commencement des troubles, Ali-Bey exigea des chrétiens qui sont sous lui, vingt mille piastres, par village, pour leur promettre la sécurité. Les chrétiens, déjà réduits à la dernière misère par tant d'injustices dont ils étaient les victimes, répondirent qu'ils n'avaient pas de quoi payer une telle somme à l'instant.

» Furieux de cette réponse, Ali-Bey donne le mot d'ordre à ses coreligionnaires les Métualis, et lui, comme un autre Néron, se tint à la fenêtre de son palais, à exciter ses hommes et ses serviteurs à ne pas se laisser devancer par les autres. Alors, tous les Métualis se rassemblèrent et envahirent le pays. Ils massacrèrent les habitants des villages chrétiens, sans distinction de sexe ou de dignité. Hommes, femmes, enfants, prêtres, tout était bon pour leurs massues et leurs yatagans. Ils saccagèrent et brûlèrent tout le pays, de sorte que nous, qui adressons cette supplique, nous sommes trouvés au milieu des prisonniers d'Ali-Bey lui-même, et après nous avoir retenus pendant deux mois, ne nous donnant que juste le nécessaire pour ne pas mourir, il nous obligea à signer une pièce justificative qu'il envoya à S. Exc. Fuad-Pacha, pour lui dire de la part de tous les chrétiens du district Blad-Béchara : 1° que ces chrétiens n'ont pas eu part aux massacres de cette année; 2° qu'ils sont dans la plus grande tranquillité et qu'ils n'ont rien à craindre.

« Mais lorsque, ces derniers jours, Ali-Bey apprit que le drogman de Sa Majesté l'empereur Napoléon allait venir visiter nos contrées, il nous lâcha, en nous menaçant de la mort si nous faisions part au drogman de tout ce qu'a fait avec nous Ali-Bey.

« La présence de ce bon et excellent drogman, et les paroles de consolation qu'il a daigné nous dire, nous permirent de pouvoir arriver à trouver confiance en sa personne et lui ouvrir les plaies de notre cœur, et nous sommes venus sous sa protection jusqu'à Beyrouth.

« Nous sollicitons auprès de votre zèle : De nous procurer un moyen de transporter nos familles de dessous le joug de l'esclavage d'Ali-Bey, qui nous poursuit jusqu'ici, puisqu'il a envoyé

— 74 — ses cavaliers à Beyrouth pour épier ce que nous faisons et pour nous assassiner en chemin quand nous serons de retour. De grâce! de grâce!! Moïse, sauvez-nous de l'esclavage de Pharaon ! ! ! ! » Si des faits semblables peuvent se passer à vingt lieues d'un camp français, que sera-ce lorsque les Turcs ne se sentiront plus arrêtés par nous? Les lettres que nous recevons de Beyrouth depuis quelques semaines nous le font suffisamment pressentir. Une véritable panique règne de nouveau dans toute la Syrie, et les chrétiens, épouvantés des approches d'un nouveau massacre, émigrent par centaines en Grèce ou en Egypte. § II. — Conditions nécessaires pour la sûreté des chrétiens. — Châtiment des coupables. — Ce qui a été fait à cet égard. — Rôle de l'Angleterre. — Notre armée. — Calomnies odieuses contre nos soldats. — Vœu des populations pour la réorganisation du gouvernement chrétien. — Ancienne constitution du Liban. — Protectorat de la France. — Union à l'Egypte. — Cessation do notre occupation. — Dangers graves. — Prétentions de l'Angleterre. — Sympathie de la France pour la continuation de l'action généreuse du gouvernement.— Misère actuelle des populations. — Tristes details. — Conclusion pratique. Il est évident, je le répète, que l'humanité nous fait un devoir de ne pas abandonner, sans avoir pourvu à leur sûreté, les populations que la France a protégées, dans un autre but, apparemment, que de prolonger de quelques mois leur agonie, et de leur rendre, par conséquent, la mort plus cruelle. Mais quelles sont les conditions nécessaires pour pourvoir à la sûreté des chrétiens de Syrie? 11 y en a deux absolument indispensables, et sans lesquelles on ne saurait espérer leur assurer un repos de quelque durée. La première est le châtiment exemplaire des coupables ; la seconde l'organisation suffisante du gouvernement chrétien. Hors de là, il est impossible de songer à un résultat satisfaisant. La punition de la plupart des chefs qui ont dirigé les massacres de mai, juin, juillet et août de l'année dernière, est absolument indispensable pour frapper d'une crainte salutaire ceux qui seraient tentés de les imiter à l'avenir. Sans doute on ne peut sonDigitized bÿ Google

 ger à punir tout le monde, et à venger par des flots de sang les chrétiens massacrés. Il ne s'agit pas ici de vengeance, et Dieu sait que si les chrétiens étaient en sûreté pour l'avenir, nous serions les premiers à demander 'grâce, même pour les plus coupables. Mais la justice présente est le gage nécessaire de l'avenir. Il faut absolument qu'elle soit suffisante pour frapper l'esprit de populations qui ne respectent que la force ; et, qu'en épargnant les instruments, elle atteigne du moins ceux qui les ont dirigés. Or il est évident que jusqu'à ce moment, sauf à Damas où FuadPachaa fait exécuter un certain nombre de musulmans, et à leur tête, le Pacha même de la ville, aucune satisfaction n'a été donnée à l'opinion publique indignée. Ni le gouverneur de Beyrouth, le plus coupable de tous peut-être, ni les chefs druses, qui se sont souillés par le plus de meurtres et d'infamies, n'ont été punis comme ils auraient dû l'être. L'infâme Sald-Bey-Djemblat luimême qui a ordonné tant de crimes, trempé ses mains dans le sang de tant d'innocentes victimes, attend, avec sécurité, malgré la condamnation capitale prononcée contre lui, le moment où il pourra recommencer le cours de ses abominables forfaits. La part qui revient aux Anglais, dans tout ceci, n'est un mystère pour personne. Les chefs druses ont été défendus par eux, de toutes les manières. Ils leur ont fourni des témoins favorables. Ils ont épouvanté par des menaces ceux qui venaient déposer contre eux. En un mot, ils ont mis tout en œuvre pour sauver ces Druses qu'un ministre anglais n'a pas craint de déclarer, en plein parlement, après les événements dont les chrétiens ont été les victimes, et ceux qui se préparent encore, l'objet des sympathies de l'Angleterre. Notre armée était liée, je le sais, par la convention internationale, en vertu de laquelle elle se trouvait en Syrie. Elle ne pouvait prendre sur elle la répression et la punition active des coupables. J'avoue que, pour ma part, je ne puisque regretter ces entraves qu'une politique jalouse a mises à notre action. Un conseil de guerre français, ou même mixte, eût su faire bientôt la lumière, là où les tribunaux turcs ont entassé les ténèbres, et s'il eût frappé avec discernement et avec mesure, il eût aussi frappé sans faiblesse. Digitized by Google

ger à punir tout le monde, et à venger par des flots de sang les chrétiens massacrés. Il ne s'agit pas ici de vengeance, et Dieu sait que si les chrétiens étaient en sûreté pour l'avenir, nous serions les premiers à demander grâce, même pour les plus coupables. Mais la justice présente est le gage nécessaire de l'avenir. Il faut absolument qu'elle soit suffisante pour frapper l'esprit de populations qui ne respectent que la force ; et, qu'en épargnant les instruments, elle atteigne du moins ceux qui les ont dirigés.

Or il est évident que jusqu'à ce moment, sauf à Damas où Fuad-Pacha a fait exécuter un certain nombre de musulmans, et à leur tête, le Pacha même de la ville, aucune satisfaction n'a été donnée à l'opinion publique indignée. Ni le gouverneur de Beyrouth, le plus coupable de tous peut-être, ni les chefs druses, qui se sont souillés par le plus de meurtres et d'infamies, n'ont été punis comme ils auraient dû l'être. L'infâme Saïd-Bey-Djemblat lui-même qui a ordonné tant de crimes, trempé ses mains dans le sang de tant d'innocentes victimes, attend, avec sécurité, malgré la condamnation capitale prononcée contre lui, le moment où il pourra recommencer le cours de ses abominables forfaits.

La part qui revient aux Anglais, dans tout ceci, n'est un mystère pour personne. Les chefs druses ont été défendus par eux, de toutes les manières. Ils leur ont fourni des témoins favorables. Ils ont épouvanté par des menaces ceux qui venaient déposer contre eux. En un mot, ils ont mis tout en œuvre pour sauver ces Druses qu'un ministre anglais n'a pas craint de déclarer, en plein parlement, après les événements dont les chrétiens ont été les victimes, et ceux qui se préparent encore, l'objet des sympathies de l'Angleterre.

Notre armée était liée, je le sais, par la convention internationale, en vertu de laquelle elle se trouvait en Syrie. Elle ne pouvait prendre sur elle la répression et la punition active des coupables. J'avoue que, pour ma part, je ne puis que regretter ces entraves qu'une politique jalouse a mises à notre action. Un conseil de guerre français, ou même mixte, eût su faire bientôt la lumière, là où les tribunaux turcs ont entassé les ténèbres, et s'il eût frappé avec discernement et avec mesure, il eût aussi frappé sans faiblesse.

— 76 — Je ne devrais pas m'arrêter à réfuter ici un bruit répandu en Angleterre, et qui a trouvé, en partie, son écho jusque sur les lèvres du ministre dont je rappelais tout à l'heure les paroles. Quelques agents anglais ont dit que nos soldats favorisaient des représailles cruelles de Maronites contre des Druses. On a même ajouté, tout bas il est vrai, qu'un des agents anglais en Syrie avait prétendu que, sous ses yeux, des soldats français avaient massacré des femmes et des enfants druses sans défense. Il suffit de connaître les sentiments de nos généreux soldats, de nos officiers, du chef distingué qui les commande en Syrie, pour être absolument certain d'avance que ces derniers faits n'ont aucune réalité. Je défie qui que ce soit de citer un lieu où des actes semblables se soient produits. Je puis affirmer, au contraire, que, partout où je me suis trouvé en relation avec eux, les Druses ont été surpris de la douceur de nos troupes et des traitements qu'ils en ont reçus. Je sais même, de la manière la plus positive, que des ouvertures ont été faites plusieurs fois en secret à ceux de nos officiers qui se trouvaient dans les districts druses, de la part des chefs de cette peuplade, pour venir se remettre entre leurs mains; et que nos officiers ont toujours repoussé ces offres. Quant aux chrétiens qui se seraient rendus coupables de cruautés contre les Druses, je n'ai qu'un mol à en dire. Ces faits isolés sont possibles, j'en ai cité moi-môme un exemple qui s'est produit à Deir-el-Kamar. Il faut sans doute déplorer les actes de représailles qui ont pu se reproduire ; mais comment s'en étonner dans un pays où les autorités pactisent avec les coupables contre les victimes. Les chrétiens n'ont agi que pour leur légitime défense, et parler des Druses qu'ils ont tués est vraiment une scandaleuse dérision. Dans aucun cas, d'ailleurs, nos troupes n ont favorisé ces vengeances personnelles. Mais si la répression est absolument nécessaire, pour prouver aux Turcs et aux Druses notre ferme volonté de ne pas laisser impuni le retour d'actes semblables , la réorganisation du gouvernement chrétien du Liban n'est pas moins indispensable, pour assurer le repos des populations chrétiennes. 11 est certain, en effet, qu'un gouvernement chrétien vigoureusement constitué dans le Liban, tiendrait en respect les mahoméDigitized by Google

Je ne devrais pas m'arrêter à réfuter ici un bruit répandu en Angleterre, et qui a trouvé, en partie, son écho jusque sur les lèvres du ministre dont je rappelais tout à l'heure les paroles. Quelques agents anglais ont dit que nos soldats favorisaient des représailles cruelles de Maronites contre des Druses. On a même ajouté, tout bas il est vrai, qu'un des agents anglais en Syrie avait prétendu que, sous ses yeux, des soldats français avaient massacré des femmes et des enfants druses sans défense.

Il suffit de connaître les sentiments de nos généreux soldats, de nos officiers, du chef distingué qui les commande en Syrie, pour être absolument certain d'avance que ces derniers faits n'ont aucune réalité. Je défie qui que ce soit de citer un lieu où des actes semblables se soient produits. Je puis affirmer, au contraire, que, partout où je me suis trouvé en relation avec eux, les Druses ont été surpris de la douceur de nos troupes et des traitements qu'ils en ont reçus. Je sais même, de la manière la plus positive, que des ouvertures ont été faites plusieurs fois en secret à ceux de nos officiers qui se trouvaient dans les districts druses, de la part des chefs de cette peuplade, pour venir se remettre entre leurs mains; et que nos officiers ont toujours repoussé ces offres.

Quant aux chrétiens qui se seraient rendus coupables de cruautés contre les Druses, je n'ai qu'un mot à en dire. Ces faits isolés sont possibles, j'en ai cité moi-même un exemple qui s'est produit à Deir-el-Kamar. Il faut sans doute déplorer les actes de représailles qui ont pu se reproduire; mais comment s'en étonner dans un pays où les autorités pactisent avec les coupables contre les victimes. Les chrétiens n'ont agi que pour leur légitime défense, et parler des Druses qu'ils ont tués est vraiment une scandaleuse dérision. Dans aucun cas, d'ailleurs, nos troupes n'ont favorisé ces vengeances personnelles.

Mais si la répression est absolument nécessaire, pour prouver aux Turcs et aux Druses notre ferme volonté de ne pas laisser impuni le retour d'actes semblables, la réorganisation du gouvernement chrétien du Liban n'est pas moins indispensable, pour assurer le repos des populations chrétiennes.

Il est certain, en effet, qu'un gouvernement chrétien vigoureusement constitué dans le Liban, tiendrait en respect les mahomé-

 tans, et protégerait le christianisme, non-seulement dans le Liban proprement dit, mais encore dans la Syrie tout entière, depuis Jérusalem jusqu'à Alep, et depuis Beyrouth jusqu'à l'Euphrate. La population totale de cette partie de l'empire turc s'élève environ à deux millions et demi d'habitants. Les chrétiens sont au nombre de plus de cinq cent mille. En les groupant et en les dotant d'institutions convenables, ils seraient à même de se défendre et de résister à leurs ennemis. La race chrétienne! a une grande supériorité de vigueur et de courage sur les musulmans. Les Druses seuls peuvent lui être comparés, mais ils ne sont que soixante mille, et il serait d'ailleurs très-facile de les incorporer uu gouvernement chrétien, comme ils l'ont été déjà pendant si longtemps, avant que la politique des Turcs et l'intérêt des Anglais n'eût fait naître entre ces deux nations des inimitiés entretenues depuis avec grand soin. Le plan qui semblerait préférable à tous les hommes compétents du pays, serait donc de revenir à l'ancienne constitution du Liban, à peu près telle qu'elle existait en 1840. On pourrait la fortifier encore, en demandant au gouvernement turc à céder aux chrétiens la plaine de la Bekââ, comme indemnité des pertes subies par eux. On établirait dans cette plaine, qui sépare le Liban de l'anti-Liban, les chrétiens des villages trop éloignés, pour qu'ils ne soient pas exposes encore une fois à des mauvais traitements et à des pillages ; tels sont par exemple les chrétiens du Hauran, de Blad-Bchara, etc. Us accepteraient tous certainement cette compensation. Je ne puis entrer ici, on le comprend, dans de plus longs détails. Quoique ces matières touchent directement aux intérêts de la religion et de l'humanité, elles ne sont pas néanmoins l'objet propre de ce travail. Il me suffit d'avoir indiqué rapidement celte solution, qui trancherait la question d'une manière favorable pour l'avenir. Quant aux rapports de l'administration chrétienne du Liban avec le gouvernement turc, je n'ai rien à en dire, pour les motifs que je viens d'exposer, et je ne puis que rapporter les vœux que j'ai entendu formuler devant moi par les populations ellesmêmes. Je n'étonnerai personne en disant que les sympathies les plus Digitized by Google

tans, et protégerait le christianisme, non-seulement dans le Liban proprement dit, mais encore dans la Syrie tout entière, depuis Jérusalem jusqu'à Alep, et depuis Beyrouth jusqu'à l'Euphrate. La population totale de cette partie de l'empire turc s'élève environ à deux millions et demi d'habitants. Les chrétiens sont au nombre de plus de cinq cent mille. En les groupant et en les dotant d'institutions convenables, ils seraient à même de se défendre et de résister à leurs ennemis. La race chrétienne a une grande supériorité de vigueur et de courage sur les musulmans. Les Druses seuls peuvent lui être comparés, mais ils ne sont que soixante mille, et il serait d'ailleurs très-facile de les incorporer au gouvernement chrétien, comme ils l'ont été déjà pendant si longtemps, avant que la politique des Turcs et l'intérêt des Anglais n'eût fait naître entre ces deux nations des inimitiés entretenues depuis avec grand soin.

Le plan qui semblerait préférable à tous les hommes compétents du pays, serait donc de revenir à l'ancienne constitution du Liban, à peu près telle qu'elle existait en 1840. On pourrait la fortifier encore, en demandant au gouvernement turc à céder aux chrétiens la plaine de la Bekââ, comme indemnité des pertes subies par eux. On établirait dans cette plaine, qui sépare le Liban de l'anti-Liban, les chrétiens des villages trop éloignés, pour qu'ils ne soient pas exposés encore une fois à des mauvais traitements et à des pillages; tels sont par exemple les chrétiens du Hauran, de Blad-Bchara, etc. Ils accepteraient tous certainement cette compensation.

Je ne puis entrer ici, on le comprend, dans de plus longs détails. Quoique ces matières touchent directement aux intérêts de la religion et de l'humanité, elles ne sont pas néanmoins l'objet propre de ce travail. Il me suffit d'avoir indiqué rapidement cette solution, qui trancherait la question d'une manière favorable pour l'avenir.

Quant aux rapports de l'administration chrétienne du Liban avec le gouvernement turc, je n'ai rien à en dire, pour les motifs que je viens d'exposer, et je ne puis que rapporter les vœux que j'ai entendu formuler devant moi par les populations elles-mêmes.

Je n'étonnerai personne en disant que les sympathies les plus

— 78 — ardentes des Maronites, et en général des catholiques orientaux, sont pour la France. Être placés sous notre protectorat 'serait donc leur premier désir. Du reste, ce protectorat, qui est notre héritage séculaire, est dans leur langue avant même d'être dans les faits. Ils se nomment eux-mêmes Frangis, c'est-à-dire Français, pour désigner à la fois leur nationalité et leur religion. Ce protectorat officiel est-il possible? faudrait-il le partager entre les diverses puissances de l'Europe? Je l'ignore, je constate simplement un vœu. S'ils doivent rester sous l'empire des musulmans, les chrétiens du Liban préféreraient de beaucoup être soumis à l'Égypte que de rester soumis à la Turquie. Le gouvernement d'Ibrahim-Pacha a laissé chez eux des souvenirs qui n'ont qu'à gagner à la comparaison des faits plus récents. D'ailleurs la Syrie est bien plus voisine de l'Égypte que de la Turquie d'Europe. 11 ne faut que quarante heures pour aller de Beyrouth à Alexandrie, et il faut plus de huit jours pour se rendre à Constantinople. Est-ce là encore une combinaison facilement réalisable? Je ne vois pas les raisons de la négative ; mais enfin, je le répète, je ne fais que constater un vœu. Quoi qu'il en soit, je ne saurais trop le répéter, les faits, les réclamations, l'anxiété des chrétiens, tout le démontre, ils ne seront point à l'abri du renouvellement des scènes affreuses dont ils ont déjà été les victimes, tant qu'on ne les aura pas mis à même de s'administrer, de s'unir et de se défendre. Or, pour aborder une autre question, est-il possible d'obtenir ce résultat d'ici au 5 juin, terme fixé par la dernière convention pour l'évacuation définitive de nos troupes? Je n'hésite pas à le dire; évidemment, non. 11 y a malheureusement trop de questions engagées, trop de jalousies intéressées en présence, trop de ruses d'une part, trop de résistances de l'autre pourque cette affaire puisse avoir unesolution complète avant l'époque indiquée. 11 faut, en effet, reconstituer la nation maronite elle-même, faire rentrer les cheiks dans leurs droits , les faire accepter par le peuple , puis établir une forme générale de gouvernement, et enfin régler ses rapports avec l'autorité centrale. C'est là une besogne qui demande plus de temps et de soins que n'en accordent les protocoles du mois dernier. Digitized by Google

ardentes des Maronites, et en général des catholiques orientaux, sont pour la France. Être placés sous notre protectorat serait donc leur premier désir. Du reste, ce protectorat, qui est notre héritage séculaire, est dans leur langue avant même d'être dans les faits. Ils se nomment eux-mêmes *Frangis*, c'est-à-dire Français, pour désigner à la fois leur nationalité et leur religion. Ce protectorat officiel est-il possible? faudrait-il le partager entre les diverses puissances de l'Europe? Je l'ignore, je constate simplement un vœu.

S'ils doivent rester sous l'empire des musulmans, les chrétiens du Liban préféreraient de beaucoup être soumis à l'Égypte que de rester soumis à la Turquie. Le gouvernement d'Ibrahim-Pacha a laissé chez eux des souvenirs qui n'ont qu'à gagner à la comparaison des faits plus récents. D'ailleurs la Syrie est bien plus voisine de l'Égypte que de la Turquie d'Europe. Il ne faut que quarante heures pour aller de Beyrouth à Alexandrie, et il faut plus de huit jours pour se rendre à Constantinople. Est-ce là encore une combinaison facilement réalisable? Je ne vois pas les raisons de la négative; mais enfin, je le répète, je ne fais que constater un vœu.

Quoi qu'il en soit, je ne saurais trop le répéter, les faits, les réclamations, l'anxiété des chrétiens, tout le démontre, ils ne seront point à l'abri du renouvellement des scènes affreuses dont ils ont déjà été les victimes, tant qu'on ne les aura pas mis à même de s'administrer, de s'unir et de se défendre.

Or, pour aborder une autre question, est-il possible d'obtenir ce résultat d'ici au 5 juin, terme fixé par la dernière convention pour l'évacuation définitive de nos troupes?

Je n'hésite pas à le dire; évidemment, non.

Il y a malheureusement trop de questions engagées, trop de jalousies intéressées en présence, trop de ruses d'une part, trop de résistances de l'autre pour que cette affaire puisse avoir une solution complète avant l'époque indiquée. Il faut, en effet, reconstituer la nation maronite elle-même, faire rentrer les cheiks dans leurs droits, les faire accepter par le peuple, puis établir une forme générale de gouvernement, et enfin régler ses rapports avec l'autorité centrale. C'est là une besogne qui demande plus de temps et de soins que n'en accordent les protocoles du mois dernier.

— 79 — D’ailleurs, toutes ces dispositions pussent-elles être prises, il faut le temps de les établir en fait et de les consolider. L’Angleterre, cependant, semble intraitable sur ce point. Ses ministres ont déclaré que rien ne légitimait une occupation plus prolongée. A cette époque, par conséquent, ils sommeront la France d’exécuter le traité qu’elle a signé, de se retirer de la Syrie et de laisser le champ libre aux Turcs et aux Druses, leurs alliés naturels. Le gouvernement français a donné dans cette affaire trop de preuves de la générosité et de l’élévation de ses vues pour qu’il soit permis de douter qu’il n’ait à cœur de terminer l’œuvre d’humanité qu’il a commencée, conformément aux traditions de la France. Certes, ce n’est pas après avrfir triomphé de résistances jalouses, de celles de l’Angleterre surtout, en envoyant nos troupes en Syrie ; ce n’est pas après y avoir dépensé gratuitement notre or, y avoir vu mourir nos soldats ; ce n’est pas surtout après avoir demandé pour témoigner de son absolu désintéressement de s’adjoindre les troupes des autres nations chrétiennes, que l'on peut supposer à la France l’intention de laisser inachevée l’œuvre qu’elle a commencée. Seulement, les résistances politiques sont là. Le gouvernement anglais reconnaît la force de nos arguments, et l'impossibilité où se trouve la France d'abandonner à un nouveau massacre des populations dont elle a pris la défense, et qu’elle a une première fois sauvées de la mort. Mais il ajoute qu’il a derrière lui l’opinion du pays qu’il représente , qu’il doit tenir compte de cette opinion, et que de là naissent ses exigences. Si le gouvernement anglais doit compter avec l’opinion de son pays, il y a aussi en France une opinion qui, d'accord avec le sentiment universel, réclame en faveur des victimes qui tendent vers nous des mains suppliautes. Cette opinion, une première fois constatée par les dons généreux venus de tous les rangs de la société, ne s’est ni altérée, ni refroidie. Elle a été exprimée par les grands corps de l’État dans des circonstances solennelles, et se reproduit partout avec une unanimité dans laquelle aucun son discordant ne se fait entendre. Le gouvernement français peut donc appuyer sa politique généreuse de manifestations dont l'Angleterre ne saurait nier l’arDigitized by Google

D'ailleurs, toutes ces dispositions pussent-elles être prises, il faut le temps de les établir en fait et de les consolider.

L'Angleterre, cependant, semble intraitable sur ce point. Ses ministres ont déclaré que rien ne légitimait une occupation plus prolongée. A cette époque, par conséquent, ils sommeront la France d'exécuter le traité qu'elle a signé, de se retirer de la Syrie et de laisser le champ libre aux Turcs et aux Druses, leurs alliés naturels.

Le gouvernement français a donné dans cette affaire trop de preuves de la générosité et de l'élévation de ses vues pour qu'il soit permis de douter qu'il n'ait à cœur de terminer l'œuvre d'humanité qu'il a commencée, conformément aux traditions de la France. Certes, ce n'est pas après avoir triomphé de résistances jalouses, de celles de l'Angleterre surtout, en envoyant nos troupes en Syrie; ce n'est pas après y avoir dépensé gratuitement notre or, y avoir vu mourir nos soldats; ce n'est pas surtout après avoir demandé pour témoigner de son absolu désintéressement de s'adjoindre les troupes des autres nations chrétiennes, que l'on peut supposer à la France l'intention de laisser inachevée l'œuvre qu'elle a commencée. Seulement, les résistances politiques sont là. Le gouvernement anglais reconnaît la force de nos arguments, et l'impossibilité où se trouve la France d'abandonner à un nouveau massacre des populations dont elle a pris la défense, et qu'elle a une première fois sauvées de la mort. Mais il ajoute qu'il a derrière lui l'opinion du pays qu'il représente, qu'il doit tenir compte de cette opinion, et que de là naissent ses exigences.

Si le gouvernement anglais doit compter avec l'opinion de son pays, il y a aussi en France une opinion qui, d'accord avec le sentiment universel, réclame en faveur des victimes qui tendent vers nous des mains suppliantes. Cette opinion, une première fois constatée par les dons généreux venus de tous les rangs de la société, ne s'est ni altérée, ni refroidie. Elle a été exprimée par les grands corps de l'État dans des circonstances solennelles, et se reproduit partout avec une unanimité dans laquelle aucun son discordant ne se fait entendre.

Le gouvernement français peut donc appuyer sa politique généreuse de manifestations dont l'Angleterre ne saurait nier l'ar-

— 80 — deur, ni contester la valeur, qui donnent à tout ce que nous avons fait jusqu'ici pour la Syrie un caractère vraiment national et qui prouvent la confiance avec laquelle nous attendons de l'Empereur une solution favorable aux intérêts de la Syrie et à l'honneur de la France. Préserver les chrétiens de Syrie du massacre, c'est déjà beaucoup sans doute, mais c'est peu néanmoins, s'ils doivent mourir de faim et de misère après avoir échappé au fer des assassins. Je ne veux diminuer en rien le mérite de la charité catholique dans cette circonstance. Elle a été immense, et le chef de l'Église luimème l'a proclamé hautement, comme je l'ai déjà rappelé, dans l'avant-dernière allocution du Saint-Père. Notre Œuvre a recueilli, soit en argent, soit en nature, une valeur de près de trois millions de francs. La souscription provoquée par le gouvernement en a produit près d'un million. Indépendamment même de cette somme, les agents français avaient distribué, sur les fonds de l'État, des secours très-considérables misàleur disposition par le ministère des affaires étrangères. Mais, si considérables qu'elles soient, que sont toutes ces sommes lorsqu'on les compare au nombre des malheureux qu'il fallait secourir. Quinze mille chrétiens ont été massacrés, laissant, après eux, une multitude de veuves, d'orphelins, de vieillards sans appui. Deux cent mille malheureux ont perdu tout ce qu'ils possédaient. Que l'on compare le chiffre des aumônes et celui des personnes qu'il fallait secourir: on trouvera à peine vingt francs par tête. Qu'est-ce que cela pour vêtir, loger, nourrir ces infortunés durant six mois? Tout est épuisé depuis longtemps, et la misère est toujours la même. Aussi ne faut-il point s'étonner si elle a fait encore plus de victimes que les massacres. Trente mille chrétiens, et ce chiffre est certainement au-dessous de la vérité, sont morts de faim, de froid, de maladies causées par le dénûment, depuis le mois de juillet dernier. Et cette situation devient plus affreuse à chaque moment. Je reçois par chaque courrier des détails navrants, qui me sont transmis par nos Sœurs, par nos missionnaires, par les évêques. Tantôt ce sont les représentants des malheureux villages qui viennent solliciter des secours pour une population entière dénuée de tout :
Digitized by Google

deur, ni contester la valeur, qui donnent à tout ce que nous avons fait jusqu'ici pour la Syrie un caractère vraiment national et qui prouvent la confiance avec laquelle nous attendons de l'Empereur une solution favorable aux intérêts de la Syrie et à l'honneur de la France.

Préserver les chrétiens de Syrie du massacre, c'est déjà beaucoup sans doute, mais c'est peu néanmoins, s'ils doivent mourir de faim et de misère après avoir échappé au fer des assassins. Je ne veux diminuer en rien le mérite de la charité catholique dans cette circonstance. Elle a été immense, et le chef de l'Église lui-même l'a proclamé hautement, comme je l'ai déjà rappelé, dans l'avant-dernière allocution du Saint-Père. Notre Œuvre a recueilli, soit en argent, soit en nature, une valeur de près de trois millions de francs. La souscription provoquée par le gouvernement en a produit près d'un million. Indépendamment même de cette somme, les agents français avaient distribué, sur les fonds de l'État, des secours très-considérables mis à leur disposition par le ministère des affaires étrangères. Mais, si considérables qu'elles soient, que sont toutes ces sommes lorsqu'on les compare au nombre des malheureux qu'il fallait secourir.

Quinze mille chrétiens ont été massacrés, laissant, après eux, une multitude de veuves, d'orphelins, de vieillards sans appui. Deux cent mille malheureux ont perdu tout ce qu'ils possédaient. Que l'on compare le chiffre des aumônes et celui des personnes qu'il fallait secourir : on trouvera à peine VINGT FRANCS PAR TÊTE. Qu'est-ce que cela pour vêtir, loger, nourrir ces infortunés durant six mois ? Tout est épuisé depuis longtemps, et la misère est toujours la même. Aussi ne faut-il point s'étonner si elle a fait encore plus de victimes que les massacres. Trente mille chrétiens, et ce chiffre est certainement au-dessous de la vérité, sont morts de faim, de froid, de maladies causées par le dénûment, depuis le mois de juillet dernier.

Et cette situation devient plus affreuse à chaque moment. Je reçois par chaque courrier des détails navrants, qui me sont transmis par nos Sœurs, par nos missionnaires, par les évêques. Tantôt ce sont les représentants des malheureux villages qui viennent solliciter des secours pour une population entière dénuée de tout :

— 81 — « Les chefs d'une peuplade située sur les confins du désert sont venus à Beyrouth, en députation officielle, pour demander des secours, m'écrivait, il y a quelques jours, le R. P. de Damas. Les Métoualis les avaient pillés et saccagés. Ces hommes sont venus me trouver. Ils s'exprimaient avec l'éloquence primitive des enfants du désert. Un vieillard, encore vert, à la physionomie expressive, se tenait debout et parlait pour tous : « Allez, leur avaiton dit dans leurs villages; allez à Beyrouth. I-es représentants de nos rois y sont venus en armes. Ils n'ont pas oublié les nobles exploits de leurs ancêtres en Syrie. Allez leur dire que nous avons été chassés de nos pauvres demeures ; que nos enfants périssent de misère ; que, mourant dans le désert, ils onit été réduits à boire leur urine pour étancher leur soif, qu'on ne nous a pas même laissé le vêtement que l'on accorde aux morts pour descendre dans la tombe. Ils vous comprendront; ils auront pitié de nous : ils nous sauverontl On dit àBeyrouth, ajoutait le vieillard, on dit que nos rois ne peuvent plus nous secourir. Au moins, qu'ils nous le disent! Nous abandonnerons, tous, nos demeures lointaines; les chrétiens de la Syrie, de la Perse, de la Mésopotamie et de l'Arabie viendront sur le rivage de la mer. Us élèveront la voix tous ensemble. Ils crieront : Pitié 1 Pitié ! à l'Europe. Peut-être on les entendra de l'autre côté delà mer ; peut- être on fera un suprême effort qui nous sauvera. Et puis, si nous ne sommes point écoutés, nous périrons tous ensemble en faisant le signe de la croix. Mieux vaut finir ainsi que de mourir, en détail, de faim, ou dépérir sous le poignarddes traîtres. d — Ainsi parla le chefde la députation. La majesté de la figure de ce vieillard, sa pose énergique et fière, ses gestes, sa barbe blanche, son manteau et son turban taillés à la façon du désert, produisirent en moi une impression profonde. Si la France voyait de près ce dont nous sommes témoins tous les jours, la Syrie serait sauvée. » Qu'on lise encore les détails suivants que me donne la supérieure des sœurs de Beyrouth : « J'ai l'honneur de vous accuser réception des nouveaux ballots d'étoffe destinée à habiller nos pauvres Syriens. Ils ne pouvaient arriver plus à propos; car, hélas, Monsieur, depuis votre départ, l'état des choses loin de s'améliorer va toujours de pire en pire, AVIilL 181)1. R. 11. C

Digitized by Google

« Les chefs d'une peuplade située sur les confins du désert sont venus à Beyrouth, en députation officielle, pour demander des secours, m'écrivait, il y a quelques jours, le R. P. de Damas. Les Métoualis les avaient pillés et saccagés. Ces hommes sont venus me trouver. Ils s'exprimaient avec l'éloquence primitive des enfants du désert. Un vieillard, encore vert, à la physionomie expressive, se tenait debout et parlait pour tous : « Allez, leur avait-on dit dans leurs villages; allez à Beyrouth. Les représentants de nos rois y sont venus en armes. Ils n'ont pas oublié les nobles exploits de leurs ancêtres en Syrie. Allez leur dire que nous avons été chassés de nos pauvres demeures; que nos enfants périssent de misère; que, mourant dans le désert, ils ont été réduits à boire leur urine pour étancher leur soif, qu'on ne nous a pas même laissé le vêtement que l'on accorde aux morts pour descendre dans la tombe. Ils vous comprendront; ils auront pitié de nous : ils nous sauveront! On dit à Beyrouth, ajoutait le vieillard, on dit que nos rois ne peuvent plus nous secourir. Au moins, qu'ils nous le disent! Nous abandonnerons, tous, nos demeures lointaines; les chrétiens de la Syrie, de la Perse, de la Mésopotamie et de l'Arabie viendront sur le rivage de la mer. Ils élèveront la voix tous ensemble. Ils crieront : Pitié! Pitié! à l'Europe. Peut-être on les entendra de l'autre côté de la mer; peut-être on fera un suprême effort qui nous sauvera. Et puis, si nous ne sommes point écoutés, nous périrons tous ensemble en faisant le signe de la croix. Mieux vaut finir ainsi que de mourir, en détail, de faim, ou de périr sous le poignard des traîtres. » — Ainsi parla le chef de la députation. La majesté de la figure de ce vieillard, sa pose énergique et fière, ses gestes, sa barbe blanche, son manteau et son turban taillés à la façon du désert, produisirent en moi une impression profonde. Si la France voyait de près ce dont nous sommes témoins tous les jours, la Syrie serait sauvée. »

Qu'on lise encore les détails suivants que me donne la supérieure des sœurs de Beyrouth :

« J'ai l'honneur de vous accuser réception des nouveaux ballots d'étoffe destinée à habiller nos pauvres Syriens. Ils ne pouvaient arriver plus à propos; car, hélas, Monsieur, depuis votre départ, l'état des choses loin de s'améliorer va toujours de pire en pire,

— 82 — et nous avons en la semaine dernière la douleur de voir arriver les habitants de Bet-el-Ahya, qui, menacés par les Druses, relâchés de la prison où ils étaient détenus depuis longtemps, se sont empressés de prendre la fuite malgré la neige qui encombrait le3 chemins et les rendait impraticables. La peur a été si forte, que ces malheureux se sont sauvés à la débandade, abandonnant non-seulement ce qui leur restait, mais encore les enfants et les vieillards. Dieu seul sait ce qu'ils deviendront ! Espérons qu'il les protégera et sera de nouveau leur sauveur. Pour ceux qui sont ici, au nombre de deux cent cinquante, ils ont eu à souffrir horriblement pendant leur voyage; plusieurs ont eu les pieds gelés: arrivés ici, ils n'ont trouvé d'autre gîte pour passerla nuit que la cour de l'église des Maronites. Le lendemain, aussitôt prévenues de leur arrivée, nous nous transportâmes sur les lieux; c'était quelque chose de navrant que le spectacle de ces malheureux sans pain et sans abri. Messieurs les membres de la Conférence de Saint- Vincent se sont empressés de leur procurer une maison où ils sont entassés les hommes d'un côté et les femmes de l'autre. Nous leur avons fait porter ce qui nous restait de couvertures, malheureusement nous n'en avions qu'une quarantaine ; pendant les premiers jours nous leur avons donné de quoi suffire à leur nourriture, mais nos ressources ne nous permettant pas de continuer à leur donner autant, avant-hier nous leur avons distribué un peu d'argent et fait dire de chercher de l'ouvrage afin de pouvoir se procurer le nécessaire. Mais hélas ! c'est chose bien difficile, et je vous assure que nous avons le cœur bien malade de voir tant de misère et de ne pouvoir y remédier. » Des renseignements plus affreux encore, s'il est possible, nous arrivent de Damas, du Hauran, des districts d'Acre et de Sour, et enfin de la Palestine elle-même où les chrétiens ont ressenti le contre-coup de ces événements, qui ont porté dans toutes les affaires une perturbation profonde. Je ne sais comment exprimer toutes ces misères. 11 me semble que je ne puis rien dire de plus fort et de plus horrible à la fois, que ce que j'ai répété déjà presque à chacune des pages de ce Mémoire, et que je ne puis écrire encore ici qu'en frémissant, ils sont là deux cent mille chrétiens qui MEURENT LITTÉRALEMENT DE FAIM. Digitized by Google

et nous avons eu la semaine dernière la douleur de voir arriver les habitants de Bet-el-Ahya, qui, menacés par les Druses, relâchés de la prison où ils étaient détenus depuis longtemps, se sont empressés de prendre la fuite malgré la neige qui encombrait les chemins et les rendait impraticables. La peur a été si forte, que ces malheureux se sont sauvés à la débandade, abandonnant non-seulement ce qui leur restait, mais encore les enfants et les vieillards. Dieu seul sait ce qu'ils deviendront ! Espérons qu'il les protégera et sera de nouveau leur sauveur. Pour ceux qui sont ici, au nombre de deux cent cinquante, ils ont eu à souffrir horriblement pendant leur voyage; plusieurs ont eu les pieds gelés: arrivés ici, ils n'ont trouvé d'autre gîte pour passer la nuit que la cour de l'église des Maronites. Le lendemain, aussitôt prévenues de leur arrivée, nous nous transportâmes sur les lieux ; c'était quelque chose de navrant que le spectacle de ces malheureux sans pain et sans abri. Messieurs les membres de la Conférence de Saint-Vincent se sont empressés de leur procurer une maison où ils sont entassés les hommes d'un côté et les femmes de l'autre. Nous leur avons fait porter ce qui nous restait de couvertures, malheureusement nous n'en avions qu'une quarantaine ; pendant les premiers jours nous leur avons donné de quoi suffire à leur nourriture, mais nos ressources ne nous permettant pas de continuer à leur donner autant, avant-hier nous leur avons distribué un peu d'argent et fait dire de chercher de l'ouvrage afin de pouvoir se procurer le nécessaire. Mais hélas ! c'est chose bien difficile, et je vous assure que nous avons le cœur bien malade de voir tant de misère et de ne pouvoir y remédier. »

Des renseignements plus affreux encore, s'il est possible, nous arrivent de Damas, du Hauran, des districts d'Acre et de Sour, et enfin de la Palestine elle-même où les chrétiens ont ressenti le contre-coup de ces événements, qui ont porté dans toutes les affaires une perturbation profonde. Je ne sais comment exprimer toutes ces misères. Il me semble que je ne puis rien dire de plus fort et de plus horrible à la fois, que ce que j'ai répété déjà presque à chacune des pages de ce Mémoire, et que je ne puis écrire encore ici qu'en frémissant. Ils sont là deux cent mille chrétiens qui MEURENT LITTÉRALEMENT DE FAIM.

— 83 — Et encore cette mort n’est-elle pas la seule qui les menace. J’ai déjà parlé plus haut de la propagande que les émissaires de l’Angleterre ont entreprise parmi les enfants, et de la manière dont ils s’en emparent pour les conduire à leurs orphelinats. Ils ne bornent pas ce projet aux enfants. Profitant du désespoir où la misère a réduit nos malheureux catholiques, ils se rendent dans les villages, et là, trouvant une malheureuse population exténuée par la faim, manquant de tout, ils lui proposent de lui donner du pain, du pain pour un jour, tout au plus pour une semaine, s’ils veulent consentir à abandonner leur foi. Le dirai-je, hélas, un trop grand nombre cède aux suggestions de la faim, et dtÿà, je le dis à la honte de ceux qui sollicitent ces défections, plusieurs milliers d’apostasies ont été obtenues. J’ai entre les mains des lettres de l’évêque d’Acre, de l’évèque de Sour, de M. l’abbé Dequevauvilliers, le digne chancelier du patriarcat de Jérusalem, de nos Sœurs, de nos Missionnaires, qui toutes me donnent ou me confirment ces mêmes détails. Ainsi voilà toute une population exposée à l'horrible tentation de vendre sa foi pour ne point succomber au plus atroce des supplices, à la faim. Ce sont ces pauvres gens, nos frères, que vous avez déjà sauvés une fois de la mort, qui vous supplient encore par ma voix de ne pas les abandonner. Vous avez déjà donné, il est vrai, catholiques de France, d’Angleterre, d’Irlande, de Belgique, d’Espagne, d’Italie, d'Allemagne : donnez encore. Parles entrailles de la miséricorde de notre Dieu, ayez pitié de nos frères que la faim torture, que la nudité désole. Ayez pitié de ces veuves, de ces vieillards, de ces orphelins, qui nous implorent, et auxquels demain nous n’aurons plus rien à distribuer de ce que vous nous avez donné déjà. Que vosolîrandesviennent, comme l’année dernière, former entre nos mains le trésor de la charité, et nous irons de nouveau le distribuer en votre nom, heureux si cette fois Dieu daignait accepter le sacrifice de notre humble vie pour le salut de ce peuple. Ch. LAVIGER1E, MissiounaircIAposlolique. Digitized by Google

Et encore cette mort n'est-elle pas la seule qui les menace.

J'ai déjà parlé plus haut de la propagande que les émissaires de l'Angleterre ont entreprise parmi les enfants, et de la manière dont ils s'en emparent pour les conduire à leurs orphelinats. Ils ne bornent pas ce projet aux enfants. Profitant du désespoir où la misère a réduit nos malheureux catholiques, ils se rendent dans les villages, et là, trouvant une malheureuse population exténuée par la faim, manquant de tout, ils lui proposent de lui donner du pain, du pain pour un jour, tout au plus pour une semaine, s'ils veulent consentir à abandonner leur foi. Le dirai-je, hélas, un trop grand nombre cède aux suggestions de la faim, et déjà, je le dis à la honte de ceux qui sollicitent ces défections, plusieurs milliers d'apostasies ont été obtenues. J'ai entre les mains des lettres de l'évêque d'Acre, de l'évêque de Sour, de M. l'abbé Dequevauvilliers, le digne chancelier du patriarcat de Jérusalem, de nos Sœurs, de nos Missionnaires, qui toutes me donnent ou me confirment ces mêmes détails. Ainsi voilà toute une population exposée à l'horrible tentation de vendre sa foi pour ne point succomber au plus atroce des supplices, à la faim.

Ce sont ces pauvres gens, nos frères, que vous avez déjà sauvés une fois de la mort, qui vous supplient encore par ma voix de ne pas les abandonner. Vous avez déjà donné, il est vrai, catholiques de France, d'Angleterre, d'Irlande, de Belgique, d'Espagne, d'Italie, d'Allemagne : donnez encore. Par les entrailles de la miséricorde de notre Dieu, ayez pitié de nos frères que la faim torture, que la nudité désole. Ayez pitié de ces veuves, de ces vieillards, de ces orphelins, qui nous implorent, et auxquels demain nous n'aurons plus rien à distribuer de ce que vous nous avez donné déjà. Que vos offrandes viennent, comme l'année dernière, former entre nos mains le trésor de la charité, et nous irons de nouveau le distribuer en votre nom, heureux si cette fois Dieu daignait accepter le sacrifice de notre humble vie pour le salut de ce peuple.

CH. LAVIGERIE,
Missionnaire Apostolique.

PIÈCES JUSTIFICATIVES />nI. ADRESSE des évêques orientaux à notre Saint-Père le pape Pie IX en faveur de l'OEuvre des Ecoles d'Orient. (Traduction de l’arabe.) Thés-Saint-Père, Prosternés aux pieds de Votre Sainteté, les patriarches et les évêques soussignés osent lui faire connaître, après les malheurs qui les ont accablés, ainsi que le peuple et le clergé confiés à leurs soins, les secours providentiels qu'ils ont reçus pour soulager tant de misères. Votre Sainteté avait daigné, avant tous les autres, malgré la triste situation où l'avaient réduite des attentats déplorables, nous envoyer une aumône doublement sacrée. Toutes les nations catholiques ont suivi un si admirable exemple. Mais, parmi elles, la France a principalement droit, dans ces circonstances malheureuses, à notre reconnaissance éternelle. C'est à cette nation généreuse, Très-Saint-Père, que nous devons d'avoir vu cesser le massacre des chrétiens; c'est à elle que nous devons d'exister encore. Sans la protection de scs soldats, peut-être ne trouverait-on plus un seul chrétien dans toute l'étendue de la Syrie. La France ne s'est pas contentée de nous protéger contre les attaques des Musulmans et des Druses ; elle nous a encore sauvés des horreurs de la faim, du froid, de la nudité. Outre les secours considérables distribués par le gouvernement français, une Société charitable, l'Œuvre des Ecoles d'Orient, a ouvert une souscription publique que les évêques de France et ceux des autres contrées catholiques ont hautement patronnée, et qui a déjà produit plus de deux millions de francs. Déjà, Très-Saint-Père, des sommes très-fortes ont été employées par les charitables catholiques de France et des autres contrées à Digitized by Google

— 85 — fournir à nos pauvres des vêtements et des aliments, à reconstruire les maisons ruinées, à recevoir une multitude d'orphelins, et ils se préparent en ce moment à rendre à nos Églises dépouillées de tout, les ornements qu'elles ont perdus. Toutes ces œuvres ont été accomplies sous nos yeux, avec autant de zèle que de sagesse, par M. l'abbé Lavigerie, directeur général de la Société des Écoles d'Orient, et digne représentant du clergé de sa nation. C'est au péril de sa propre vie, qu'il a exposée plus d'une fois, que ce respectable prêtre a rempli la lâche admirable qu'il avait acceptée. Il retourne maintenant dans sa patrie après avoir distribué lui-même plus d'un million, et assuré, par le moyen de plusieurs Comités, la distribution de nouveaux secours, pendant la saison d'hiver. Nous savons qu'il se rend auprès de Votre Sainteté pour lui rendre compte de ce qu'il a fait; mais nous tenons nous-mêmes, TrèsSaint-Père, à rendre à Votre Sainteté un témoignage solennel des bienfaits que nous avons reçus des catholiques de France et de leur digne représentant. Nous serions surtout heureux que, dans l'impossibilité où nous sommes de donner aux bienfaiteurs de nos pauvres chrétiens un témoignage de notre reconnaissance. Votre Sainteté daignât se charger d'acquitter une partie de notre dette. Elle possède le trésor des indulgences et des faveurs spirituelles qui a été confié à saint Pierre et à ses successeurs. Nous la supplions humblement de vouloir bien l'ouvrir en faveur des charitables catholiques de France qui ont concouru à la souscription faite en notre faveur. Que Votre Sainteté daigne croire aux sentiments du profond respect avec lequel se prosternent à ses pieds. Ses très-décots fils. Les Maronites, f Pierre-Paul, patriarche d'Antioche et de l'Orient, f Youssef Bezch, évêque de Couroche. f Tobie A wn, évêque de Beyrouth. •j- Joseph Maridii, vicaire du Patriarche, f Botros Bestani, évêque de Saint-J eau-d'Acre. ■{• Botros Massad, évêque de Hama. Grecs-unis. f Clément, patriarche d'Antioche, d'Alexandrie et Jérusalem. ■f Ignace, archevêque deBosra et du Hauran. •f Grégoire, évêque de Saint-Jean-d'Acre et de ses environs. + Basile, évêque de Zahleh et de Bekaa, f Meletios, évêque de Balbek et de ses environs. ■}• Ambroise, évêque du Cénacle, de Jérusalem. Arméniens. + Grégoire, patriarche de Cilicie et de Syrie. •f Stephan, évêque d'Adana, vicaire du Patriarche, f Jean, évêque de Cesaréa. f Michel, évêque de Jérusalem. Syriens. •{• Jacob, évêque de Damas. ■j* Mathieu, évêque d'Emès et Hama. Digitized by Google

fournir à nos pauvres des vêtements et des aliments, à reconstruire les maisons ruinées, à recevoir une multitude d'orphelins, et ils se préparent en ce moment à rendre à nos Églises dépouillées de tout, les ornements qu'elles ont perdus.

Toutes ces œuvres ont été accomplies sous nos yeux, avec autant de zèle que de sagesse, par M. l'abbé Lavigerie, directeur général de la Société des Écoles d'Orient, et digne représentant du clergé de sa nation. C'est au péril de sa propre vie, qu'il a exposée plus d'une fois, que ce respectable prêtre a rempli la tâche admirable qu'il avait acceptée. Il retourne maintenant dans sa patrie après avoir distribué lui-même plus d'un million, et assuré, par le moyen de plusieurs Comités, la distribution de nouveaux secours, pendant la saison d'hiver. Nous savons qu'il se rend auprès de Votre Sainteté pour lui rendre compte de ce qu'il a fait; mais nous tenons nous-mêmes, Très-Saint-Père, à rendre à Votre Sainteté un témoignage solennel des bienfaits que nous avons reçus des catholiques de France et de leur digne représentant.

Nous serions surtout heureux que, dans l'impossibilité où nous sommes de donner aux bienfaiteurs de nos pauvres chrétiens un témoignage de notre reconnaissance, Votre Sainteté daignât se charger d'acquitter une partie de notre dette. Elle possède le trésor des indulgences et des faveurs spirituelles qui a été confié à saint Pierre et à ses successeurs. Nous la supplions humblement de vouloir bien l'ouvrir en faveur des charitables catholiques de France qui ont concouru à la souscription faite en notre faveur.

Que Votre Sainteté daigne croire aux sentiments du profond respect avec lequel se prosternent à ses pieds,

Ses très-dévots fils,

Les Maronites. † Pierre-Paul, patriarche d'Antioche et de l'Orient.
† Youssef Bezch, évêque de Couroche.
† Tobie Awn, évêque de Beyrouth.
† Joseph Maridh, vicaire du Patriarche.
† Botros Bestani, évêque de Saint-Jean-d'Acre.
† Botros Massad, évêque de Hama.

Grecs-unis. † Clément, patriarche d'Antioche, d'Alexandrie et Jérusalem.
† Ignace, archevêque de Bosra et du Hauran.
† Grégoire, évêque de Saint-Jean-d'Acre et de ses environs.
† Basile, évêque de Zahleh et de Bekaa.
† Meletios, évêque de Balbek et de ses environs.
† Ambroise, évêque du Cénacle, de Jérusalem.

Arméniens. † Grégoire, patriarche de Cilicie et de Syrie.
† Stephan, évêque d'Adana, vicaire du Patriarche.
† Jean, évêque de Cesaréa.
† Michel, évêque de Jérusalem.

Syriens. † Jacob, évêque de Damas.
† Mathieu, évêque d'Emès et Hama.

V — 80 — N 8. ADRESSE DES ÉVÊQUES CRECS CATHOLIQUES AU CLERCÉ ET AU PEUPLE FRANÇAIS. A nos vénérables frères les cardinaux, les archevêques et les évêques, ainsi qu'à tout le clergé de France, et à tout son peuple très-chrétien,, si digne d'honneur et de respect. Les malheurs qui sont venus éprouver les nations chrétiennes de Syrie, par suite du guet-apens qui a semé sur eux la ruine, l'incendie, le pillage, le viol et le meurtre, ont retenti dans toute l'Europe et ont remué les cœurs des souverains et de tous les peuples civilisés, en les excitant à porter de prompts secours aux frères malheureux qui avaient échappé au sabre tiré pour les moissonner tous. Sa Majesté ^'Empereur Napoléon 111, le clergé et le peuple soumis à son autorité ont déployé h cet effet un zèle rare, un soin extraordinaire, et cet amour fraternel dont l'Église sait et peut seule animer ses enfants. L'auguste Fils atné de l'Église a mis la sollicitude la plus empressée à envoyer scs vaisseaux et ses invincibles troupes de terre qui ont sauvé les survivants aux atroces massacres de la montagne et de Damas, et ont pris sous leur sauvegarde les autres populations chrétiennes, tant du littoral que de l'intérieur de la Syrie, également vouées à boire le calice de mort préparé pour tous les fidèles. Le soin et le zèle pastoral que vous avez mis, vénérables frères, à appeler le peuple français si charitable et si dévoué au secours de ses malheureux frères de Syrie tombés dans l'abîme de la plus profonde misère, a conservé la vie à des milliers de malheureux qui n'avaient échappé au sabre que pour succomber à la faim, à la nudité, à la privation de tout abri et aux fatigues qui ont suivi ces affreux événements. Que d'hommes, de femmes et d'enfants ont été vêtus, et ont assouvi leur cruelle faim par vos aumônes! Combien et combien de veuves qui n'auraient pas osé mendier, et qui vous doivent la vie ! Que d'orphelins qui ont été placés dans les Écoles, et dont le présent et l'avenir sont assurés par les dons de ce peuple généreux ! Quand M. l'abbé Lavigerie, l'ambassadeur de votre charité, est venu de France en Syrie, et a vu de ses propres yeux la grande misère et les grandes nécessités de notre situation, il a distribué avec une grande intelligence les aumônes qui lui étaient confiées. Il a établi dans les centres des pays incendiés des comités de secours composés d'hommesqui ont une profonde connaissance des localités, afin de secourir sans distinction de personnes tous les besoins connus : son tact, sa capacité et sa douceur lui ont attiré l'estime universelle. En conséquence, nous venons payer une dette sacrée de*

gratitude en nous adressant directement à vous, vénérables frères, pour vous présenter l'expression de notre dévouement et de notre vive reconnaissance, pour votre sollicitude pastorale et pour la bienfaisance de votre peuple. Digitized by Google

— 87 — Nous nous unissons aussi à tous les orphelins, à toutes les veuves, à tous les misérables qui ne cessent d'adresser du plus profond de leur cœur des prières à la Providence, afin quelle prenne sous sa sauvegarde LL. MM. l'Empereur et l'Impératrice, ainsi que le Prince Impérial, et qu'elle comble de ses bénédictions célestes et terrestres le corps vénérable des archevêques et évêques, tout le clergé et tout le peuple français si chrétien. Tous ensemble et d'une voix nous crions : Vive V Empereur , rive l Impératrice avec le Prince Impérial , vive le clergé, rive le peuple français ! Beyrouth, le 15 décembre 1860. Le patriarche des Grecs catholiques d'Antioche, d'Alexandrie, de Jérusalem et de tout l'Orient. Signé f Clément Bahls (L. S.). + Atiianase Sabbag, archevêque de Tyr et\ dépendances. J visiteurs f Ignace Accavi, archevêque de Besra et I apostoliques du Hauran. r couvent de f Grégoire, évêque de Saint- Jean -d' A- \Sainl-Sauveur cre. J 4- Basile, évêque de Zahleh et Békaa. f Mélétios Fendi, évêque deBalbec. t Ambroise Abdo, évêque de Jérusalem. N* 3. Elégie sur la ruine de Damas, par les élèves du collège de Ghazir. (Traduit de l'arabe.) I. O voyageur, si tu parcours en tous sens les rues de Damas, en vain tu demanderas s'il est encore debout quelque demeure des enfants de Dieu... hélas! la paix régnait; et l'ouragan a éclaté, sans être attendu ; et le glaive a frappé des têtes innocentes. II. Amis! quelquefois dans votre vie avez-vous vu Damas? Vos yeux ont-ils quelquefois contemplé son aspect resplendissant ? Hé bien ! elle s'est couverte d'un habit de deuil ; ses enfants ont péri sous le tranchant de l'épée, et des tourbillons de flammes ont dévoré ses palais. III. Demandez où sont ses pontifes, où sont ses nobles, demandez où sont ses temples, chefs-d'œuvre par lesquels nous avions surpassé les chefs-d'œuvre de nos pères ; où sont les brillants dons des rois chrétiens ? Digitized by Google

Nous nous unissons aussi à tous les orphelins, à toutes les veuves, à tous les misérables qui ne cessent d'adresser du plus profond de leur cœur des prières à la Providence, afin qu'elle prenne sous sa sauvegarde LL. MM. l'Empereur et l'Impératrice, ainsi que le Prince Impérial, et qu'elle comble de ses bénédictions célestes et terrestres le corps vénérable des archevêques et évêques, tout le clergé et tout le peuple français si chrétien.

Tous ensemble et d'une voix nous crions : *Vive l'Empereur, vive l'Impératrice avec le Prince Impérial, vive le clergé, vive le peuple français !*

Beyrouth, le 15 décembre 1860.

Le patriarche des Grecs catholiques d'Antioche, d'Alexandrie, de Jérusalem et de tout l'Orient.

Signé † CLÉMENT BAHUS (L. S.).

† ATHANASE SABBAG, archevêque de Tyr et dépendances.
† IGNACE ACCAVI, archevêque de Besra et Hauran.
† GRÉGOIRE, évêque de Saint-Jean-d'Acre.
} Visiteurs apostoliques du couvent de Saint-Sauveur

† BASILE, évêque de Zahleh et Békaa.
† MÉLÉTIOS FENDI, évêque de Balbec.
† Ambroise ABDO, évêque de Jérusalem.

N° 3.

Elégie sur la ruine de Damas, par les élèves du collége de Ghazir.

(Traduit de l'arabe.)

I.

O voyageur, si tu parcours en tous sens les rues de Damas, en vain tu demanderas s'il est encore debout quelque demeure des enfants de Dieu... hélas ! la paix régnait ; et l'ouragan a éclaté, sans être attendu ; et le glaive a frappé des têtes innocentes.

II.

Amis ! quelquefois dans votre vie avez-vous vu Damas ? Vos yeux ont-ils quelquefois contemplé son aspect resplendissant ? Hé bien ! elle s'est couverte d'un habit de deuil ; ses enfants ont péri sous le tranchant de l'épée, et des tourbillons de flammes ont dévoré ses palais.

III.

Demandez où sont ses pontifes, où sont ses nobles, demandez où sont ses temples, chefs-d'œuvre par lesquels nous avions surpassé les chefs-d'œuvre de nos pères ; où sont les brillants dons des rois chrétiens ?

— 88 — IV. Les demeures qui restent n’en sont plus : ce sont des monceaux de cendres, des murs noircis qui sont comme les vêtements de deuil de la cité détruite. Tant de malheurs attendriraient les rochers euxmêmes : le soleil en a pâli. V. Gardez vos larmes pour pleurer sur ces milliers de cadavres mutilés. Que de tètes sanglantes ! Que de membres épars ! Que de victimes dépecées par la rage des tigres ! VI. Le sol a été jonché de cadavres, et le Barada a roulé des eaux de sang. Le ciel et la terre criaient assez. Mais la soif des fils d'Agar ne peut s'assouvir. Vil. Les prêtres ont été égorgés sur les autels du Très-Haut ; leur sang a coulé avec le sang du Sauveur. Les sanctuaires étaient d'abord changés en demeures de morts ; mais bientôt la flamme en a fait des bûchers où ont été consumés des holocaustes. On ne voit plus ces temples où le matin retentissaient les louanges de Jéhovah. On en parle encore : c'est ce qui en reste; encore quelques jours, et le souvenir s'évanouira comme s’évanouit le son, comme s'évanouit l’étoile de la nuit. VIII. Comment l’erreur de l'Islamisme a t-elle pu éteindre le brillant flambeau de la foi ; comment le Croissant a-t-il pu triompher de la Croix de Victoire ? , IX. Que ne puis-je pénétrer dans les impénétrables conseils de Dieu ! Quels sont ses desseins contre ce siècle d'injustices et contre le tyran barbare ? L'Orient verra-t-il luire le jour de la délivrance, secouera-t-il le joug de fer de ses oppresseurs ? X. O Damas, ô ma délicieuse patrie, loin de toi je meurs de douleur; ô mon âme, que n'as-tu brisé les liens de ton corps avant d'avoir vu tant de malheurs ? Damas, tes malheurs n’ont d égaux que les malheurs de Der-el-Kamar. XI. La barbarie des Turcs s'est illustrée en ces temps, et l'horreur de cette journée a épouvanté l’univers. Toujours nous le saluons, ô reine de l'Orient ; toujours pour toi nos cœurs sont embrasés d'amour ; ton souvenir ne peut s’effacer de notre mémoire, quoique ici dans ces montagnes nous goûtions les délices de la paix sous la pro' • Digitized by Google

- 89 — teclion de la France et à l’abri de son épée. Nous sera-t-il donné un jour de rentrer dans ton sein ? nous sera-t-il permis de jeter sur toi un dernier regard avant le trépas ? O France ! c’est à toi seule que s’adressent ces lamentations, en toi seule sont nos espérances. N* 4. Vêlements distribués aux réfugiés de la Montagne et de Damas, par les sœurs de charité de Beyrouth , durant les mois d’octobre , novembre et décembre 1860. Deir-el-Kamar, Hadad, Tufarnisse, Ras-el-Arfl, Majd-el-Maouch, Ouadi-el-Sette, Ain Daraa, Harette-el-Botom, El Birée, Thebénie, Asbaya Gésine, El Boum, Hanch-el-Naour, Thouérith, Thalée, Lahalée, Hammana, Macherara, Ain-el-Zébona, Rean i ne, Rhorbé, Aitcnette, Réchemaya, El Debbié, Maasfer, Buabda, Sorbine, Bécassine, Kénayssi, El Àrquoub, El Jié, Maasser Ebdédine, Ain Zoubi, Maronites. Grecs calh. Grecs sch. Les trois Rites, Maronites, Grecs cath. Maronites et Grecs schismatiques, — Grecs cath . — — — Grecs sch. 3214 484 223 119 139 99 409 39 114 127 454 483 100 33 51 58 102 280 190 62 73 38 78 91 113 78 261 333 79 33 159 86 109 39 A reporter. . . 8,350 Digitized by Google

tection de la France et à l'abri de son épée. Nous sera-t-il donné un jour de rentrer dans ton sein ? nous sera-t-il permis de jeter sur toi un dernier regard avant le trépas ? O France ! c'est à toi seule que s'adressent ces lamentations, en toi seule sont nos espérances.

N° 4.

Vêtements distribués aux réfugiés de la Montagne et de Damas, par les sœurs de charité de Beyrouth, durant les mois d'octobre, novembre et décembre 1860.

Deir-el-Kamar,	Maronites.	Grecs cath.	Grecs sch.	3214
Hadad,	—	—	—	484
Tufarnisse,	—	—	—	223
Ras-el-Arff,	—	—	—	119
Majd-el-Maouch,	—	—	—	139
Ouadi-el-Sette,	—	—	—	99
Ain Daraa,	—	—	—	409
Harette-el-Botom,	—	—	—	39
El Birée,	—	—	—	114
Thebénie,	—	—	—	127
Asbaya	Les trois Rites,		—	454
Gésine,	Maronites,	Grecs cath.	—	483
El Boum,	—	—	—	100
Hanch-el-Naour,	—	—	—	33
Thouérith,	—	—	—	51
Thalée,	—	—	—	58
Lahalée,	—	—	—	102
Hammana,	—	—	—	280
Macherara,	—	—	—	190
Ain-el-Zébona,	—	—	—	62
Reanine,	—	—	—	73
Rhorbé,	—	—	—	38
Aitenette,	—	—	—	78
Réchemaya,	Maronites et Grecs schismatiques,			91
El Debbié,	—	Grecs cath.	—	113
Maasfer,	—	—	Grecs sch.	78
Buabda,	—	—	—	261
Sorbine,	—	—	—	333
Bécassine,	—	—	—	79
Kénayssi,	—	—	—	33
El Arquoub,	—	—	—	159
El Jié,	—	—	—	86
Maasser Ebdédine,	—	—	—	109
Ain Zoubi,	—	—	—	39
			A reporter. . .	8,250

Report. . . . Ras-el-Balouth — — — El Abadié, — — — Rhorbet-el-Baqua, — — — Ellegatte morjayoune, — — — Dakoune, — — — Harette llamzé, — — — Thertonne, — — — Zar-el-Hamar, — — — Faloura, — — — Biannés, — — — Bremana, — — — El Abudé, — — — Rhorbet-el-Selfié, — • — — Baabdet, — — — Elmesaki, — — — El Arbanié, u — — — Annebal, — — — Béédine, — — — Thoncrite-el-Matine, — — — Beilh Chéab, — — — Ouadi Charour, — — — Maalaka de Zahalée, — — — Keriat Ellakia, — — — Rhorbet Ânasar, — — — Deir-el-Arse, — — — Maasser Ejebeil, — — — Keseir Asbaya, — — — Dcir Mar Moussa, — — — Anfar Ellacbocby-el-Zarini, — — Katoutté, — — — Thalabaé, — — — Kénoissé-el-Matine, — — — Malaaka-el-Damour, — — — liarette-el-Mataoulé, — — — Fafour, — — — Daouar, — — — Ouadi-el-Deir, Maronites et Grecs schismatiques, El Annabc, — — El Késaybé, — — Tandeuka, — — Bab Méréa, " , . — Grecs cath. Grecs sch. El Fariq, — — — El Arkine, — — — El Karaonne, — — — Rachaya, — — — Beit Merry, — — — 8,350 43 229 02 35 95 40 498 54 439 477 292 228 28 44 4 97 23 38 419 38 50 416 36 48 45 58 64 91 48 52 444 74 34 458 46 48 74 28 31 38 29 34 17 36 432 290 4 49 Total 4 2,530

Digitized by Google

— 91 — Report. . . . . <2,530 Ain Zcbedi, — 36 Dar Douid, 28 Bemariam, — 19 Ain Tras, — __ 81 Beit Laya, — — — 31 El Habés, — 38 Beit Farrache, — — — 24 Artada, — _ 31 El Dakoué, — _ 40 El Batache, — 38 R horbet-el-Mansoura , — 43 El Zarani, — 52 El Delbié, _ — _ 91 Karsouna, __ 31 Jourette Karsonne, — — 88 Zimbal, — 85 El Mansoura, — — 31 Elouaïsé, — _ 43 Ain Drafil, — __ <55 Etlanabé, — — — . 24 EIzérié, — — — 18 El Merjate, — — — 43 De différents villages, — — — 372 Damas, Latins, Syriens, Maronites, — — 5,500 Total. . . 20,568 N° 5. Ode à M. l'abbé Larigerie, directeur de l'OEuvre des Ecoles d'Orient. (Traduit de l'arabe.) Agréable est la rosée que verse avril sur les gazons émaillés de fleurs ; gracieux est le zéphir qui souffle de l'Orient embaumé de l'odeur des roses et du nard ou des parfums de l'encens; belles sont les vermeilles' splendeurs de l'aurore qui annonce le lever du soleil au voyageur égaré dans les ténèbres de la nuit loin du toit paternel; grand est le bonheur de l'ami qui reparaît aux yeux de son ami, aimable est la délivrance pour le captif dans les prisons d'un tyran barbare; aimable est le cristal d'une eau fraîche et limpide pour le cerf altéré ; agréable est le médecin pour le malade étendu sur un lit de douleur; doux est le retour au printemps de la vie pour le vieillard décrépit ; mais plus belle pour le Liban est ta venue, ô généreux Lavigerie. Tu es la main dont Dieu se sert pour arrêter les malheurs Digitized by Google

			Report.	12,530
Ain Zébedi,	—	—	—	36
Dar Douid,	—	—	—	28
Bemariam,	—	—	—	19
Ain Tras,	—	—	—	81
Beit Laya,	—	—	—	31
El Habés,	—	—	—	38
Beit Farrache,	—	—	—	24
Artada,	—	—	—	31
El Dakoué,	—	—	—	40
El Batache,	—	—	—	38
Rhorbet-el-Mansoura,	—	—	—	43
El Zarani,	—	—	—	52
El Delbié,	—	—	—	91
Karsouna,	—	—	—	31
Jourette Karsonne,	—	—	—	88
Zimbal,	—	—	—	85
El Mansoura,	—	—	—	31
Elouaïsé,	—	—	—	43
Ain Drafil,	—	—	—	155
Ellanabé,	—	—	—	24
Elzérié,	—	—	—	18
El Merjate,	—	—	—	43
De différents villages,	—	—	—	372
Damas, Latins, Syriens, Maronites,		—	—	5,500
			TOTAL. . .	20,568

N° 5.

Ode à M. l'abbé Lavigerie, directeur de l'OEuvre des Ecoles d'Orient.

(Traduit de l'arabe.)

Agréable est la rosée que verse avril sur les gazons émaillés de fleurs ; gracieux est le zéphir qui souffle de l'Orient embaumé de l'odeur des roses et du nard ou des parfums de l'encens; belles sont les vermeilles splendeurs de l'aurore qui annonce le lever du soleil au voyageur égaré dans les ténèbres de la nuit loin du toit paternel; grand est le bonheur de l'ami qui reparaît aux yeux de son ami, aimable est la délivrance pour le captif dans les prisons d'un tyran barbare ; aimable est le cristal d'une eau fraîche et limpide pour le cerf altéré ; agréable est le médecin pour le malade étendu sur un lit de douleur; doux est le retour au printemps de la vie pour le vieillard décrépit ; mais plus belle pour le Liban est ta venue, ô généreux Lavigerie. Tu es la main dont Dieu se sert pour arrêter les malheurs

— 92 — prêts à fondre sur son peuple de Syrie ; tu es le trésor dont l'Occident dans sa générosité a gratifié l'Orient pour compenser toutes ses pertes. Tu es le miracle de charité que la Providence a fait paraître en ces régions pour fermer la bouche aux impies qui la nient. Tes actions publient partout que tu es l'envoyé du Dieu des miséricordes. Soit loué le Très-Haut qui a déposé dans ton cœur tant de charité ! Partout où tu passes tu verses tes bienfaits. Salut, 6 Abraham nouveau ; autrefois Dieu avait récompensé la foi de son serviteur chéri en lui promettant d'en faire le père d'une grande postérité ; aujourd'hui Dieu récompense ta charité en te faisant comme lui père d'un grand nombre. Rien n'est impossible à celui qui ressuscite les morts : O vous qui n'avez plus de père, Dieu vous en donne un nouveau. Pour la foi comme pour le soutien de la vie en toi ils espèrent; tu enrichis lésâmes, tu prends soin des corps. Les sanctuaires de la science espèrent grandir à l'ombre de ta protection, comme les sanctuaires du Très-Haut espèrent se relever plus brillants que jamais. Que le Seigneur est admirable dans sa conduite ! Il proportionne scs grâces à la grandeur de la mission ! Mais mes paroles sont trop faibles pour te louer. Tes actions resplendissent assez. La lumière du jour est toute sa gloire. La reconnaissance est un devoir comme le témoignage l’est pour la vérité ■. c'est le but de mes vers. Jean Raad, Curé de Gliazir. N® 6. ADRESSE à Sa Majesté l’ Empereur tics Français par tes chrétiens de Syrie. A Sa Majesté l'Empereur des Français, Le cœur brisé, mais l’âme soumise, nous, chrétiens de Syrie, serviteurs de Votre Majesté impériale, demandons la permission de vous exposer, quoiqu'elle vous soit déjà bien connue, la grande misère dans laquelle nous nous trouvons depuis le carnage horrible dont nous avons été victimes dans l’année qui vient de s'écouler; commencé dans le Liban, il s’est étendu dans l'Anli-Liban et jusqu'à Damas, conduit non-seulement par les ennemis des chrétiens, mais encore par le gouvernement local. Lorsque la nouvelle de notre malheur parvint à la connaissance de Votre Majesté impériale, du haut de votre dignité suprême, vous n'avez pas manqué de laisser tomber vos regards sur notre misère et de la soulager par votre générosité et par celle de la population Digitized by Google

prêts à fondre sur son peuple de Syrie ; tu es le trésor dont l'Occident dans sa générosité a gratifié l'Orient pour compenser toutes ses pertes. Tu es le miracle de charité que la Providence a fait paraître en ces régions pour fermer la bouche aux impies qui la nient. Tes actions publient partout que tu es l'envoyé du Dieu des miséricordes.

Soit loué le Très-Haut qui a déposé dans ton cœur tant de charité ! Partout où tu passes tu verses tes bienfaits.

Salut, ô Abraham nouveau ; autrefois Dieu avait récompensé la foi de son serviteur chéri en lui promettant d'en faire le père d'une grande postérité ; aujourd'hui Dieu récompense ta charité en te faisant comme lui père d'un grand nombre. Rien n'est impossible à celui qui ressuscite les morts : O vous qui n'avez plus de père, Dieu vous en donne un nouveau. Pour la foi comme pour le soutien de la vie en toi ils espèrent ; tu enrichis les âmes, tu prends soin des corps. Les sanctuaires de la science espèrent grandir à l'ombre de ta protection, comme les sanctuaires du Très-Haut espèrent se relever plus brillants que jamais. Que le Seigneur est admirable dans sa conduite ! Il proportionne ses grâces à la grandeur de la mission ! Mais mes paroles sont trop faibles pour te louer. Tes actions resplendissent assez. La lumière du jour est toute sa gloire. La reconnaissance est un devoir comme le témoignage l'est pour la vérité : c'est le but de mes vers.

Jean Raad,
Curé de Ghazir.

N° 6.

ADRESSE *à Sa Majesté l'Empereur des Français par les chrétiens de Syrie.*

A Sa Majesté l'Empereur des Français,

Le cœur brisé, mais l'âme soumise, nous, chrétiens de Syrie, serviteurs de Votre Majesté impériale, demandons la permission de vous exposer, quoiqu'elle vous soit déjà bien connue, la grande misère dans laquelle nous nous trouvons depuis le carnage horrible dont nous avons été victimes dans l'année qui vient de s'écouler ; commencé dans le Liban, il s'est étendu dans l'Anti-Liban et jusqu'à Damas, conduit non-seulement par les ennemis des chrétiens, mais encore par le gouvernement local.

Lorsque la nouvelle de notre malheur parvint à la connaissance de Votre Majesté impériale, du haut de votre dignité suprême, vous n'avez pas manqué de laisser tomber vos regards sur notre misère et de la soulager par votre générosité et par celle de la population

 bienfaisante de votre empire; vous avez même envoyé vos soldats habitués à la victoire, et vos commissaires zélés, pour nous protéger contre nos ennemis, sauver nos biens et notre sang et nous préparer un avenir tranquille. Puisqu'il est maintenant connu do tout l'univers que notre malheur provient de la corruption du sel, nous ne doutons pas que voire sagesse si influente ne veuille bien nous faire procurer du sel nouveau qui ne soit pas corrompu. Quelle œuvre pourrait mieux signaler la grandeur de votre Providence? Avec quel langage pourrionsnous exprimer notre reconnaissance ? Nous n'en sommes point capables, mais dans notre humilité profonde, nous élevons la voix vers le ciel, priant le Père des lumières de conserver la personne de Votre Majesté, couronné par la grandeur et la victoire, et de protéger votre empire jusqu'à l'éternité. Nous prenons la liberté de soumettre à Votre Majesté impériale que deux mois déjà se sont écoulés depuis notre malheur sans que que nous ayons pu obtenir ce que nous espérions comme réparation ; nous n'avons pas même joui des dispositions efficaces que Votre Majesté avait bien voulu prendre pour nos existences et nos biens. L'intervention de Votre Majesté a bien arrêté les mains de nos ennemis prêtes à nous frapper encore, mais nos droits sont abandonnés, et nous sommes errants, sans logement, parce qu'on n'a encore réparé que la vingtième partie de nos maisons détruites. Nous sommes en proie aux maladies et aux souffrances, parce que nous manquons de pain et de vêlements. Le nombre de ceux qui sont morts de misère dépasse celui des victimes frappées par l'épée; le retard dans la réparation que nous devions attendre va produire parmi nous une misèro plus grande encore, et rien n'est venu jusqu'à présent nous donner espoir et garantie. Nous redoutons beaucoup de rester dans notre ancienne situation, car l'expérience nous a appris que nous n'y trouverions ni sûreté ni tranquillité, mais qu'au contraire nous serons sans cesse menacés du massacre, de la violence et du pillage comme nous l'avons été pendant l'époque qui vient de s'écouler. Aussi nous nous prosternons à vos pieds, invoquant votre intercession et votre influence impériale pour faire cesser cette situation malheureuse et nous délivrer de ces dangers horribles, soit en nous délivrant de la tyrannie, soit en nous donnant dans votre empire une place où nous puissions aller finir tranquillement nos jours, abandonnant ainsi la Syrie à ses malheureuses destinées. Cependant, puisque le Dieu très-haut a donné à Votre Majesté d'être sur ha terre le protecteur et le

libérateur des opprimés, nous espérons que votre autorité impériale, jalouse de son honneur, nous prendra sous sa protection pour ne pas être un jour responsable de nos existences devant la justice divine qui s'inquiète de chaque créature et vous récompensera de ce que vous aurez fait pour nous. Du fond de notre vallée de douleurs, nous élevons la voix vers le ciel, et prions le Père des lumières de vous éclairer et d’éterniser votre autorité.
Digitized by Google

bienfaisante de votre empire; vous avez même envoyé vos soldats habitués à la victoire, et vos commissaires zélés, pour nous protéger contre nos ennemis, sauver nos biens et notre sang et nous préparer un avenir tranquille.

Puisqu'il est maintenant connu de tout l'univers que notre malheur provient de la corruption du sel, nous ne doutons pas que votre sagesse si influente ne veuille bien nous faire procurer du sel nouveau qui ne soit pas corrompu. Quelle œuvre pourrait mieux signaler la grandeur de votre Providence? Avec quel langage pourrions-nous exprimer notre reconnaissance? Nous n'en sommes point capables, mais dans notre humilité profonde, nous élevons la voix vers le ciel, priant le Père des lumières de conserver la personne de Votre Majesté, couronné par la grandeur et la victoire, et de protéger votre empire jusqu'à l'éternité.

Nous prenons la liberté de soumettre à Votre Majesté impériale que deux mois déjà se sont écoulés depuis notre malheur sans que que nous ayons pu obtenir ce que nous espérions comme réparation; nous n'avons pas même joui des dispositions efficaces que Votre Majesté avait bien voulu prendre pour nos existences et nos biens. L'intervention de Votre Majesté a bien arrêté les mains de nos ennemis prêtes à nous frapper encore, mais nos droits sont abandonnés, et nous sommes errants, sans logement, parce qu'on n'a encore réparé que la vingtième partie de nos maisons détruites. Nous sommes en proie aux maladies et aux souffrances, parce que nous manquons de pain et de vêtements.

Le nombre de ceux qui sont morts de misère dépasse celui des victimes frappées par l'épée; le retard dans la réparation que nous devions attendre va produire parmi nous une misère plus grande encore, et rien n'est venu jusqu'à présent nous donner espoir et garantie. Nous redoutons beaucoup de rester dans notre ancienne situation, car l'expérience nous a appris que nous n'y trouverions ni sûreté ni tranquillité, mais qu'au contraire nous serons sans cesse menacés du massacre, de la violence et du pillage comme nous l'avons été pendant l'époque qui vient de s'écouler.

Aussi nous nous prosternons à vos pieds, invoquant votre intercession et votre influence impériale pour faire cesser cette situation malheureuse et nous délivrer de ces dangers horribles, soit en nous délivrant de la tyrannie, soit en nous donnant dans votre empire une place où nous puissions aller finir tranquillement nos jours, abandonnant ainsi la Syrie à ses malheureuses destinées.

Cependant, puisque le Dieu très-haut a donné à Votre Majesté d'être sur la terre le protecteur et le libérateur des opprimés, nous espérons que votre autorité impériale, jalouse de son honneur, nous prendra sous sa protection pour ne pas être un jour responsable de nos existences devant la justice divine qui s'inquiète de chaque créature et vous récompensera de ce que vous aurez fait pour nous.

Du fond de notre vallée de douleurs, nous élevons la voix vers le ciel, et prions le Père des lumières de vous éclairer et d'éterniser votre autorité.

A i'Z. — 94 — Pour les chrétiens victimes des événements de Syrie, à Damas, Hasbaya, Rachayha, Deir-el-Kamar, Zahleh et autres endroits. (Suivent deux cent quatre-vingts signatures de chrétiens de diverses nations.) Beyrouth, le 28 février 1861. Digitized by Google

Pour les chrétiens victimes des événements de Syrie, à Damas, Hasbaya, Rachayha, Deir-el-Kamar, Zahleh et autres endroits.

(Suivent deux cent quatre-vingts signatures de chrétiens de diverses nations.)

Beyrouth, le 28 février 1861.

TABLE DES MATIÈRES Préambule. — Division du mémoire t L Premières nouvelles des massacres. — Initiative généreuse du gouvernement français. — La Grèce et M. F. Lenormant. — Hommage rendu à la France par les évêques orientaux. — Premier appel de l'OEuvre en faveur des chrétiens de Syrie. — Lettre au clergé. — Souscription ouverte'dans les pays étrangers. — Angleterre. — Belgique. — Espagne. — Italie. — Irlande. — Etat des sommes recueillies dans les divers diocèses. — Appel au clergé et aux fabriques de France pour les ornements d'église. — Lettre de S. E. le Patriarche de Jérusalem. — Plan de distribution soumis aux évêques. — Résolution de départ. — Le docteur Jaulerry délégué par l'OEuvre. — Instructions du conseil 2 IL § I. Départ. — Le curé de Kaulfer-Baaram. — Accusation singulière. — Traversée. — Séjour à Alexandrie. — Les réfugiés et les sieurs de la Charité. — Arrivée à Beyrouth. — Hospitalité de M. Malhamé-Khadra. — Visite au patriarche maronite. — Belle réponse du prélat. — Le patriarche grec. — Pie IX et les chrétiens du Liban. — M. le comte de Bentivoglio, consul général de France. — Aspect de Beyrouth. — Les jésuites, les lazaristes et les sœurs de la charité. — Comité de Beyrouth. 18 § H. — Voyage dans la montagne. — Deir-el-Kamar. — Le sérail du gouverneur. — Affreux détails. — Trait d'une femme chrétienne. — L'Eglise maronite. — Messe dans l'église ruinée. — Un conseil sous ta tente, — Comité de Deir-el-Kamar.— Son action. — Pleler. — M. Fortuné Portalis. — Energie et succès. — Humana. — Accident grave. — Composition du comité. — Retour à Beyrouth 21 S HL — Voyage à Saida. — Composition du comité. — Les sœurs de Saint-Joseph. — Le typhus. — Baptême de deux enfants. — Etablissement d'un balayage public. — Scènes horribles qui sc sont passées à Saida. — Sour, l'ancienne Tyr. — Réception pittoresque, — Pourquoi les chrétiens ne rentrent pas dans leurs villages. — Pèlerinage à Jérusalem 7. ü S IV. Voyage à Zalileh et à Damas. — /.ahleh. — Le P. Billotct et le Frère Bonacina. — Tombeau des deux martyrs. — Comité de Zalileh. — Les Sœurs de la Mission. — Le P. Riccadona et les jésuites en Syrie. Digitized by Google

— 96 — r»ge». — Départ pour Dama3. — Affreux voyage. — Danger que nous courons. — Damas. — Le pillage. — Le quartier chrétien. — Admirable héroïsme des franciscains. — Situation des chrétiens. — Comité de Damas. — M. Ouirey. — Visite à Abd-el-Kadcr. — Rentrée à Beyrouth. — Les Tarl-errouans. — Le Hauran et ses délégués § V. — Les orphelinats. — Nombre des chrétiens massacrés. — Orphelins. — Anglais et Prussiens. — Apostasies. — Création des orphelinats. — M. de Bentivoglio. — M. Béclar. — Fuad-Paeba. — Les collèges. — Gliazir. — Antoura. — Remerciaient* des orphelins. — Dépenses. — Projet de faire venir des orphelins en France. — Objections graves. — Difficultés pratiques. — Moyen de les résoudre § VI. — Tableau de répartition des fonds jusqu'au 6 mars 18G1 § I. — Craintes pour l'avenir. — Fanatisme musulman. — Curieux détails. — Témoignage d'un auteur anglais. — Plans des Turcs. — Complicité de l'Angleterre. — Participation des troupes et des gouverneurs ottomans dans les massacres. — Le pacha de Deir-el-Kamar.— Le pacha de Damas. — Celui de Beyrouth. — Etat actuel des esprits. — Situation affreuse des chrétiens éloignés de Beyrouth. — Les curés de Blad-Bchara. — Ali-Bey. — Ses cruautés § II. — Conditions nécessaires pour la sûreté des chrétiens. — Châtiment des coupables. — Ce qui a été fait & cet égard. — Rôle de l'Angleterre.— Notre armée. — Calomnies odieuses contre nos soldats. — Voeu des populations pour la réorganisation du gouvernement chrétien. — Ancienne constitution du Liban. — Protectorat de la France. — Union à l'Egypte. — Cessation de notre occupation. — Dangers graves. Prétentions de l'Angleterre. — Sympathie de la France pour la continuation de l'action généreuse du gouvernement. — Misère actuelle des populations. — Tristes détails. — Conclusion pratique Pièces justificatives 41 54 G3 67 74 84 (1966) SAINT-CLOUD. — IMPRIMERIE DE Ht»* V* DELIN. V / S '. Digitized by Google